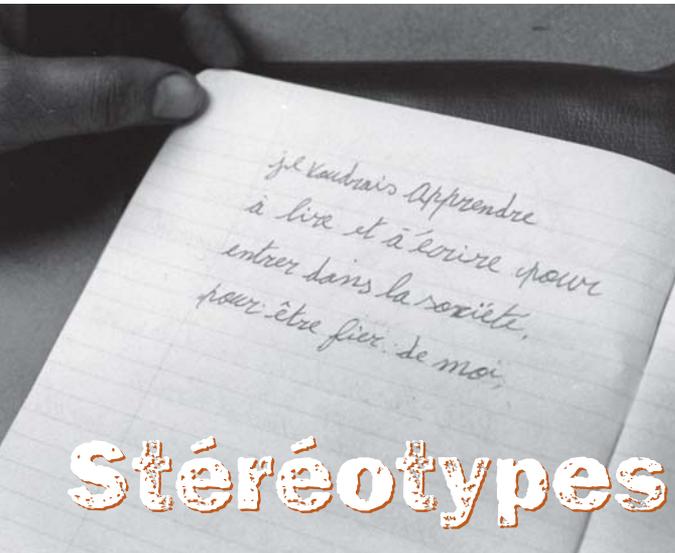
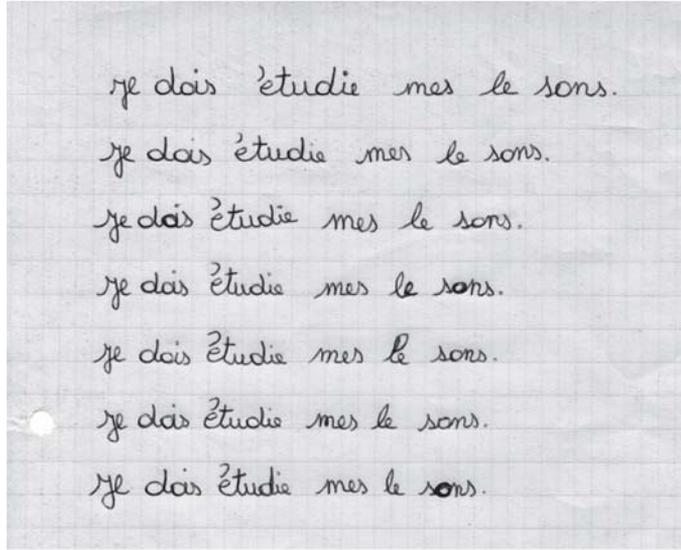


LE JOURNAL DE

L'ALPHA



Stéréotypes et préjugés

N°169

Juin 2009



RÉDACTION
Lire et Ecrire Communauté française a.s.b.l.
Rue Charles VI, 12 - 1210 Bruxelles
tél. 02 502 72 01
courriel : journal.alpha@lire-et-ecrire.be

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Sylvie-Anne GOFFINET

COMITÉ DE RÉDACTION

Nadia BARAGIOLA
Catherine BASTIJNS
Jean CONSTANT
Véronique DUPONT
Frédérique LEMAÎTRE
Cecilia LOCMANT
Véronique MARISSAL

EDITRICE RESPONSABLE

Catherine STERCQ
Rue Charles VI, 12
1210 Bruxelles

MISE EN PAGE

piezo.be

ABONNEMENTS

Belgique : 25 €

Etranger : 30 €

A verser à Lire et Ecrire a.s.b.l.
Compte n°001-1626640-26
N° IBAN : BE59 0011-6266-4026
Code BIC : GEBABEBB

Membre de l'Association
des Revues scientifiques et culturelles
ARSC - www.arsc.be

OBJECTIFS DU JOURNAL DE L'ALPHA

- > Informer et susciter réflexions et débats sur des thèmes pédagogiques et politiques liés à l'alphabétisation et à la formation de base des adultes peu scolarisés.
- > Favoriser les échanges de pratiques pédagogiques centrées sur l'analyse et la réflexion critique, le développement personnel et collectif, la participation à la vie sociale, économique, culturelle et politique des personnes en formation.
- > Mettre en relation les acteurs du secteur de l'alphabétisation et de secteurs proches dispersés géographiquement ou institutionnellement.
- > Ouvrir un espace rédactionnel aux intervenants de ces secteurs.

PROCHAINS DOSSIERS

- > Quelles revendications pour l'apha ?
- > Pratiques théâtrales

**Le Journal de l'alpha est publié
avec le soutien du Ministère
de la Communauté française,
Service de l'Education permanente,
et de l'Union européenne.**



Dossier : Stéréotypes et préjugés

Edito: Stéréotypes et préjugés : en alpha aussi !	5
Catherine STERCQ – Coprésidente de Lire et Ecrire Communauté française	
Comprendre comment fonctionnent les stéréotypes	7
Audrey HEINE, Jacques de NEUVILLE et Nicolas VAN der LINDEN Unité de Psychologie sociale - ULB	
Sensibilisation et représentations : un duo gagnant ?	16
Vanessa DEOM – Lire et Ecrire Luxembourg	
Un DVD pour démonter les préjugés dont sont victimes les personnes analphabètes ..	21
Interview d'Hanife CATALKAYA – Lire et Ecrire Verviers	
Le pouvoir des représentations	28
Jacques CORNET – ChanGements pour l'égalité (texte repris de <i>Traces de changements</i>)	
Des préjugés, nous en avons tous !	31
- Recevoir l'Autre , Monique ROBERGE – L'Ardoise du Bas-Richelieu (Sorel-Tracy) - Comme des funambules , Martine FILLION – Atelier des lettres (Montréal) (textes repris du <i>Monde alphabétique</i>)	
« Histoires et Diversités »	36
Un projet d'ouverture à l'Autre sur fond d'histoire collective	
Anne DE VLEESCHOUWER – Lire et Ecrire Centre-Mons-Borinage	
Pour prendre distance par rapport aux stéréotypes	42
Nathalie DE WOLF et Nadia DZIERGWA – Collectif Alpha Molenbeek	
« Petit-Bond & l'étranger »	48
Ou comment un cochon, une grenouille et un rat nous font réfléchir aux préjugés	
Patrick MICHEL – Collectif Alpha Molenbeek	
A la découverte de Soi et de l'Autre à travers l'atelier « Voyage vers mes projets »	53
Aïda ALLOUACHE	
« Demain, je viendrai faire le café »	59
Suivi de : L'oiseau peut-il suspendre la tempête ?	
Roland de BODT – Chercheur et écrivain	

Recension

Stéréotypes et préjugés : pistes bibliographiques	72
Myriam DEKEYSER – Centre de documentation du Collectif Alpha	

Littéralpha

Carnets d'un garde-chasse de Vincent DE RAEVE	84
Présenté par Sylvie-Anne GOFFINET – Lire et Ecrire Communauté française	

Livres-Médias-Outils

La débrouille des familles de Pascale JAMOULLE	87
Présenté par Natalie RASSON	
Tabous et interdits de Patrick BANON et Sabine ALLARD	89
Présenté par Sylvie-Anne GOFFINET	

La présentation des dossiers et les sommaires détaillés des numéros déjà publiés sont disponibles, numéro par numéro, sur le Portail de l'alpha, à la page : <http://publications.alphabetisation.be> (> Journal de l'alpha > Numéros précédents).

Une version papier est également disponible sur demande à la rédaction (tél : 02 502 72 01).

Stéréotypes et préjugés : en alpha aussi !

« On trouve peu d'excuses quand on a été à l'école et qu'on n'a pas appris. On se voit coller une étiquette de bon à rien ou de débile. »

CE NUMÉRO du *Journal de l'alpha* consacré aux *stéréotypes et préjugés* vise à mieux comprendre et travailler ces notions, particulièrement sensibles dans le domaine de l'alphabétisation.

Pour prendre en compte les personnes en situation d'analphabétisme, d'illettrisme, nous devons tous bousculer nos représentations, nos stéréotypes, modifier nos préjugés. Cela ne va cependant pas de soi.

C'est en effet difficile à cause de la connotation des mots analphabètes et illettrés, avec leur préfixe négatif, leur construction qui établissent un rapport hiérarchique entre les personnes qui sont lettrées et celles qui ne le sont pas, leur renvoi, dans l'imagerie collective, à une liste de synonymes où l'on trouve ignare, âne, arriéré, baudet, barbare, cancre, crétin, sot, stupide, ... soit *« un ensemble de mots qui constitue une unité cohérente de signification imprimée, incrustée dans notre conscience et notre inconscience. A moins de faire un effort délibéré, constant et patient pour nous dégager de ces associations, notre pensée en sera tributaire et prisonnière »*¹. Si bien sûr nous, travailleurs de l'alpha, pensons récuser facilement ces qualificatifs, nous sommes cependant, comme tout être humain, à la recherche d'une identité positive. Souvent celle-ci se détermine par comparaison à d'autres groupes. Lettrés parce que les personnes avec lesquelles nous travaillons sont illettrées, il nous faudra donc combattre ce désir de baser nos motivations et de tirer le sens de nos actions d'une relation au manque de l'autre.

Difficile aussi parce que la stéréotypisation, les étiquettes que l'on colle, sont le résultat d'une nécessaire opération de simplification d'un environnement trop complexe pour nos sens. *« Un traitement de l'information en catégories simples sera plus commode et intellectuellement moins éprouvant qu'une approche basée sur les caractéristiques de la personne. »*² Il nous faudra donc aussi combattre notre tendance à la paresse et à la facilité intellectuelle. Car nous ne pouvons pas faire l'économie de rentrer dans la complexité effective des situations d'illettrisme, de formation et d'exclusion, sous peine de rester dans la discrimination et de ne pouvoir, malgré notre bonne volonté, atteindre nos objectifs d'émancipation.

Difficile encore parce que les stéréotypes ont pour fonction idéologique de justifier l'emprise des groupes dominants sur les groupes dominés. De nombreux sociologues ont montré comment la mobilisation et la sensibilisation autour de l'illettrisme, sa *détection*, son *repérage*, engendrent stigmatisation et exclusion. *« Stigmatisation qui remplit une fonction sociale forte : ériger le modèle de celui qu'il ne faut pas être. Au fil des années, l'illettré a été montré comme violent (à l'image de la délinquance des banlieues), indigent (le quart monde), incapable de transmettre du savoir à ses enfants, socialement dépendant, vulnérable, inemployable... invisible parce que honteux, mais symboliquement présent. Les conséquences de ces discours sont considérables sur les croyances communes et les représentations collectives. L'illettré est devenu une nouvelle figure emblématique de l'échec scolaire, transformé en échec social, familial et*

professionnel. »³ Il nous faudra donc encore ramer à contre-courant pour lutter contre cette société qui veut maintenir chacun à sa place et reproduire les inégalités.

Qui plus est, confrontés aux injonctions paradoxales d'une démocratie inégalitaire et arbitraire, les *agents sociaux* – dont nous sommes – peuvent maximiser la différence entre eux-mêmes et leurs *clients*, simplement pour survivre aux actes qu'ils posent dans un contexte de démocratie inégalitaire et arbitraire. Et les *clients* justifient leur situation en empruntant l'argumentation du discours dominant. Tels les apprenants qui accusent leurs parents, leur manque d'efforts ou leur bêtise innée d'être responsables de leur situation.

Nos actions de sensibilisation qui visent à faire changer les regards et les comportements peuvent amener, par un travail sur les représentations et la présentation de *contre-stéréotypes*, les intervenants sociaux à modifier, de manière individuelle, leurs croyances et leurs attitudes envers les analphabètes, les parents d'élèves en difficultés, les *autres* en général. Ces actions visent une modification de la perception subjective, dévalorisante et infériorisante, pour favoriser l'émergence de relations plus positives.

Il n'est pas rare par ailleurs que les groupes dominés stigmatisent ceux qui leur semblent inférieurs, de la même manière qu'eux-mêmes sont stigmatisés par ceux qui les considèrent comme inférieurs. Aussi rencontre-t-on également chez les apprenants des attitudes de discrimination, alors qu'ils sont eux-mêmes au quotidien objets d'étiquetage et de discrimination. Les démarches qui permettent de prendre conscience de ses représentations, stéréotypes et préjugés ont donc toute leur place en alpha. De même celles qui visent à changer ses croyances sur soi et sur l'autre permettent à

chacun, par le biais d'un travail de revalorisation personnelle et collective, de se rendre compte qu'il n'est pas nécessaire de dévaloriser l'autre pour exister. C'est en travaillant collectivement sur la revalorisation des uns et des autres, que nous pourrions arrêter « *de juger, positivement ou négativement, avant de connaître, de dialoguer* », que nous pourrions « *éviter les conflits négatifs* » et oser « *le conflit positif dans une écoute réciproque* »⁴.

Aussi nécessaire qu'il soit, ce travail n'est cependant pas suffisant. Car comme l'analyse Roland de Bodt⁵, notre démocratie inégalitaire qui engendre la peur et le sentiment d'abandon chez les populations victimes d'inégalités économiques et sociales fait, de ce fait même, le lit de l'extrême droite et du racisme. Lutter contre les stéréotypes et préjugés implique dès lors de *modifier les rapports sociaux, c'est-à-dire de viser une transformation fondamentale de l'ordre social existant, des relations et rapports de pouvoir entre les groupes.*

Catherine STERCQ
Coprésidente

1. Serge WAGNER, *La lecture, l'écriture et l'alphabétisation*, in ALPHA 84, Ministère de l'Éducation du Québec, 1984, pp. 83-102.

2. Audrey HEINE, Jacques de NEUVILLE et Nicolas VAN der LINDEN, *Comprendre comment fonctionnent les stéréotypes*, pp. 7-15 de ce numéro.

3. Jean-Philippe RIVIÈRE, *Illettrisme, la France cachée*, Gallimard, Folio Actuel, 2001.

4. Anne DE VLEESCHOUWER, « *Histoires et Diversités* », *un projet d'ouverture à l'Autre sur fond d'histoire collective*, pp. 36-41 de ce numéro.

5. Voir « *Demain, je viendrai faire le café* » et *L'oiseau peut-il suspendre la tempête ?*, pp. 59-71 de ce numéro.

Comprendre comment fonctionnent les stéréotypes

« Le ciel, c'est le lieu où :
 Les Français sont les cuisiniers,
 Les Italiens sont les amants,
 Les Anglais sont les policiers,
 Les Allemands sont les mécaniciens,
 Et le tout est organisé par les Suisses.

L'enfer, c'est le lieu où :
 Les Anglais sont les cuisiniers,
 Les Suisses sont les amants,
 Les Allemands sont les policiers,
 Les Français sont les mécaniciens,
 Et le tout est organisé par les Italiens. »



La lecture de ce trait d'humour ne vous aura probablement pas posé de problème de compréhension : sans nécessairement approuver un tel discours, vous avez déjà entendu autour de vous quelqu'un pontifier sur la bonne organisation des Allemands, sur le cauchemar que représente pour les papilles gustatives la cuisine anglaise, mais aussi sur le sens des affaires des Hollandais, sur l'imprudence des femmes au volant ou le dynamisme des jeunes. En psychologie sociale, ces croyances sont appelées stéréotypes. Ceux-ci nous offrent des manières de voir et de penser notre environnement et, plus particulièrement, notre environnement social.

L'article qui suit permettra de mieux comprendre le phénomène des stéréotypes et de la stéréotypisation, ce mécanisme psychosocial qui conduit à l'élaboration de stéréotypes. Il balayera le travail de théoriciens qui, depuis près d'un siècle, se sont attachés à analyser ce

phénomène : des théories individualistes où le stéréotype est le fait d'un seul individu aux théories groupales où ce sont les groupes qui produisent les stéréotypes. Le type d'approche privilégiée ne sera pas sans conséquence sur la manière d'envisager les actions à mener pour modifier les stéréotypes...

Origine du concept de stéréotype

Le terme *stéréotype* est utilisé depuis 1798 dans l'imprimerie où il désigne un coulage de plomb dans un moule métallique servant à l'impression d'un cliché typographique. C'est en 1922 que Walter Lippman, journaliste de son état, lui donna une acception socio-psychologique. Il voulait, par analogie, insister sur le caractère rigide des images que nous avons du monde qui nous entoure et, en particulier, des groupes sociaux.

En 1954, Allport¹, un autre père fondateur de l'étude des stéréotypes, considère également que la stéréotypisation est le résultat malheureux mais nécessaire d'une opération de simplification d'un environnement trop complexe pour nos sens.

Quelques définitions

Les préjugés

Allport a défini le préjugé comme une attitude négative ou une prédisposition à adopter un comportement négatif envers un groupe, ou envers les membres de ce groupe, qui repose sur une généralisation erronée et rigide. Ce sont des *pré-jugements* qui sont acquis par les gens à travers leur expérience sociale et qui sont marqués par l'habitude². Plus récemment, des chercheurs ont insisté sur le fait que les préjugés ne sont pas forcément toujours négatifs³. Ainsi, nous pouvons manifester de l'admiration pour les membres d'un groupe tout comme nous pouvons manifester de la compassion pour les membres d'un autre groupe.

Les individus peuvent être la cible de préjugés à cause de leur appartenance à une catégorie sexuelle ou ethnique, ou à cause de leur âge ou d'un handicap physique ou mental. Les préjugés imposent des généralisations, souvent défavorables, à l'égard de chacun des membres d'un groupe particulier. Par exemple, le racisme⁴ est le préjugé envers les individus d'une autre *race* ou ethnique. Ces préjugés subsistent malgré le fait qu'il a été scientifiquement prouvé que la notion de *race* ne peut pas s'appliquer aux groupes humains. En effet, cette notion a son origine en biologie et désigne une espèce génétiquement distincte d'une autre. Or les généticiens ont constaté que les



*Images de la faim : images choc ?
images stéréotypes ? images vérité ?
images dévalorisantes ? images conscientisantes ?*

différences existant entre les individus catégorisés dans la même *race* sont bien plus importantes que les différences entre les *rac*es. Cependant, des individus et des groupes racistes continuent à véhiculer cet ancien système de classification et à voir dans les différences de pigmentation de la peau un indice d'appartenance à des sous-groupes humains.

Les stéréotypes

Puisque les préjugés sont des attitudes, ils impliquent des savoirs et des croyances à l'égard d'individus membres d'endogroupes et d'exogroupes (l'endogroupe désigne un groupe dont on fait partie, auquel on appartient, et l'exogroupe, un groupe dont on ne fait pas partie, auquel on n'appartient pas). Les stéréotypes peuvent être considérés comme la composante cognitive des préjugés. Il est cependant difficile de formuler une définition qui rend compte de la complexité de ce concept. D'une manière très générale et englobante, on peut définir le stéréotype comme l'ensemble des croyances relatives aux caractéristiques des membres d'un groupe.⁵



Les stéréotypes sont des raccourcis cognitifs permettant de percevoir un ensemble d'individus comme faisant partie de la même catégorie et d'en inférer par la suite que toutes ces personnes ont des caractéristiques communes. Le contenu des stéréotypes est composé des croyances concernant les caractéristiques des membres d'un groupe. Ces croyances sont généralisées à tous les membres de ce groupe. Tout comme les préjugés, les stéréotypes ne sont pas forcément négatifs, ils peuvent contenir des croyances à la fois positives et négatives au sujet des caractéristiques de divers groupes sociaux.

La discrimination

Le concept de discrimination désigne un comportement négatif à l'égard des membres d'un exogroupe vis-à-vis duquel nous entre-

tenons des préjugés⁶. Il convient cependant de nuancer cette définition en soulignant que la relation entre préjugé et discrimination n'est pas automatique : les préjugés sont des attitudes, les comportements et les attitudes ne sont pas nécessairement reliés entre eux. Notre comportement est tributaire à la fois de nos convictions personnelles et des circonstances externes qui peuvent échapper à notre contrôle. Par exemple, une personne peut avoir des préjugés contre une minorité ethnique, mais sentir qu'il lui est impossible d'agir en conformité avec ses sentiments négatifs parce que de tels comportements discriminatoires sont socialement indésirables ou interdits par la loi. Par contre, un individu qui n'a pas de préjugés particuliers contre les femmes peut être obligé de faire de la discrimination à leur endroit à cause de lois ou de règlements sexistes existant dans l'organisation où il travaille. Et enfin, une personne peut exprimer ses préjugés par la discrimination, mais en invoquant d'autres *raisons*.

Stéréotypes et catégorisation

A travers les intuitions de Lippman et les recherches de Allport nous avons vu que les individus, de par leurs ressources cognitives limitées, sont conduits à faire usage d'une vision simplifiée de la réalité, à l'aide de stéréotypes. En l'absence de ceux-ci, notre monde serait tout simplement insensé et impensable.

Henry Tajfel⁷ fut l'un des initiateurs des études sur le processus de catégorisation. Il a mis en évidence deux de leurs conséquences. D'une part, le principe d'accentuation des contrastes : on perçoit les différences entre membres de catégories différentes comme



Image de la faim: image choc ? image stéréotype ? image vérité ? image dévalorisante ? image conscientisante ?

étant plus importantes qu'elles ne le sont réellement. D'autre part, l'effet d'homogénéité : on atténue les différences entre les membres à l'intérieur de la même catégorie.

En résumé, les stéréotypes trouvent leur origine dans le processus de catégorisation. A travers ce processus cognitif, les individus sélectionnent, filtrent l'immense quantité d'informations qui leur provient de l'environnement et simplifient son traitement en ignorant certaines dissemblances et en exagérant, par contre, les ressemblances. Quand le processus de catégorisation s'applique aux humains, on parle alors de *catégorisation sociale*.

La mise en évidence du processus de catégorisation a ouvert la voie à de nouvelles approches théoriques, parfois compatibles entre elles, parfois divergentes. Nous les diviserons schématiquement en trois branches : celles qui voient en l'homme un *avare cognitif*, celles qui, au contraire, le

considèrent comme un *tacticien motivé* aux objectifs spécifiques ou comme un *théoricien naïf*. Et enfin, nous parlerons d'une approche qui tente d'inscrire la question des stéréotypes dans un contexte intergroupe.

Le modèle de l'avare cognitif

Selon le modèle de l'avare cognitif, les gens essaient de comprendre leur environnement de la façon la plus simple, la plus économique et la plus efficace possible. Les stéréotypes constituent l'un de ces raccourcis cognitifs qui permettent de gérer aisément le flux incessant d'informations sociales qui menace de surcharger notre système cognitif. De ce point de vue, les individus sont considérés comme cognitivement paresseux. Un traitement de l'information en catégories simples (hommes/femmes, beaux/laid, etc.) leur sera plus commode et intellectuellement moins éprouvant qu'une approche basée sur les caractéristiques de la person-

ne. Plusieurs biais peuvent être générés par ce traitement simplifié de l'information.

Ainsi, les corrélations illusoire consistent à percevoir une relation, qui n'existe pas réellement, entre l'appartenance à un groupe et le fait de posséder certains traits peu communs⁸. Des recherches ont montré qu'un comportement inusité d'une personne qui se fait particulièrement remarquer risque d'être gardé en mémoire si cette personne appartient à un groupe minoritaire. Cette tendance à la mémorisation peut mener à percevoir une corrélation illusoire entre le fait d'appartenir à ce groupe et le type de comportement en question.

Un phénomène qui favorise la stabilité cognitive des stéréotypes est celui de la prophétie qui s'autoréalise. Puisque nos comportements à l'égard d'un membre d'un exogroupe se fondent sur nos stéréotypes, ils peuvent conduire cette personne à réagir conformément à nos attentes. Par exemple, dans une conversation téléphonique, si un homme croit qu'une femme est très attirante, il aura tendance à se comporter de manière amicale avec elle. Ce comportement amènera peut-être la femme à être calme et assurée, confirmant ainsi le stéréotype selon lequel les femmes attirantes sont socialement compétentes⁹.

Les recherches sur l'effet du cas exceptionnel (contre-stéréotype) démontrent par ailleurs que l'information individualisante qui contredit un stéréotype nous amène très rarement à modifier le stéréotype en question¹⁰. En effet, ce dernier continue à s'appliquer à l'ensemble du groupe, sauf au cas particulier qui devient l'exception confirmant la règle.

Cette stabilité des stéréotypes explique pourquoi il est si difficile d'éliminer les préjugés. En effet, les gens qui ont des préjugés à l'égard de membres d'exogroupes ont souvent recours à des stéréotypes *immuable*s pour rationaliser et justifier leurs attitudes et leurs actions discriminatoires.

Enfin, le phénomène de la recatégorisation permet de résoudre le problème de l'information contraire à nos attentes. On place alors la personne dans un autre groupe ou dans un sous-groupe. Ainsi, si votre représentation générale des personnes âgées est celle de personnes impotentes et désagréables et que la grand-mère d'un de vos amis est une femme dynamique et pleine d'enthousiasme, celle-ci sera plus susceptible d'être catégorisée dans le sous-groupe *mamy gâteau*. Votre stéréotype des personnes âgées sera de cette façon maintenu.

Dans leurs recherches sur la modification des stéréotypes, Bodenhausen et ses collègues¹¹ soutiennent toutefois qu'un individu contre-stéréotypique peut influencer durablement sur le stéréotype général de son groupe s'il répond à un certain nombre de conditions. Il faut que la personne jouisse d'une excellente réputation aux yeux des observateurs, qu'elle soit connectée culturellement à son groupe d'origine et que les observateurs aient une opinion peu affirmée de ce groupe.

Stéréotypes, explication et motivation

Jusqu'ici, les recherches que nous avons abordées, et qui appartiennent au champ de la cognition sociale dite *mentaliste*, se sont limitées à considérer les stéréotypes comme des « *représentations cognitives ou des structures de connaissances qui lient des attributs*

descriptifs à un groupe »¹². En outre, les chercheurs se sont seulement intéressés à la question du *comment* : par quels types de processus les stéréotypes sont-ils élaborés et dans quelle mesure correspondent-ils (ou non) à la réalité ?

Les tenants de l'approche dite du *théoricien naïf* considèrent, par contre, qu'il est illusoire de cantonner l'étude des stéréotypes à leurs aspects purement cognitifs et proposent de les considérer comme des actualisations d'une compréhension du monde chez les sujets. D'autres théoriciens pensent, quant à eux, que l'individu peut être considéré comme un *tacticien motivé*, une personne catégorisant son environnement en fonction de ses objectifs.

Le théoricien naïf

Les stéréotypes ne nous offrent pas seulement une représentation, une description de la réalité, mais ont également pour fonction de l'expliquer. Lorsque des individus sont catégorisés au sein d'un même groupe (groupes ethniques, classes sociales, nations...), une théorie implicite permet d'expliquer la nature du lien entre ces individus. Les mentalités particulières attribuées à chacun de ces ensembles expliqueront l'existence de différences, parfois irréductibles, entre groupes nationaux (« les Hollandais sont affairistes », « les chômeurs sont paresseux », etc.). Le stéréotype permet également d'expliquer les comportements, la position sociale de ces groupes.

Le tacticien motivé

Les stéréotypes dépendent également du type d'objectif poursuivi par l'individu : une perception générale, peu individualisée, d'un groupe-cible pourra fort bien convenir si cela n'entrave pas le but que l'on se donne.

Au restaurant, vos attentes touchant le comportement des sommeliers en général vous suffira pour comprendre ce que vous veut la personne en face de vous qui vous présente la carte des vins. Il ne vous sera d'aucune utilité de le connaître plus singulièrement.

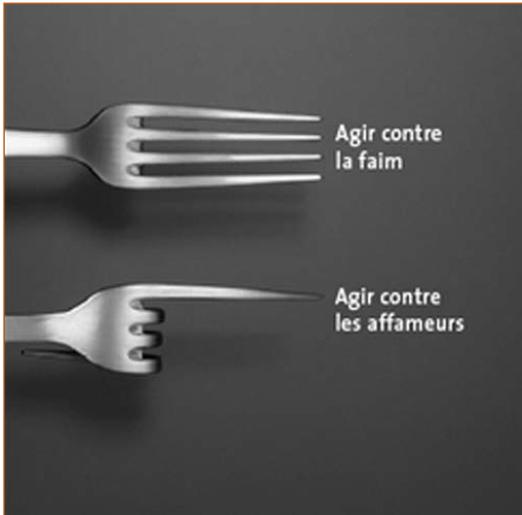
Nos stéréotypes ne sont donc pas uniquement déterminés par les caractéristiques d'un individu et de son groupe d'appartenance : ils sont également tributaires de nos propres motivations qui, suivant nos préoccupations, feront que nous privilégierons une représentation riche ou sommaire de notre environnement. Nous sommes ainsi plutôt des tacticiens motivés, à la recherche de ce qui nous permettra de combler nos attentes que des contemplatifs obsédés par une image fidèle de la réalité.

Stéréotypes et relations intergroupes

Dans les recherches et théories que nous avons examinées jusqu'ici, seuls les processus individuels à la base des stéréotypes ont été étudiés. En effet, nous avons vu comment l'individu organisait sa perception du monde en fonction de sa capacité cognitive (*avare cognitif*), de son désir de donner un sens à la réalité (*théoricien naïf*), ou d'objectifs propres (*tacticien motivé*).

Cependant, tout en reconnaissant l'importance de l'approche individualiste, certains phénomènes ne peuvent s'expliquer uniquement à l'aune de celle-ci.

D'ailleurs, si les stéréotypes étaient le simple produit de processus individuels, ils devraient varier d'individu à individu, puisque nous avons tous des expériences singulières des membres d'exogroupes. Et



*Image de la faim : image choc ? image stéréotype ?
image vérité ? image dévalorisante ?
image conscientisante ?*

pourtant, les recherches montrent que nous partageons entre nous un certain nombre de croyances à propos de ces groupes.

D'après Tajfel¹³, une lacune importante de la cognition sociale réside dans le peu de considération qu'elle a porté jusqu'à présent au contexte social. On ne peut réduire les stéréotypes au simple résultat d'un processus de sélection ou de choix motivé chez un individu. Au contraire, les stéréotypes sont bien des croyances partagées par des groupes d'individus à propos d'exogroupes ou de leur endogroupe. Leur contenu dépendra donc de l'appartenance sociale des individus, mais aussi de la position respective des groupes au sein de la structure sociale. Autrement dit, les pensées et les comportements individuels doivent être socialement situés. On peut supposer, par exemple, que Wallons et Hollandais auront des représentations différentes des Flamands, de par leur appartenance à des groupes distincts et les relations singulières que chaque groupe entretient avec les Flamands.

La justification groupale

Une des fonctions principales des stéréotypes vise à maintenir et renforcer une identité sociale positive chez les individus. L'identité sociale est « *la partie du soi qui provient de la conscience qu'a l'individu d'appartenir à un groupe (ou à des groupes sociaux) ainsi que la valeur et la signification émotionnelle qu'il attache à cette appartenance* »¹⁴. De nombreuses recherches ont pu montrer que les individus sont à la recherche d'une identité positive. Celle-ci se détermine toujours par comparaison avec des exogroupes. Le stéréotype sera alors sélectionné dans le but d'offrir une image positive de son groupe par rapport à un autre. La théorie de l'identité sociale soutient que l'usage des stéréotypes répond à des finalités groupales qui vont déterminer les opérations de catégorisation. Les dimensions de comparaison dépendront aussi du groupe avec lequel on se compare et du contexte social de comparaison (par exemple, les Français se décriront comme plus chaleureux que les Allemands. Par contre, face aux Espagnols, ils se verront comme plus ponctuels).

Tajfel attribue encore deux autres fonctions aux stéréotypes. La fonction d'explication consiste en une recherche des causes pour tel ou tel événement ou situation conjoncturelle (crise économique, guerre) qui sera attribuée à un exogroupe (« Les immigrés sont responsables du chômage »). La fonction de justification offre, quant à elle, un vernis de légitimité aux actes discriminatoires commis envers les exogroupes. C'est ainsi que la colonisation a basé son argumentation sur l'invocation d'un *intérêt supérieur*, d'une *mission*, bénéfique tant à l'endogroupe qu'à l'exogroupe, et rendue nécessaire par l'incapacité endémique de l'exogroupe à se prendre en charge.¹⁵



*Image de la faim : image choc ? image stéréotype ?
image vérité ? image dévalorisante ?
image conscientisante ?*

La justification du système

Nous avons vu que la théorie de l'identité sociale a permis de reconnaître que les stéréotypes remplissaient un certain nombre de fonctions à finalité groupale. L'idée maîtresse de cette théorie était que les individus cherchent à différencier positivement leur endogroupe et ce, au détriment d'exogroupes. En ce sens, on peut parler ici d'une *théorie conflictuelle* puisqu'il est supposé que les groupes sont en compétition permanente, à la recherche de bénéfices symboliques (une image positive, un statut supérieur...).

Mais, si tel était le cas, comment expliquer la présence de stéréotypes identiques à travers les groupes ? Pourquoi certains groupes dominés se définissent-ils à partir des mêmes stéréotypes négatifs que ceux qui leur sont attribués par les groupes dominants ? Ainsi, plusieurs recherches ont pu montrer que les hommes et les femmes partageaient les mêmes traits stéréotypiques à propos des genres masculin et féminin. Pour Jost et Banaji ¹⁶, la fonction justificatrice des stéréotypes ne doit pas s'étudier au niveau groupal comme Tajfel le suggère, mais devrait plutôt se déplacer au niveau de la structure sociale qui alloue à chaque groupe une posi-

tion sociale et au sein de laquelle ceux-ci évoluent. En effet, les stéréotypes auraient une fonction idéologique : la justification (ou légitimation) d'une situation sociale, même au détriment des individus ou des groupes. Les stéréotypes apparaissent alors comme un moyen d'emprise des groupes dominants sur les groupes dominés : ils visent à maintenir le statu quo entre les groupes, en dépit des inégalités. Par exemple, un chômeur pourra justifier sa situation en empruntant l'argumentation du discours dominant (« Les chômeurs sont paresseux, manquent d'initiative, etc. ») et acceptera le sort précaire qui lui est réservé (« Limitons l'accès aux allocations de chômage »). En somme, « *les idées des dominants tendent à devenir les idées des dominés* » ¹⁷, même si elles s'opposent à leurs intérêts.

Conclusion

A travers les approches groupales, l'étude des stéréotypes présente plus d'un point de convergence avec d'autres traditions de pensées telles que le marxisme (et son idée de *fausse conscience*), la sociologie (le concept de *légitimation* chez Weber et Bourdieu) ou la théorie des représentations sociales. Cette perspective a ouvert la voie à l'analyse de la signification et de la fonction des stéréotypes au sein de la réalité sociale comprise dans sa globalité. A l'inverse, les approches de la cognition sociale *mentaliste* prennent pour terrain d'investigation un territoire plus restreint : l'individu et les processus cognitifs par lesquels il obtient une image de la réalité. Nous avons néanmoins vu que certains auteurs appartenant à ce courant se sont intéressés à une représentation plus *active* de l'individu à travers l'examen de ses motivations propres et de la fonction explicative des stéréotypes.

Nous ne souhaitons pas pencher ici en faveur de l'une ou l'autre approche et préférons souligner leur complémentarité : intérêt porté aux processus (actifs ou passifs) de traitement de l'information pour les approches mentalistes ; prise en considération du contexte social d'émergence des stéréotypes pour les approches groupales. Il nous semble cependant important de remarquer que certaines de leurs implications pratiques, telles que les modes d'intervention à préconiser pour changer les stéréotypes, seront sensiblement différentes selon l'approche que l'on privilégie.

Une approche cognitiviste favorisera, comme nous l'avons vu plus haut, une action à un niveau individuel de perception. Par exemple, par la présentation de contre-stéréotypes, l'individu est amené à modifier sa croyance envers un exogroupe. Si, par contre, on aborde plutôt les stéréotypes au travers d'une approche groupale, seule une intervention plus globale et conflictuelle sera susceptible de modifier durablement les stéréotypes des groupes. Car, puisque les stéréotypes sont les produits émergents de rapports sociaux inégaux, c'est l'ordre social existant qui doit être renversé. On le voit, d'un côté, c'est une modification de la perception subjective des exogroupes qui favorisera l'émergence de relations plus positives avec ceux-ci. De l'autre côté, c'est une transformation fondamentale des relations et rapports de pouvoir entre les groupes qui soutiendra l'expression de nouveaux stéréotypes.

Audrey HEINE
Jacques de NEUVILLE
Nicolas VAN der LINDEN
Unité de Psychologie sociale - ULB

1. ALLPORT G. W., *The nature of prejudice*, Cambridge, Massachusetts, Addison-Wesley Publishing Co, 1954.
2. BILLIG M., *Racisme, préjugés et discrimination*, in S. Moscovici (Ed.), *Psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, pp. 449-472.
3. FISKE S. T., CUDDY A. J. C., GLICK P., XU J., *A Model of (often mixed) stereotype content. Competence and warmth respectively follow from perceived status and competition*, in *Journal of Personality and Social Psychology*, 82(6), 2002, pp. 878-902.
4. *Les différents types de préjugés sont classés selon les groupes sociaux qui font l'objet de ces attitudes négatives : on parlera de sexisme pour les préjugés des hommes contre les femmes, etc.* (Billig, 1984).
5. MYERS D. G., *Introduction à la psychologie sociale*, Montréal, Chenelière/McGraw-Hill, 1997.
6. DOVIDIO J. F., GAERTNER S. L., *Prejudice, discrimination, and racism*, New-York, Academic Press, 1986.
7. TAJFEL H., *Human groups and social categories*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.
8. HAMILTON D. L., GIFFORD R. K., *Illusory correlation in interpersonal perception. A cognitive basis of stereotypic judgments*, in *Journal of Experimental Social Psychology*, 12, 1976, pp. 392-407.
9. SNYDER M., TANKE E. D., BERSCHIED E., *Social perception and interpersonal behavior : on the self-fulfilling nature of social stereotypes*, in *Journal of Personality and Social Psychology*, 35, 1977, pp. 656-666.
10. KRUEGER J., ROTHBART M., *Use of Categorical and Individuating Information in Making Inferences About Personality*, in *Journal of Personality and Social Psychology*, 55(2), 1988, pp. 187-195.
11. BODENHAUSEN G. V., SCHWARZ N., BLESS H., WANKE M., *Effects of Atypical Exemplars on Racial Beliefs - Enlightened Racism or Generalized Appraisals*, in *Journal of Experimental Social Psychology*, 31(1), 1995, pp. 48-63.
12. YZERBYT V., SCHADRON G., *Stéréotypes et jugement social*, in R. Bourhis, J.-P. Leyens (Eds.), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Liège, Mardaga, 1994, pp. 127-160.
13. *Op. cit.*
14. *Ibid.*
15. LICATA L., KLEIN O., *Regards croisés sur un passé commun : anciens colonisés et anciens coloniaux face à l'action belge au Congo*, in M. Sanchez-Mazas, L. Licata (Eds.), *L'Autre : regards psychosociaux*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2005, pp. 241-278.
16. JOST J. T., BANAJI M. R., *The role of stereotyping in system-justification and the production of false consciousness*, in *British Journal of Social Psychology*, 33, 1994, pp. 1-27.
17. *Ibid.*

Sensibilisation et représentations

Un duo gagnant ?



Durant deux ans, en 2007 et en 2008, dans le cadre de la campagne de sensibilisation Des relais pour l'alpha¹, chaque régionale de Lire et Ecrire a mis en place un module de formation à destination du personnel des CPAS et du Forem Conseil. Ce module de dix heures portait sur l'accueil et l'orientation en formation d'alphabétisation des personnes infrascolarisées.

En ce qui la concerne, Lire et Ecrire Luxembourg a pris le parti de travailler en profondeur sur les représentations que ces agents ont de l'illettrisme.

Selon la définition qu'en donne Lire et Ecrire, la sensibilisation est « *un processus qui s'inscrit dans un changement de société, qui suscite la prise de conscience d'une situation et vise l'émancipation et l'égalité des personnes. Elle part d'un constat global, factuel, sans avoir peur de la confrontation des points de vue et opinions. Elle s'inscrit dans la durée et touche les représentations, valeurs et émotions. Elle vise à mobiliser et agir collectivement.* »

Le travail sur les représentations apparaît comme indissociable de la sensibilisation en ce qu'elle concerne la prise en compte des personnes en difficulté de lecture et d'écriture, notamment dans leurs relations avec des organismes comme le Forem et les CPAS. Prendre en compte une personne nécessite de la connaître et de la reconnaître afin de ne pas disqualifier son statut ni sa place et de pouvoir entrer dans une

relation qui entend et écoute l'autre dans sa propre demande, son propre projet.

Par ailleurs, si l'on admet que l'illettrisme nous questionne – intimement – sur la société, ses enjeux, ses droits et ses devoirs, sur l'école, ses objectifs, son organisation et son engagement ainsi que sur nous-mêmes, ce que nous sommes ou pourrions être, il faut pouvoir remettre sur le métier toutes nos représentations autour de cette problématique.

C'est en poursuivant cet objectif que s'est amorcée la formation des travailleurs sociaux des CPAS et des conseillers du Forem, avant de traiter les questions plus concrètes liées à la pratique professionnelle : Comment poser la question ? Quelles possibilités d'orientation en alpha ? Quels sont les indices qui permettraient de *détecter* une personne illettrée ?, etc.

Une trame pédagogique autour des représentations

L'illettrisme pour moi, qu'est-ce que c'est ?
« Etre illettré, à l'époque actuelle, ce n'est pas possible car l'école est obligatoire » ;
« Etre illettré c'est être handicapé, non ? » ;
« Lire et Ecrire c'est pour les étrangers » ; « La personne illettrée doit certainement ressentir un sentiment de honte » ; « L'illettrisme est lié à la précarité »... Les exemples sont légion, quelques-uns tendent à s'approcher d'une certaine réalité, d'autres s'en écartent complètement. Si les représentations varient peu d'un individu à l'autre, elles portent sur bon nombre de sujets : la formation, la personne en difficulté, les concepts, l'enseignement, la pédagogie, le rôle de la famille, l'emploi,...

Le premier volet de l'animation consiste à mettre à plat, si possible sans tabou, tout ce qui compose une représentation personnelle de l'illettrisme, c'est-à-dire un ensemble de *connaissances* qui correspondent à une interprétation de ce sujet. Un préjugé, une attitude, une *vérité* ou encore un silence...

*Images du chômage : images choc ?
images stéréotypes ? images vérité ?
images dévalorisantes ? images conscientisantes ?*



L'idée est de verbaliser ses croyances et de pouvoir les confronter d'une part avec ses pairs (les autres participants), d'autre part avec le formateur, intervenant comme expert sur la thématique. Il revient donc à celui-ci d'interroger la personne sur ce qu'elle dit, et sur ce qu'elle peut sous-entendre : Qu'est-ce qui fonde ma représentation ? Quel sens je lui donne ? Comment cela m'affecte-t-il ? Quelle influence ma représentation a-t-elle sur mon comportement ?

La seconde séquence donne la parole à des apprenants à travers des témoignages écrits. Ces témoignages expriment, par le Je, une situation vécue de plusieurs façons : du coup de colère au sentiment d'avoir été écouté et compris, de la détresse face à l'isolement au désir d'intégrer une formation, de la lassitude à la revendication, ... Ces paroles, entendues et lues, vont être croisées avec celles que les participants ont énoncées en début d'animation. Invités à réagir, bon nombre nous diront : « *Je suis surpris* », « *Je suis attristé* », « *Je ne comprends pas* », ... L'enjeu à ce stade est de poser le doigt sur les écarts entre les deux discours, d'analyser comment les représentations peuvent creuser cet écart et de comment rendre possible la rencontre et l'acceptation des paroles de chacun.



*Images du chômage : images choc ?
images stéréotypes ? images vérité ?
images dévalorisantes ? images conscientisantes ?*

C'est au départ d'un photolangage que s'articule la troisième et dernière partie de l'animation. Celui-ci se compose d'une part de photos mettant en scène des apprenants de Lire et Ecrire Luxembourg dans leur quotidien, avec leurs amis..., d'autre part de poèmes et d'historiettes rédigés par ces mêmes apprenants². Ce photolangage a le mérite de révéler des rêves et des ambitions qui s'échafaudent, des amitiés qui se tissent, des ressources qui se partagent. Les participants sont invités à choisir une photo et un texte qui pourraient, selon eux, répondre à la question suivante : Illettrisme, qu'y a-t-il d'autre derrière ce mot-là ? Car trop souvent, la personne illettrée est caractérisée uniquement par un manque, en l'occurrence un manque de compétences en lecture et en écriture. C'est le doigt que l'on remarque sans voir la lune. Le photolangage permet de voir la personne

illettrée comme une personne à part entière, qui ne nous est pas si étrangère.

Trois étapes pour un même cheminement : comment réfléchir nos représentations de l'illettrisme, de ses réalités, de ses causes et de ses conséquences pour mettre en place des pratiques qui prennent réellement en compte la personne qui est en face de nous, dans toute son individualité et son entièreté ? Loin d'aller de soi, une telle animation ne se vit pas sans quelques difficultés.

Une activité pédagogique est également proposée transversalement tout au long du déroulement de l'animation. A la fin de chaque séquence, les participants remplissent individuellement un tableau comportant quatre questions.

Face à une personne illettrée :

1. Comment je me vois ?
2. Comment elle se voit ?
3. Comment je la vois ?
4. Comment elle me voit ?

L'idée est d'apprécier la progression des représentations et d'analyser ce qui se dit et comment cela se dit à trois moments de sensibilisation différents. Il n'y a pas de mise en commun des tableaux complétés ; intervient qui le souhaite.





Difficultés et vigilances

Il n'est pas si simple de prendre conscience de représentations fortement ancrées en soi ni de pouvoir les questionner. Cet acte de pensée nous implique personnellement étant donné qu'il fouille nos valeurs et leur fondement. Cela exige aussi de traiter l'information d'une autre manière (analyser, comprendre, évaluer). Un participant nous dira : *« Il faut vraiment sortir de ses croyances et de ses habitudes et porter une attention de tout instant à nos automatismes »*. De même, il est peu confortable de partager certaines opinions avec ses collègues, et ce pour de multiples raisons : peur du regard de l'autre, de s'exposer à la critique, par souci de conformisme ou encore par souci de ne pas amener d'éléments personnels sur la scène professionnelle.

D'où l'importance d'établir et de définir d'entrée de jeu une règle de confidentialité – qu'est-ce qui se dit ici et qui va rester ici ? –, le formateur étant le garant de la règle. Il convient également de préciser que prendre la parole doit se faire librement, spontanément et sans complaisance vis-à-vis de l'animateur. Puis il faut laisser du temps à l'expression ainsi qu'au silence, signifiant lui-même quelque chose.

Les représentations sont en outre un thème peu concret. *« Je n'ai rien compris »* ou encore *« Je me suis crue en supervision »* résument assez bien le malentendu qui peut se créer autour du contenu de l'animation. Par conséquent, les participants ne mesurent pas toujours les bénéfices immédiats d'une telle animation. Leurs attentes par rapport à la formation sont assez terre-à-terre.



*Image du chômage : image choc ?
image stéréotype ? image vérité ?
image dévalorisante ? image conscientisante ?*

Elles font la part belle aux outils de détection, d'orientation, de communication souvent perçus comme des modes d'emploi infailibles pour nouer le dialogue avec une personne illettrée et oser aborder son *problème*. Ces demandes s'avèrent tout à fait légitimes puisqu'il faut, après la formation, réinvestir le milieu de travail avec ses exigences et ses contraintes. Dans ce sens, le partage des outils apporte une réelle plus-value.

Ces outils sont effectivement un moyen de mieux appréhender certains aspects d'une situation d'illettrisme (comprendre les stratégies d'évitement, pouvoir orienter vers les formations accessibles,...). Néanmoins, ils ne constituent en aucun cas la panacée en vue d'une prise en compte globale de la personne, de son histoire de vie, de ses expériences et des perspectives qu'elle nourrit.

Trouver un juste équilibre entre le questionnement des représentations par une démarche réflexive, des apports théoriques accessibles et pertinents et l'échange de pratiques semble être un bon compromis pour que la formation réponde aux indicateurs de réussite que participants et intervenants se sont fixés. Sans oublier, en préambule, de clarifier le cadre – Où sommes-nous ? Quel est le contexte d'intervention ? Pour quoi faire ? Comment ? – de sorte que les participants sachent à quoi ils s'engagent sans être pris au dépourvu et s'approprient les conditions de la formation, dont certaines peuvent être négociées en groupe et adaptées.

« Je ne m'attendais pas du tout à ça. J'ai beaucoup appris, pas comme je le pensais. C'est ça qui m'a enrichi et ça m'a remis les idées à l'endroit. » Une telle conclusion laisse à penser que l'animation sur les représentations a porté ses fruits ! C'est déjà un pas en avant dans la sensibilisation, mais ne perdons pas de vue que ce processus s'inscrit sur le long terme. Là est l'enjeu fondamental d'une sensibilisation qui vise plus largement la lutte contre l'exclusion sous toutes ses formes grâce à une réelle action collective.

Vanessa DEOM
Lire et Ecrire Luxembourg

1. Voir article de Jacques BOSMAN, *Des relais pour l'alpha. Une vaste campagne de sensibilisation auprès du FOREM et des CPAS de Wallonie*, in *Journal de l'alpha*, n°159, juillet-août 2007, pp. 65-72.

2. Ces photos et ces textes sont le fruit d'un atelier photo et d'un atelier d'écriture conjoints mis sur pied avec un groupe alpha de Lire et Ecrire Luxembourg dans le cadre de ses activités d'éducation permanente.

Un DVD pour démonter les préjugés dont sont victimes les personnes analphabètes

Tu sais pas lire ? C'est pas vrai ! – c'est le titre du DVD – a été conçu pour sensibiliser les futurs travailleurs sociaux et les futurs enseignants à la question de l'illettrisme. Visionné lors d'une animation où sont abordés les stéréotypes et les préjugés, le DVD doit leur permettre de mieux comprendre, voire de découvrir, qui sont les personnes en difficulté avec l'écrit et de dépasser les idées reçues que le grand public partage généralement à leur sujet : paresseux, profiteurs, handicapés ou intellectuellement limités...

Rencontre avec Hanife Catalkaya de Lire et Ecrire Verviers qui nous raconte l'histoire de ce DVD.

*D'où est venue l'idée de réaliser *Tu sais pas lire, c'est pas vrai !* ?*

Il m'est difficile, voire impossible, de répondre sans faire un détour historique et descriptif par le dispositif qui a débouché sur la réalisation du DVD. C'est en effet dans le cadre du programme européen EQUAL *Dispositif territorial pour le droit à l'alphabétisation et la prise en compte des personnes illettrées*¹ que 29 partenaires de l'arrondissement de Verviers – dont l'association d'apprenants et d'anciens apprenants *L'illettrisme Osons parler*² – se sont réunis pour conjuguer leurs ressources afin de *co-construire* des actions communes.

Nous avons procédé en plusieurs étapes. La première a été d'établir le constat de la *situation* avec tous les partenaires. De quoi parle-t-on ? De quoi s'agit-il ? Cette étape a pris du temps (un an), mais elle a permis de

dégager une trentaine de *tensions*, voire même dans certains cas de contradictions, en lien avec la question de l'illettrisme. Dit autrement, la même situation n'est pas perçue de la même façon selon le point de vue d'où l'on se place. A titre d'exemple, pour un agent d'intérim, la personne en situation d'illettrisme « *n'a qu'à* » apprendre à lire et écrire, alors que pour la personne, travailler est une priorité !

Dans un deuxième temps, nous avons regroupé ces tensions pour les transformer en problématiques. Il y avait d'abord le fait qu'il est difficile aussi bien pour les professionnels que pour les personnes concernées d'aborder l'illettrisme. Comment briser ce tabou ? Mais paradoxalement, quand la personne parle de ses difficultés, on ne voit plus que ça et il devient difficile de ne pas

l'enfermer dans le stéréotype *personne illettrée*. Comment éviter ce piège et tenir compte de la personne dans sa globalité ? Comment par ailleurs la personne peut-elle trouver sa place ou une place dans un monde où le code écrit est omniprésent ? Enfin, comment concilier les offres de la société avec les demandes des personnes ?

Sur base de ces problématiques, nous avons constitué des groupes de travail. C'est l'un de ces groupes, le groupe *Tabou*, qui a réalisé le DVD. Ce groupe a aussi organisé le colloque : *L'illettrisme, levons le tabou !*

Pourquoi un DVD sur les préjugés pour parler de l'illettrisme ?

Parce que nous voulions sensibiliser le public des futurs travailleurs du secteur social et de l'enseignement (assistants sociaux, logopèdes, professeurs, éducateurs,...) qui, à l'heure actuelle, sont peu, voire pas du tout, initiés à la question de l'illettrisme durant leurs études. L'idée sous-jacente était que nos stéréotypes et nos préjugés influencent notre manière de travailler puisque notre perception déforme la *réalité*, que nous ne voyons la personne qu'à travers un filtre déformant...

L'illettrisme est aussi la plupart du temps un sujet tabou. Certains travailleurs sociaux peuvent avoir du mal à aborder la question de l'illettrisme avec leurs usagers. Souvent, même s'ils ont des doutes, il leur est difficile d'en parler. Ce qui peut pénaliser les personnes concernées. Et quand on leur demande pourquoi, ils évoquent la relation de confiance. Evidemment, ce n'est pas parce qu'on en parle que le problème est pour autant résolu, mais si on n'en parle pas, rien ne va bouger. La première chose, c'est donc

de pouvoir en parler. Avec les risques que cela comporte...

Concrètement, comment avez-vous procédé ?

Nous avons noué un partenariat avec la télévision locale, TéléVesdre. On sait que la plupart du temps, on n'énonce pas facilement ses stéréotypes et ses préjugés car on n'ose pas les dire. On a donc eu l'idée d'interroger les enfants d'une classe de 5^e primaire en espérant qu'étant plus spontanés, ils auraient moins de retenue que les adultes.

- > *C'est vrai que c'est dur à l'imaginer, c'est-à-dire un adulte qui n'arrive pas à lire, et que nous à dix ans on arrive à lire, c'est bizarre.*
- > *C'est pas très normal parce que normalement un adulte, ça sait lire parce qu'il a appris à l'école.*
- > *C'est juste parce qu'il a une petite anomalie qu'il ne sait pas lire ni écrire.*
- > *C'est sûrement un handicapé, c'est que le cerveau a un petit problème.*

Extraits du DVD

On a par la suite été assez étonnés quand, dans un micro-trottoir, on a découvert que, même chez les adultes, les préjugés et les stéréotypes sortaient assez facilement.



- > *Des gens qui n'ont pas envie de travailler à l'école, oui oui, ça existe.*
- > *C'est des fainéants, c'est des gens qui ne veulent pas apprendre. C'est triste à notre époque, de ne pas savoir...*
- > *Des chômeurs, oui, assistés chômeurs. Ils sont bien comme ça, je pense.*
- > *Chômage ou sans domicile fixe, d'ailleurs.*

Extraits du DVD

Comment ont réagi les apprenants ?

Ils étaient tout à fait d'accord pour dire que cela correspond à la réalité du regard que les gens portent sur eux.

- > *Les réflexions que j'ai eues, on m'a souvent dit que c'était à cause de moi que j'avais pas appris à l'école parce que j'avais pas toutes les facultés mentales. Donc, on est tout de suite mal jugé. J'ai eu des gens avec qui j'ai parlé, je leur ai dit que je savais pas lire et pas écrire. Je suis plus devenue la même personne, je suis devenue quelqu'un qu'il fallait plus fréquenter parce que j'étais un échec.*
- > *Le regard parfois change chez les personnes. Parfois on est ami de quelqu'un, on lui dit ça et il est plus ami avec vous. Pourquoi ? J'ai pas changé, je suis toujours le même pourtant. Il y a quelque chose que je n'ai pas, l'écriture, c'est tout. Et alors ? Mais on n'est pas abruti parce qu'on ne sait pas écrire ou bien parce qu'on ne sait pas lire. Ça n'a rien à voir. C'est deux choses différentes.*

Extraits du DVD

Il y a juste une chose que les apprenants ont dite mais qui n'apparaît pas dans le DVD, c'est l'agressivité : « *On pense qu'on est des personnes agressives.* » Mais, comme cela n'avait pas été évoqué, on n'a pas voulu l'injecter de manière artificielle.

Pour contrebalancer les préjugés recueillis lors du micro-trottoir, on les a fait suivre de témoignages d'apprenants qui, par leur récit, démontent ces préjugés.

- > *J'ai commencé comme ouvrier forain, puis comme ouvrier dans l'acier, puis marin dans la marine marchande, chauffeur poids lourds, designer dans une firme de plastique, dans une fonderie aussi j'ai travaillé, à Boël. J'ai travaillé comme manœuvre sur les chantiers, j'ai fait de la couture, dans la peinture industrielle et puis aussi gérant d'un centre culturel. Le dernier travail que j'ai fait, c'était comme coursier...*
- > *Je suis allé à l'école pas très longtemps. Je suis allé à l'école, j'avais quoi ? Je crois à peu près 8 ans quand je suis allé en première année. Je suis arrivé en cours d'année. Là, l'instituteur m'a fait lire un texte tout haut au tableau. Ça s'est bien passé le premier jour. Le deuxième jour, il m'a fait relire le texte mais [le premier jour] j'avais lu le texte parce que les autres l'avaient lu avant moi, et alors là [le deuxième jour], j'ai pas su lire parce que c'était pas le même. Il m'a donné une baffe, il m'a foutu dans le fond de la classe et puis voilà...*
- > *J'avais envie d'apprendre parce que ça m'intéressait justement, de comprendre, >>*

>> *de savoir lire, de pouvoir lire. Chez moi, il y avait des encyclopédies qui étaient là et qui ne servaient à personne. Et moi ça m'intéressait de voir ce qu'il y avait dedans et de comprendre ce qu'il y avait dedans. J'avais une soif d'apprendre.*

Extraits du DVD

Il y a encore un dernier aspect que les apprenants voulaient qu'on sache, c'est qu'on peut apprendre à l'âge adulte. On a donc abordé cet aspect dans la dernière séquence du DVD.

> *Je suis venu à Lire et Ecrire et j'ai vu que j'étais pas tout seul. Parce qu'on s'imagine souvent qu'on est un peu particulier, différent. Et finalement, il n'y a pas que moi, il y a d'autres personnes et ça m'a donné confiance en moi.*

> *J'ai passé d'abord un test, puis je suis allée en classe. Et là, la grande surprise, c'est qu'ils étaient déjà huit. Ça va, ça relaxe, on se détend un peu, on se dit : « ouais chouette, il y a pas que moi quoi ! »*

> *J'ai appris à lire et écrire. On est très très proches [ma fille et moi], on peut jouer aux jeux de société. [Mais avant] chaque fois qu'elle venait vers moi avec un papier, je me levais de ma chaise et je courrais dans tous les sens pour dire que j'étais occupée. Comme ça, quand elle me demandait « tu peux lire ceci ou ça ? », j'étais occupée, donc j'avais une excuse pour lui dire « écoute, c'est pas le moment, je suis occupée. » Maintenant, je ne dois plus le faire. Maintenant, je peux rester assise, prendre son papier et le lire.*

Extraits du DVD

Dans le DVD, on voit un chanteur qui intervient à différents moments avec un couplet qui se rapporte à la séquence qui vient de se terminer. D'où vient cette initiative ?

On a voulu faire des chapitres distincts pour pouvoir, en fonction des besoins, isoler éventuellement une séquence. Le réalisateur a eu l'idée de faire intervenir quelqu'un d'extérieur et a fait appel à Cédric Gervy qui est instituteur et aussi chanteur dans ses moments de loisir (*voir ci-contre*).

Il nous reste maintenant à intégrer une dernière partie, il s'agit d'un clip qui va s'intituler *Lu et Approuvé*, chanson composée et interprétée par Dominique Rossi, responsable de la sensibilisation à Lire et Ecrire Hainaut occidentale. Cette chanson aborde les conséquences liées à l'illettrisme. Quel sens cela a-t-il de signer *lu et approuvé* quand on ne sait pas lire ? : une thématique qui est apparue lors de nos sensibilisations au sein des CPAS. Le clip sera également réalisé en collaboration avec la télévision locale. Mais tout cela prend du temps parce que nous essayons toujours de mettre un maximum de partenaires dans le coup. Chacun arrive avec ses idées et ce n'est pas toujours évident de tout concilier. On aurait pu simplement faire une commande à Télé-Vesdre, cela aurait pris nettement moins de temps mais le projet aurait été totalement différent. On n'aurait pas été dans une démarche de co-construction...

Tu parles de co-construction... Peux-tu expliquer ?

Dès le départ, tous les partenaires savaient qu'on allait faire quelque chose ensemble sur la question de l'illettrisme, mais ne savaient pas exactement quoi ni comment on allait s'y prendre. A partir du moment où



*C'est l'histoire de tous ces gens que la question étonne
Et à leur grand soulagement, ils ne connaissent personne
Qui ne sait ni lire ni écrire*

*Il y en a qu'ça fait rire ou qui jouent les dégoûtés
Mais tout le monde a compris
Pas besoin d'savoir lire pour lire dans vos pensées*

*C'est l'histoire de c'qu'on entend sur les analphabètes
C'est tellement plus rassurant de se dire qu'ils sont bêtes
Certains une fois qu'ils ont su
M'évitent comme une maladie qu'on attrape
Ce sont tous ces regards fuyants
Qui changent ma différence en handicap*

*C'sont des assistés, presque des vauriens
Chômeurs longue durée et qu'ça arrange bien
SDF, étrangers, enfin des pas comme nous
Que personne n'a aidé, ils savaient pas du tout
Tous ces clichés liés à la couleur de peau
Quand il s'agit plutôt d'un manque de pot
Quand on entend ce que certains peuvent dire
On est presque gêné de savoir les lire*

*Le gamin est seul au fond de la classe
Tous les autres écrivent, mais lui il rêvasse
Il n'se plaint jamais, là-bas dans son coin
Et personne ne sait qu'il ne lit pas bien*

*T'sais pas lire, c'est pas vrai, c'est la honte, pour de vrai
T'as qu'à ci, t'as qu'à ça, tracasseries et tracas
Tu piges pas ? c'est facile, un, deux, trois, je, tu, il
T'avance pas, t'es qu'un nul, t'es vraiment ridicule
A moins que, viens ici, écoute bien c'que j'te dis*

*C'est très bon, tu progresses
T'as raison, y'a deux S
Continue à apprendre, la vie pourra te l'rendre
Et dans deux ou trois mois, t'auras franchi le pas*

*Illettrés, facile de les ignorer
De faire comme si l'monde était parfait
Ils n'ont pas su'l front de signe extérieur
De toutes les raisons qui ont fait leur malheur
Illettrés, courant d'entendre*

*Abruti, t'es qu'un fainéant, t'as raté ta vie
Mais quand j'vois mon ch'min malgré ces carences
L'abruti des deux n'est pas c'lui qu'on pense*



les groupes de travail ont été constitués, chacun a travaillé de son côté, à sa vitesse de croisière. Et parallèlement, il y a eu aussi des moments fédérateurs, des moments de plénière, où tous les partenaires se retrouvaient et échangeaient sur l'évolution de leur travail. L'idée sous-jacente était de se raccrocher régulièrement au fil conducteur de la démarche : quelle est la problématique et quelles sont les contradictions par rapport à cette problématique ? que peut-on faire à court, moyen, long terme ? qu'est-ce qui est idéal ? qu'est-ce qui est réalisable ? La méthodologie permettait de structurer le travail : tout le monde savait d'où on venait, où on en était et où on allait.

Les apprenants ont-ils apporté quelque chose de spécifique dans ce processus ?

Ils ont participé à tous les niveaux. Leur présence était très importante car ils nous ramenaient à la réalité à la vitesse v-v' : « C'est tout du bla-bla ! Concrètement, qu'est-ce que vous faites ? », « Tout le monde le sait maintenant qu'on a des difficultés de lecture et d'écriture. Ça ne sert à rien de faire de la sensibilisation. » C'était ce genre de réactions... On a pris beaucoup de temps pour que tout le monde puisse s'exprimer et je crois que tous ont apprécié.

Et puis, quand dans un même groupe, la coordinatrice des facilitatrices de l'Onem se retrouvait avec des personnes pourchassées par le plan d'accompagnement des chômeurs, la confrontation était intéressante. Pour les apprenants, c'était l'occasion de se rendre compte que les personnes qui représentent une institution ne sont peut-être pas celles qui prennent les décisions. Et pour ces personnes, c'était l'occasion d'écouter l'autre dans ce qu'il vit et d'entendre ce qu'il ressent.



Photo : Isabelle DEMORTIER

Dominique ROSSI, compositeur et interprète de « Lu et Approuvé »

C'était l'occasion de dialoguer. Dans un groupe de travail, on a eu, par exemple, des partenaires qui disaient devant des apprenants : « Si tu ne sais pas lire et écrire, tu ne peux pas être citoyen. » Les apprenants réagissaient en disant : « Moi j'ai travaillé, je paie des taxes et des contributions comme tout le monde. Qu'est-ce que tu veux dire par citoyenneté ? »

Pour en revenir au DVD, comment comptez-vous le présenter ?

Nous ne voulons pas aborder directement les notions de stéréotypes et de préjugés. En amenant directement ces notions, les personnes risquent de se dédouaner de leurs préjugés. En outre, c'est plus dynamique de partir de leurs représentations. Nous commencerons donc avec quelques données sur l'illettrisme. Puis, nous leur demanderons comment, selon eux, c'est possible qu'il y ait encore aujourd'hui des analphabètes et des illettrés. Ensuite, nous arriverons progressivement, par des animations, à aborder les notions des représentations et nous terminerons en projetant le DVD. Enfin, avant de se quitter, nous leur remettrons un petit questionnaire d'évaluation que nous sommes occupés à réaliser.

Tu parlais tout à l'heure d'un colloque. Peux-tu en dire un peu plus ?

Ce colloque qui portait sur le tabou de l'illettrisme a eu lieu en mai 2008. Comme le DVD, nous l'avons réalisé en partenariat avec TéléVesdre. Nous cherchions à toucher un public plus large que celui de nos partenaires du *dispo* et nous avons fait venir une anthropologue sociale, Chris Paulis, pour nous parler des tabous. N'ayant trouvé personne qui pouvait parler du tabou de l'illettrisme, nous avons invité une spécialiste des tabous de la sexualité. Son intervention nous a permis de comprendre que si un tabou existe, c'est qu'il a sa raison d'être dans la société. Elle a abordé tout ce qui relève de la honte, de la culpabilité, de ce que l'on cache, toutes choses que l'on peut transposer au tabou de l'illettrisme.

C'est vrai que l'illettrisme est un tabou, mais il ne suffit pas d'en parler pour que les mentalités changent. Car on rentre alors en plein dans la problématique des stéréotypes et des préjugés : à partir du moment où tu le dis, on te voit différemment. Donc, c'est bien beau de dire qu'il faut dépasser le tabou, c'est bien beau d'inciter les gens à en parler, mais il faut savoir que le dire, c'est prendre le risque d'être étiqueté, d'être dévalorisé. C'est une mise à nu par rapport à quelque chose qui relève de la norme : tout le monde sait lire et sait écrire. Celui qui ne sait pas, une fois qu'il l'a dit, il va devoir faire face à toute une série de réactions.

Ce qui était très chouette au colloque, c'est que les interventions étaient coupées par une séquence d'impro. Nous avons fait appel aux comédiens improvisateurs de *Cortex Formation*³, des gens qui n'ont rien à voir avec l'illettrisme mais qui mettaient en scène, de

façon caricaturale, ce qui venait de se dire. Je pense que cela a permis au public d'accrocher et de mieux retenir ce qu'ont dit les intervenants.

Avez-vous d'autres projets ?

Suite à la réussite du colloque, nous avons décidé d'en refaire un chaque année, au printemps. On aimerait bien toucher un autre public, des employeurs par exemple, car les personnes qui sont venues l'année dernière étaient des personnes déjà sensibilisées ou présensibilisées au problème de l'illettrisme : des employés des mutuelles, de l'Onem, du Forem...

Nous sommes aussi occupés à faire des démarches pour intervenir de façon systématique dans la formation initiale des enseignants et également dans leur formation continuée.

**Propos recueillis par
Sylvie-Anne GOFFINET**

1. Voir : Véronique DUPONT, **Un dispositif territorial pour lutter contre l'analphabétisme**, in *Journal de l'alpha*, n°159, pp. 74-78.

2. Voir notamment : « **Osons en parler** », in *Journal de l'alpha*, n°142, septembre 2004, pp. 20-23 ;

Des apprenants veulent changer les regards...

Des apprenants veulent être écoutés... Des apprenants parlent de leurs difficultés... L'illettrisme : « Osons en parler », in *Journal de l'alpha*, n°153, juin-juillet 2006, pp. 27-31.

3. Contact : Eric Henrard, Tél : 0474 89 16 83, site : <http://cortex-formation.be/>

Pour toute information ou demande d'animation, contactez :
Hanife CATALKAYA,
Lire et Ecrire Verviers
Tél : 087 35 05 85
Courriel : hanife.catalkaya@lire-et-ecrire.be

Le pouvoir des représentations

Nommer les choses, c'est les faire exister autrement. Et plus jamais, elles n'existeront comme si on ne les avait pas nommées ainsi !

Cet article, tiré de Traces de changements¹, démontre ainsi que nous ne regardons pas la réalité de manière neutre mais à travers le prisme de notre propre expérience et de la grille d'interprétation que nous fournit notre milieu social. Ce qui non seulement produit des préjugés et des stéréotypes mais, plus profondément, incite l'autre à se conformer inconsciemment à l'image qu'on a de lui... ce qui aura pour effet de renforcer nos stéréotypes et préjugés. La boucle se refermera et le changement n'aura plus aucune perspective d'a(d)venir.

C'est une démonstration étayée et concrète que fait ici Jacques Cornet de ChanGements pour l'égalité.

Formation continuée. Des agents PMS d'une école implantée en milieu défavorisé témoignent de la *démission parentale*. Alors qu'une politique volontaire de réussite a été mise sur pied dans cette école avec différents partenaires, des parents d'enfants de 3^e maternelle refusent l'aide logopédique gratuite proposée en janvier pour préparer

leur enfant à entrer en 1^{re} primaire. « C'est quand même incroyable que des parents puissent autant se désintéresser de l'avenir de leurs gosses ! »

La fonction des représentations

Un fait : le refus de l'aide proposée. Une interprétation : la démission parentale. Une conséquence : l'acceptation de leur refus. Qu'est-ce qui me permet d'interpréter un fait, de l'expliquer et d'adapter mon comportement à l'interprétation que j'en fais ? C'est, en fonction de mon expérience, la représentation que je me fais de la situation, avec l'aide des étiquettes que me propose mon environnement social. La représentation étiquetée guide mon comportement en me permettant de faire l'économie de l'analyse de la situation. C'est nettement plus rapide et confortable.

Ainsi, si j'entre dans une pièce dans le noir, ma main cherche automatiquement l'inter-

*Images de la pauvreté : images choc ?
images stéréotypes ? images vérité ?
images dévalorisantes ? images conscientisantes ?*





Réplique de la dalle scellée sur le parvis des Droits de l'Homme à Paris (1987) :

« Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère, les droits de l'homme sont violés. S'unir pour les faire respecter est un devoir sacré. »

(Père Joseph WRÉSINSKI, fondateur du Mouvement ATD Quart Monde).

Plaque réalisée par les élèves de l'atelier Arts appliqués-dinanderie (Institut d'Enseignement de Promotion sociale de Dinant) pour le Parlement wallon, 2008

rupteur à l'intérieur de cette pièce, à 10 cm environ de l'ébrasement de la porte, côté ouvrant, et à 125 cm de haut environ. Ce n'est que si je ne le trouve pas que je commence à réfléchir, à penser, par exemple, qu'il s'agit d'une salle de bains et alors de le chercher au même endroit à l'extérieur de la pièce. Mais il me faut la sanction de la réalité pour remettre ma représentation et la convention en question et me mettre à chercher. Encore faut-il que j'accepte de me laisser interpellé par la réalité qui résiste à ma représentation. Et évidemment, quand mon interprétation semble correspondre à la réalité et que ma représentation semble à nouveau s'être confirmée, je n'ai aucune raison de chercher plus loin.

Une manière sociologique d'échapper au pouvoir des représentations est d'accorder – à priori – à tout acteur social, quel qu'il soit, une rationalité de position, c'est-à-dire

d'excellentes raisons d'agir comme il agit, des raisons liées à sa position sociale et à ses conditions de vie. Rationalité que je ne peux – à priori – pas comprendre puisque je ne partage ni sa position sociale ni ses conditions de vie. Dans ce cas précis, il est possible que ce ne soit pas l'aide que les parents refusent, mais l'étiquetage – justement ! – qui l'accompagne, un étiquetage qu'ils évaluent en fonction de leur expérience personnelle – grande en la matière ! –, plus néfaste que l'aide ne pourrait être bénéfique.

Ainsi, comme très souvent, quoi que fassent ces parents, ils restent enfermés dans la représentation que se font d'eux ceux qui ne partagent pas leur condition. S'ils acceptent l'aide, ils reproduisent pour leurs enfants ce qu'ils sont eux-mêmes, des moins que les autres, des aidés, des incapables. Et s'ils la refusent, ils confirment ce qu'on pense déjà d'eux, des moins que les autres, des

incapables, des mauvais parents. Sur base de l'hypothèse de rationalité, l'école pourrait leur proposer une aide qui ne passe pas de manière visible par le PMS et la logopédie, une aide qui évite l'étiquetage et il est vraisemblable qu'ils pourraient alors l'accepter.

Les représentations à l'œuvre

Mais comment fonctionnent les représentations ? Prenons un exemple facile. Quand j'étais petit, c'était toujours mon père qui conduisait la voiture et jamais ma mère. Et chez mes copains, c'était pareil. A partir de ces expériences concrètes vécues et répétées, je peux d'autant mieux et plus généraliser que les étiquettes dominantes m'y invitent : « les femmes ne savent pas conduire ! ».

A partir de cette loi générale, je peux appliquer la théorie aux nouvelles expériences particulières, déduire des modes d'interprétation et des règles de vie. Si, au prochain carrefour, je vois une voiture effectuer une mauvaise manœuvre, je dépasse et regarde et si c'est une femme au volant, je m'écrie « Evidemment, encore une bonne femme ! », mais si ce n'est pas une femme, je ne relève pas que ce n'en est pas une, c'est un vieux à chapeau, un jeune à casquettes, un Hollandais ou un Africain ! Inversement, si je vois une voiture éviter habilement un obstacle, je ne relèverai pas que le conducteur est une femme si c'est le cas, mais bien les qualités de la voiture ou la chance, ou encore, en oubliant l'habileté de la conductrice, je remarquerai qu'elle est « super canon » ou « archimoche » !

Ainsi, j'aurai toujours tendance à ne relever dans les nouvelles expériences que ce qui vient confirmer la représentation que j'ai déjà, et à interpréter autrement ce qui pour-

rait remettre la représentation en question. C'est ce qu'on appelle la perception sélective. Je n'analyse plus la situation telle qu'elle se présente à moi, mais l'interprète en fonction de la représentation que j'en ai. Lorsque la représentation se fossilise, ne se laisse plus interpeller en rien par la réalité, on peut parler de stéréotype pour la loi générale et de préjugés pour les modes d'interprétation.

Mais, dans les représentations à l'œuvre, il y a pire encore que la perception sélective. En effet, si ma collègue, féminine donc, m'embarque dans sa voiture pour aller à une réunion, et que je m'agrippe à la poignée, ne cesse d'attirer son attention sur tous les dangers qui se présentent et lui prodigue sans arrêt des conseils de conduite, il y a de fortes chances qu'elle finisse, en effet, par faire des bêtises. Je pourrai encore m'écrier alors « Femmes au volant, danger au tournant ! ». Et encore cette manière grossière d'expliquer l'effet prédictif ne donne-t-elle qu'une mauvaise idée de toutes les manières non conscientes et très subtiles de pousser l'autre à se conformer à l'image qu'on a de lui.

Perception sélective et effet prédictif permettent aux représentations d'avoir toujours raison. Et quand la représentation devient étiquette *labellisée*, comme celles qu'on colle sur les gosses en difficultés d'apprentissage, on peut rouler, on est sur des rails, plus d'erreur possible !

Jacques CORNET
CGé

1. *Traces de changements*, publication de *ChanGements pour l'égalité* – CGé, *Et(h)iquettes*, n°178, novembre-décembre 2006, p. 7.

Des préjugés, nous en avons tous !

Le pire est sans doute de croire que nous n'en avons pas... Puisque nous connaissons le public avec lequel nous travaillons, puisque nous pensons faire preuve d'empathie à son égard, pourquoi aurions-nous des préjugés ? Mais si nous retournions la question... Pourquoi n'en aurions-nous pas ? Pourquoi les intervenants en alphabétisation ne seraient-ils pas porteurs et vecteurs d'idées préconçues, d'images stéréotypées sur l'autre qui l'enferment dans ce que nous le croyons être ?

Deux témoignages publiés dans Le Monde alphabétique¹, la publication du Regroupement des groupes en alphabétisation du Québec, montrent qu'un retour réflexif sur notre action, une analyse des difficultés rencontrées peut déboucher sur une mise à nu de nos propres préjugés.

Recevoir l'Autre

J'ai travaillé à la création du groupe d'alphabétisation populaire *L'Ardoise* du Bas-Richelieu dès 1995. Je trouvais la cause admirable. Donner, partager, *faire avec* les gens me plaisaient. Certes, je n'avais jamais imaginé qu'on puisse ne pas savoir lire ou écrire, même un mot, même une phrase...

J'ai beaucoup appris avec les participantes et les participants. Ensemble, nous avons façonné *L'Ardoise* dans le respect des différences, nous avons mis en commun nos connaissances. Les jugements sont restés dehors, sur le palier, autant que possible. Finalement, nous avons réussi à former un groupe, un réseau, presque une famille. Au fil des ans, le travail s'est poursuivi dans le même climat, toujours avec le minimum d'idées préconçues, car pour la plupart des personnes, le passé n'est pas nécessairement garant de l'avenir.

Prise en flagrant délit

Retournons trois ans en arrière... Je conçois, avec toute mon expérience et ma confiance, des ateliers de formation (sur la gestion du temps, le budget, l'alimentation...) pour de jeunes mamans de 16 à 20 ans en collaboration avec une collègue. Il y a beaucoup de travail, de recherche, d'essais et d'erreurs avant d'en arriver à une formule adéquate. Nous écrivons des textes, reformulons certains passages pour une meilleure compréhension, élaborons divers outils. Le CLSC² nous aide à recruter des participantes. Carrefour Naissance Famille, le groupe famille de la région, accepte de nous héberger pendant la durée de la formation et nous offre même le service de garderie. Nous sommes emballées.

Premier atelier. D'abord un tour de table pour mieux nous connaître. Puis, nous demandons aux jeunes femmes ce qu'elles souhaitent aborder en lien avec les thèmes de la

formation. Elles se disent intéressées par les services de gardiennage sur appel. Je constate qu'elles semblent se fier énormément à leurs parents, ou à leur conjoint si elles en ont, pour administrer leur vie. J'ai l'impression de retourner une trentaine d'années en arrière. Comment ces belles jeunes femmes peuvent-elles être si dépendantes ? Ma collègue et moi terminons l'atelier par la réalisation d'une recette en collaboration avec les enfants qui reviennent de la halte-garderie. Et tout le monde s'en va.

Le courant n'est pas passé ! J'anime des groupes depuis plus de 30 ans et je sais quand cela ne fonctionne pas. Attendons la prochaine rencontre... peut-être sera-t-il possible d'inciter les jeunes mères à l'action. Je ne crois pas que la différence d'âge y soit pour quelque chose. En tout cas, ce n'est pas seulement cela ; il y a sûrement d'autres facteurs ! Je me demande comment atteindre ces filles. Mes attentes sont-elles trop grandes ?

*Images de la pauvreté : images choc ?
images stéréotypes ? images vérité ?
images dévalorisantes ? images conscientisantes ?*



Deuxième atelier. On traite de consommation et d'organisation. Même sentiment ! J'ai encore l'impression de ne pas rejoindre les jeunes mamans. Quelque chose fait obstacle.

Troisième atelier. Je n'arrive toujours pas à entrer en communication. Les jeunes participent, mais uniquement s'il s'agit de sujets superficiels. Quelles couleurs sont à la mode ? Qui a le plus gros téléviseur, la meilleure laveuse ? On dirait que tout ce qui les préoccupe est matériel... Quand on reçoit 700 € par mois, la grosseur de la télé ne m'apparaît pas essentielle. Je me sens impuissante. Qu'est-ce qui se passe avec elles ? Depuis le début des ateliers, je me sens tellement loin... J'essaie de trouver ce qui ne va pas.

Je me pose une tonne de questions. Ces jeunes mères pourraient être mes filles... et je ne voudrais sûrement pas d'une vie semblable pour elles. Voilà. Je commence à comprendre... J'ai créé cette situation de toutes pièces sans m'en rendre compte... En réalité, je les juge, ces jeunes mamans ! Je ne juge pas leur vie, le fait qu'elles ont eu des enfants. Non. Je compare la vie de leurs bébés avec celle qu'ont eue mes enfants ! Je ne vois plus en ces jeunes mamans et leurs enfants que la reproduction d'un cercle de pauvreté et tout ce que cela implique. Je ne vois plus – à ma grande honte – que des bébés affamés, souvent sales, le nez qui coule, des restes de repas du midi sur le pyjama. J'imagine leur avenir, la négligence, la violence, le décrochage, l'exclusion. Je préjuge.

Cela me dérange énormément. Non seulement je suis malheureuse pour elles, mais en plus je contribue par mes attitudes à perpétuer des idées toutes faites... Ces jeunes femmes n'ont



pas demandé à être jugées sur leurs compétences de mères. Étais-je donc la maman parfaite ? Non, j'ai fait du mieux que je pouvais, quelquefois dépassée, moi aussi ! Mes conditions de vie, mes assises familiales ont fait la différence pour moi et mes enfants, mais j'aurais pu tout aussi bien être l'une d'elles !

Elles ont fait le choix de la maternité, malgré les difficultés et les préjugés. Elles ont démontré du courage... Peut-être ont-elles besoin de soutien, mais elles veulent aussi le mieux pour leurs bébés. A mes yeux, cela est suffisant.

Aller vers elles

Je remets les compteurs à zéro et repars avec une nouvelle lunette basée sur le respect des personnes. Il est temps de mettre en action mes paroles.

Comment modifier mon intervention ? Je dois agir et... me protéger. Je demande aux filles de laisser les bébés à la halte-garderie, sinon j'aurai du mal à les considérer simplement comme des personnes ayant des compétences, des priorités, des lacunes, des désirs... Ce qui importe avant tout, c'est de

les aider à mieux organiser leur quotidien, à inventer leur vie en fonction de leur réalité.

A partir de ce moment, les ateliers fonctionnent, car il y a un réel partage entre elles et nous. Huit des jeunes femmes inscrites terminent la formation.

Le manque de confiance et de respect du début a certainement nui, mais il faut se servir de ses observations pour améliorer l'avenir. Jadis, pendant une courte période, j'ai vécu la pauvreté, l'iniquité et le désespoir. Je me rappelle comment je pouvais me sentir devant le regard de l'Autre... Je ne veux pas (du moins au meilleur de mes connaissances) agir de même envers celles et ceux qui croisent mon chemin. J'ai toujours essayé de miser d'abord sur la personne, mais ces jeunes femmes et leurs enfants m'ont secouée plus que tout. Il n'est pas facile de faire abstraction de ses principes ni de composer AVEC les personnes. Je ne suis pas toujours d'accord avec leurs choix, mais ce sont les LEURS.

Je ne dis plus « je n'ai pas de préjugés », car je suis humaine. Me remettre en question, accepter des valeurs différentes, voir la beauté au-delà des apparences, recevoir l'Autre, partager avec les personnes peuvent faire la différence. J'erre quelquefois, mais mes rêves me guident.

Un être humain, c'est une merveille. Il m'arrive d'être déçue, mais rarement. Je serai grand-mère bientôt. Je souhaite ardemment que cet enfant grandisse dans un monde meilleur. Par mes actions, je veux contribuer à en changer de petites parties.

Monique ROBERGE

L'Ardoise du Bas-Richelieu (Sorel-Tracy)

Comme des funambules

Parler des préjugés ? Une question épineuse, car la frontière est si ténue parfois entre l'acceptable et l'inacceptable, entre l'étranger et soi... Il demeure si difficile d'entrer dans un univers dont les règles surprennent ou dérangent. Pourtant, n'avons-nous pas tout à gagner des échanges de vues et de croyances ?

Je me rappelle un reportage sur la pauvreté à l'émission de télévision *Enjeux*. Une femme monoparentale, prestataire de l'aide sociale, nous accueillait dans sa cuisine. Elle était très touchante. A travers ses propos et sa situation, l'expression *tirer le diable par la queue* prenait tout son sens. Le lendemain, un commentaire revenait sans cesse autour de moi : « *Ben, elle a juste à arrêter de fumer, elle va avoir plus d'argent !* » Bon nombre de personnes n'avaient eu d'yeux que pour le

*Images de la pauvreté : images choc ?
images stéréotypes ? images vérité ?
images dévalorisantes ? images conscientisantes ?*



Ramasseurs de pois ruinés (photo : Dorothea LANGE, Californie, 1936)

chandrier au centre de la table. Pas un seul instant, leur lecture des événements ne les avait amenées à penser que la cigarette était peut-être son seul plaisir, son seul exutoire, le seul moment où elle pouvait *respirer*. Heureusement pour cette femme, ce n'était pas encore l'époque des poumons roses...

Ce cas de figure demeure assez courant : les personnes assistées sociales deviennent des cibles faciles quand on pense aux préjugés. Mais qu'en est-il de nous dans notre petit monde de l'alphabétisation populaire ? Pour des formatrices et des formateurs issus de différents horizons et époques, le combat contre les préjugés peut aussi être mené à l'intérieur. Je me souviens, lors d'une assemblée générale, d'une discussion bien animée avec certains collègues, subitement dubitatifs quant à mes compétences réelles après avoir appris que j'étais plutôt passée par l'université (en éducation) que par les assemblées de cuisine pour me former. C'est pas une vraie !, disaient les regards. Pourtant, je sais, pour les avoir vues à l'œuvre, que ces personnes considéraient les participantes et les participants avec ouverture d'esprit, et faisaient valoir tout le bagage que ces derniers avaient acquis au cours de leur vie...

Je pense à une rencontre fort intéressante avec d'autres collègues travaillant auprès de jeunes. Le sujet : où tracer la limite entre la culture populaire et la nôtre ? De par leur mission, les groupes s'engagent à faire la promotion de la culture populaire. Or, ce travail peut être délicat lorsqu'il s'agit d'aider une jeune femme enceinte de 18 ans, qui vit encore chez sa mère et désire profondément garder son bébé. En milieu populaire, les générations se succèdent parfois rapidement. Tout le débat autour de

Affiche du Secours suisse d'hiver



Affiche de la CNT
(Confédération Nationale du Travail - France)



l'idée de garder le bébé ou de se faire avorter devient subitement très difficile à mener pour nous, issus en général d'un milieu où nous faisons des enfants plutôt à 30 ans qu'au sortir de l'adolescence. Préjugé ? Persistance de notre vision du monde ?

Nous vivons à l'ère de la technologie. Ordinateurs, téléphones portables font de plus en plus partie du quotidien des personnes qui fréquentent notre organisme. Au début, dès qu'un participant se pointait avec un téléphone cellulaire, nous le mettions en garde contre la consommation, voire la surconsommation, et tentions de le ramener à ses besoins. Pour nous, aucun doute qu'il se faisait systématiquement rouler. Cela nous a pris du temps à comprendre que c'était pour lui une façon de s'inclure dans une société qui le maintient en marge. *Etre comme tout le monde* peut passer par un coup de fil sur la rue.

Un autre souvenir m'est cher quand je pense au chemin à parcourir... au-delà des préjugés. Par un bel après-midi, dans un local ensoleillé, nous sommes une quinzaine de formatrices et de formateurs réunis pour discuter de stratégies. A la dernière assemblée du Comité urbain de luttes, des participantes

et des participants ont voté une série d'actions à mener. Nous nous attardons sur des aspects logistiques. Nous nous enflammons. Certains font valoir qu'il serait peut-être bien de modifier ceci ou cela. Les suggestions fusent et nous sommes d'une efficacité redoutable. Puis un commentaire des plus judicieux tombe lourdement sur la table : « *Mais là, c'est plus du tout l'action de départ que les participantes et les participants ont votée.* » Le silence remplace nos envolées. Au bout d'un moment, nous balayons du revers de la main nos idées lumineuses et revenons au plan initial, c'est-à-dire celui des participantes et des participants. Nos désirs, notre vision de la vie s'étaient installés à notre insu entre eux et l'action à venir. Cette volte-face fut un moment mémorable. Notre capacité à ranger notre propre lunette quand il le faut m'a rassurée.

Martine FILLION
Atelier des lettres (Montréal)

1. *Le Monde alphabétique*, publication du Regroupement des groupes en alphabétisation du Québec, **Regard sur les préjugés**, n°19, hiver 2008, pp. 40-42 et 48-49.
2. Centre local de service communautaire.

« Histoires et Diversités », un projet d'ouverture à l'Autre sur fond d'histoire collective

A lire et Ecrire Centre-Mons-Borinage, un atelier transversal réunissant une quinzaine de personnes d'origines et de sensibilités diverses a été organisé dans le but de se connaître et de se reconnaître pour jeter les bases d'un mieux vivre ensemble. Un atelier qui, par la mise en perspective historique, a resitué des bribes de vie de chacun dans une approche plus globale. De quoi socialiser les parcours... et désamorcer, si nécessaire, toute stigmatisation de l'histoire de l'Autre.

Ce projet est né d'un constat, celui que toutes et tous nous pouvons faire à un moment donné de nos différents parcours professionnel, familial ou social : la multiculturalité risque parfois davantage de provoquer des segmentations entre individus ou groupes que de créer de l'interculturalité. Au sein des groupes de formation de Lire et Ecrire Centre-Mons-Borinage, où se concentrent de nombreuses diversités, certain(e)s formateurs/formatrices ont été interpellé(e)s par l'irruption de propos liés à des incompréhensions, à la peur et au rejet de

l'Autre. Si les différences sont source de multiples richesses, elles sont aussi source de tensions. « Lorsque nous nous crispions sur nos peurs, c'est une identité fermée que nous construisons, qui ne peut que développer les préjugés dont chacun a hérité. »¹

Nous sommes d'avis que l'interculturalité ne s'improvise pas, comme nous l'a démontré la recherche-action *Pratiques pédagogiques en alphabétisation et objectifs interculturels*². Elle est à construire : il faut donc y consacrer du temps, de l'énergie et de la créativité.



- Histoire...

Avec les moyens dont notre régionale disposait entre 2003 et 2006 – période faste pour le travail de l’interculturalité ! – plusieurs démarches ont été entamées en ce sens : formation de l’équipe de la régionale, animations dans les groupes, participation à différents colloques ou séminaires, à différents groupes de réflexion en partenariat avec d’autres associations, notamment au groupe de travail interculturel qui a collaboré à la recherche-action déjà citée.

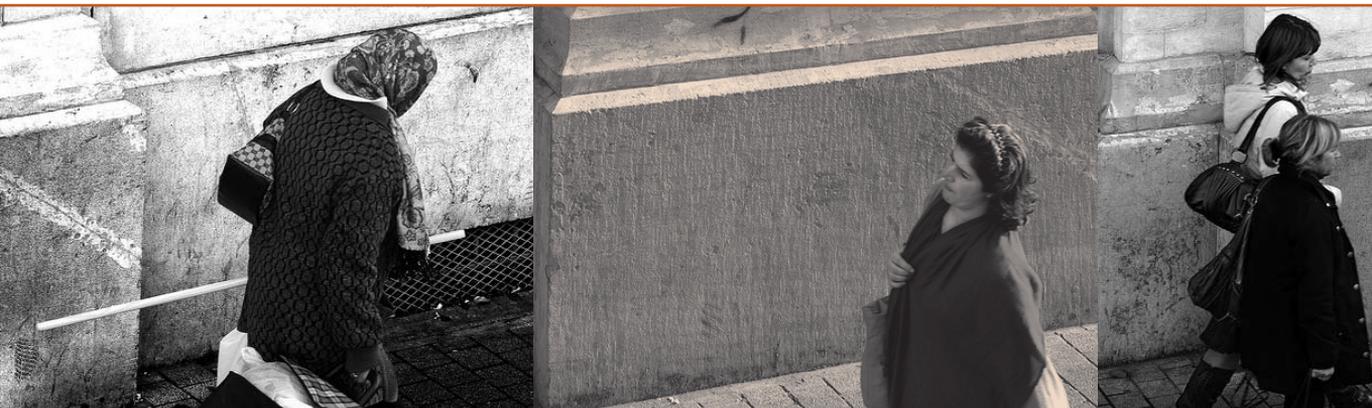
A travers tout ceci, ainsi qu’à travers des lectures, et en prenant connaissance de certaines expériences réussies, nous avons construit différentes hypothèses pour expliquer ces incompréhensions et ces peurs suscitées par l’Autre. Nous nous sommes notamment posé la question de la connaissance et de la maîtrise par chacun de son propre parcours, des éléments constitutifs de son identité. « *Un homme normal, peut-être, est celui qui est capable de raconter sa propre histoire* », nous dit Oliver Sacks, neurologue anglais. « *Il sait d’où il vient (il a une origine, un passé, une mémoire en ordre), il sait où il est (son identité) et il croit savoir où il va (il a des projets et la mort au bout). Il est donc situé dans le mouvement d’un récit, il est une histoire, et il peut se dire.* »³

Alors que l’amnésie individuelle et collective guette – notre ère de la communication de masse ne permettant guère l’émergence d’une parole singulière – nous avons eu l’idée de réanimer les histoires particulières et collectives des participants, de les mobiliser, de les reconnaître dans toute leur subjectivité. Pour renouer avec l’empathie et l’écoute. Pour rencontrer les particularités de chacun, mieux nous comprendre, mieux nous respecter et donc mieux vivre ensemble en empêchant les amalgames et en déconstruisant les idées préconçues. Pour déboucher, non pas nécessairement sur une sympathie mais sur le respect, condition sine qua non du *bien vivre ensemble*.

Lire et Ecrire, comme l’école, est en première ligne pour « *éduquer au décodage de la complexité, aux regards croisés sur les histoires particulières et collectives, à la gestion des divergences dans un espace commun. [...] En revisitant son histoire – l’histoire d’où l’on vient, qu’elle soit immigration et/ou intégration sociale, celle qu’on intègre ou qu’on rejette – on tend à se construire comme être autonome, capable de s’inventer une existence et de lui donner du sens. Pour ce faire, il faut chercher à se connaître vraiment, n’avoir ni honte ni fierté excessive, être suffisamment en sécurité avec sa propre*



Photos : LHOON



histoire pour ne pas éprouver le besoin de stigmatiser l'histoire d'un autre. »⁴

C'est dans cette perspective que nous avons décidé de réunir, dans un atelier transversal, une quinzaine de personnes, toutes diversités confondues (nationale, culturelle, sociale, personnelle, de genre, d'âge,...), intéressées par la qualité de vie en groupe. L'activité principale était centrée sur le partage, l'échange des parcours de vie de chacun (parcours d'insertion/exclusion ou d'émigration/immigration).

Selon les nécessités, et dans le but de favoriser le démontage des idées préconçues, nous avons prévu de retracer le contexte socio-historique de la Belgique (et/ou de la Wallonie, de l'Europe, des migrations), avec l'aide de Jean Louvet⁵ du Studio Théâtre de La Louvière. Le CeRAIC, le Centre Régional d'Intégration de la région du Centre, était, quant à lui, d'accord de nous soutenir dans un travail de médiation et de remise en question des préjugés racistes ou discriminatoires. L'École d'Alpha de la Ligue des Familles a aussi été sollicitée pour la participation de stagiaires ou de formatrices/formateurs.

Outre la compréhension et la connaissance mutuelles, les objectifs de ce *laboratoire de la diversité* étaient la lutte contre le racisme

et les discriminations et le renforcement de la mixité sociale, culturelle et de genre. Et parallèlement : la prise de conscience de son propre parcours, et donc de ses éventuels freins à la démarche vers l'Autre et à l'apprentissage. Aller de l'inconnu vers le connu nécessitait la mise de côté, voire l'abandon de préjugés. Les participants pouvaient aussi entendre la manière dont leur récit faisait écho chez les autres, la façon dont il était entendu. Il s'agissait enfin d'attirer l'attention sur le caractère malléable de nos identités.

Et concrètement...

Début d'année 2007, nous avons présenté ce projet au sein des groupes de Lire et Ecrire Centre-Mons-Borinage et de l'École d'Alpha de la Ligue des Familles, en précisant bien que cet atelier *Histoires et Diversités* ne constituait en aucun cas un cours de français oral ou écrit. Comme l'affirme Guy de Villers, philosophe et psychanalyste ayant travaillé les récits de vie avec des adultes en formation⁶, il n'est en effet pas envisageable de mêler au travail de récit de vie un quelconque regard sur la langue ou le langage utilisé.

Un groupe de neuf stagiaires, huit femmes et un homme, s'est alors constitué.



...et diversité

Photos : Lieven SOETE

Bien qu'aucun participant de l'École d'Alpha de la Ligue des Familles n'ait finalement rejoint le groupe, une de leurs formatrices a tenu à être présente. Nous étions donc deux formatrices à avoir participé à l'ensemble des activités, excepté celles où une animatrice devait rester extérieure. Les animations se sont déroulées de mars à juin à raison de trois heures tous les quinze jours.

Durant les trois premières séances, tout en faisant connaissance, nous nous sommes centrés sur les bonnes conditions de vie du groupe (*voir encadré*), nous avons vérifié la bonne compréhension du projet et avons proposé plusieurs animations axées sur l'interculturalité. Ces activités étaient tirées de différents programmes, comme celui d'ITECO⁷, d'Annoncer la Couleur⁸, du kit pédagogique du Conseil de l'Europe *Tous différents tous égaux*⁹ et du programme *A classroom of difference*, fruit d'une collaboration entre l'IRFAM¹⁰ et d'autres partenaires.

Nous nous sommes également inspirées de diverses formations suivies, comme celle animée par Maud Jeulin¹¹ qui nous a incitées à proposer différentes matières, différents moyens d'expression pour amorcer un travail sur les parcours de vie. Certains participants ont choisi le tissu, d'autres la terre

glaise, d'autres encore le photo-langage ou simplement des mots. Le dessin, le chant, l'écriture, la danse, ... ont eu moins de succès. Les œuvres finalement réalisées ou les photos choisies ont constitué un soutien concret aux premiers mots échangés.

Nos cordes

Dans ce groupe *Histoires et Diversités*, voici nos cordes, nos conditions à trouver pour nous sentir en sécurité, les balises pour assurer au mieux les éventuels moments critiques.

Confidences, confidentialité, cultures, cordialité, confiance
Opinions, ouvertures
Respects (des autres, de la parole de chacun, ...)
Différences, diversités
Ecouter, entente
Secrets, silences, stop

Nous ne voulons pas que ce groupe, avec ce projet :

- > soit une dictature
- > soit un confessionnal
- > provoque de l'agressivité, entraîne du rejet
- > soit une psychothérapie

Les six séances restantes ont toutes débuté par une activité interculturelle. Comme celle s'intitulant *Mon histoire* (du kit pédagogique édité par le Conseil de l'Europe) qui a permis de constituer un premier trait d'union entre les parcours de vie racontés et l'Histoire. Chaque participant était invité à énoncer trois évènements historiques (dans n'importe quel domaine : sportif, culturel, politique, économique, social, environnemental,...) qui l'ont marqué directement ou indirectement. Nous les avons ensuite inscrits sur une longue ligne du temps, allant de 1789 jusqu'à nos jours. Le fait le plus marquant est que les évènements cités étaient rarement des évènements heureux (assassinats, catastrophes, attentats, faits divers tragiques,...), mais, comme dans nos vies, les évènements malheureux peuvent entraîner des rebondissements positifs.

Lors de ces six séances, les participants ont également raconté leur parcours de vie. Celui qui en avait envie se lançait, en s'appuyant s'il le désirait sur l'œuvre réalisée, les mots dits ou la photo choisie lors des premières rencontres. Nous avons partagé des récits d'immigration, d'exclusion sociale, d'exclusion et d'intégration familiales. L'écoute était attentive. Des incompréhensions ont été éclaircies, des préjugés relevés, analysés, démontés. Comme souvent dans les récits de vie, des émotions fortes se sont exprimées mais avec beaucoup de pudeur et de respect. Nous avons également relié les faits historiques marquants à nos histoires singulières. Par exemple, pour une participante italienne, l'évènement le plus lié à son histoire personnelle était la libération de la femme en Sicile suite à une histoire survenue dans son village en 1970.

Ensuite, Jean Louvet nous a raconté, avec son vécu et son propre filtre, l'histoire de notre région, le Centre, et de son immigration. Puis il a retracé pour nous l'histoire économique, sociale et politique de la Belgique et de la Wallonie depuis l'entre-deux guerres.

Le groupe a conclu l'ensemble des neuf séances en faisant quelques propositions pour la vie future des groupes à Lire et Ecrire : « *Arrêtons de juger, positivement ou négativement, avant de connaître, de dialoguer* » ; « *Écoutons les autres afin d'éviter les conflits négatifs et osons le conflit positif dans une écoute réciproque* » ; « *Respectons-nous davantage* ».

A l'issue de ce travail, nous avons eu envie de poursuivre l'aventure du groupe afin, notamment, de partager ces propositions sous une forme créative avec l'ensemble des stagiaires. Plusieurs idées ont été émises : un atelier d'écriture afin de créer une pièce de théâtre, la réalisation d'un livre à partir des récits de chacun, retracer des bouts d'histoires de nos pays à partir de nos parcours, la création d'une animation basée sur nos récits et visant la prise de conscience par chacun de ses *lunettes*, une autre animation retraçant l'histoire des migrations et des luttes sociales du pays d'accueil à partir d'une ligne du temps.

Le groupe a penché majoritairement pour la première idée, la présence de Jean Louvet en a sans doute influencé plus d'un... Ce grand homme de théâtre étant fort apprécié par le groupe !

Nous avons donc, dès octobre 2007, commencé l'écriture collective d'une pièce, qui a été mise en spectacle en décembre dernier, avec un groupe étoffé. Cette représentation

est le dernier aboutissement de l'atelier *Histoires et Diversités*.¹²

Prise de recul

Les objectifs fixés au départ nous semblent atteints :

- Les exigences de mise en confiance, d'écoute, de respect de l'Autre et de prise de conscience de nos propres perceptions et de nos filtres ont été rencontrées au travers des différentes activités proposées.
- La prise de recul par rapport à leur propre parcours a été importante pour beaucoup de participants. Certains d'entre eux racontaient leur parcours d'inclusion ou d'exclusion pour la première fois.
- Le lien avec le contexte de la région, de la Wallonie ou de la Belgique n'était pas évident à réaliser pour certains parcours, mais ce détour socio-historique, accompagné d'autres activités, a tout de même permis à chacun de se décentrer.
- Le dialogue interculturel a pu avoir lieu et, par là, a permis à chaque participant d'avancer dans la connaissance et la compréhension de l'Autre différent de soi.

La collaboration avec un médiateur du CeRAIC n'a pas été nécessaire. D'une part, nous avons consacré plus de temps que prévu aux activités interculturelles visant la mise en confiance, la cohésion du groupe et la prise de conscience de nos mécanismes menant aux préjugés. Et, d'autre part, l'inscription à ce groupe étant volontaire, les participants étaient déjà ouverts avant de commencer et, à aucun moment, nous ne nous sommes trouvés dans des situations racistes ou discriminatoires.

Qualité de l'écoute, intérêt pour le récit de l'Autre qui se mue en intérêt pour l'Autre lui-

même, prise de conscience de nos filtres culturels, plaisir pris à la présentation du contexte socio-historique de la région et de la Belgique : autant d'acquis qui nous confortent, a posteriori, dans le bien-fondé de notre projet.

Anne DE VLEESCHOUWER Lire et Ecrire Centre-Mons-Borinage

1. Omar BERGALLOU, Ouzia CHAIT, Danielle CRUTZEN, Sonia HUWART, Marguerite SNOECK et Danielle PERES, *Des histoires affectives des immigrations en Belgique au service du dialogue interculturel*, Le Soir, Vendredi 13 Mai 2005. Egalement en ligne sur le site du Collectif Dialogue & Partage : www.dialogueetpartage.org (> Nos textes publiés).
2. *Pratiques pédagogiques en alphabétisation et objectifs interculturels*, Résultats d'une recherche-action menée à Lire et Ecrire et coordonnée par Anne GILIS, Lire et Ecrire Wallonie, décembre 2004.
3. Propos rapportés par Jean-Claude CARRIÈRE dans l'introduction de son livre *Le cercle des menteurs* (Plon, 1998).
4. Omar BERGALLOU et al., *ibid.*
5. *Dramaturge dont les pièces s'inscrivent dans l'histoire, la vie et l'intériorité des êtres. Tout en ayant un ancrage wallon, son regard va cependant bien au-delà de la société wallonne.*
6. Sur le récit de vie en formation d'adultes, voir notamment : Guy de VILLERS, *Identité versus subjectivité dans le récit autobiographique et en formation d'adultes*, in *Journal de l'alpha*, n°166, novembre 2008, pp. 35-40.
7. Centre de formation pour le développement et la solidarité internationale (www.iteco.be).
8. Programme fédéral de sensibilisation aux relations Nord-Sud (www.annoncerlacouleur.be).
9. Présenté dans la base de données de l'outilthèque du site PiPSa (thème : Cultures et citoyenneté) à la page : www.pipsa.org
10. Institut de Recherche, Formation et Action sur les Migrations. *A Classroom of Difference* est présenté (en français) sur le site de l'Institut : www.irfam.org (> Recherches-actions > Harmoniques > COD).
11. Formation intitulée *Atelier d'expression créatrice : médiation et travail des cultures*.
12. Le projet sera présenté dans un prochain numéro du *Journal de l'alpha*.

Pour prendre distance par rapport aux stéréotypes

« Si une femme met du vernis à ongles, il ne faut pas la marier car ce n'est pas une bonne ménagère », « Les femmes doivent rester à la maison avec les enfants », « Les hommes vont toujours au café »,... Toutes ces petites phrases entendues durant les cours ou pendant les pauses ont été le point de départ de la construction de cette activité sur les stéréotypes que nous avons choisi de placer durant le module d'accueil. C'est un moment privilégié de début d'année, un moment pour faire connaissance, pour se rencontrer, pour se questionner, pour se mélanger, ou encore pour réfléchir ensemble, formateurs et apprenants, à la meilleure façon de fonctionner en groupe¹.

Nous aurons par la suite l'occasion de proposer cette activité durant une journée de réflexion collective autour du thème *Bruxelles plurielle*, réunissant les participants des trois centres du Collectif Alpha (Forest, Molenbeek et Saint-Gilles). L'occasion de profiter de ces instants propices aux échanges informels en dehors des apprentissages de la lecture, de l'écriture et du calcul... afin de tenter d'analyser collectivement nos *certitudes*, d'apprendre à connaître l'autre sans nous arrêter à ce que nos yeux nous disent, à ce que nous croyons voir et surtout savoir.

Mais revenons maintenant au module d'accueil...

Ce matin-là, nous sommes stressées car nous cumulons deux premières : une nouvelle activité et la gestion d'un grand groupe en début d'année. Heureusement, les participants de leur côté, sont détendus après les

vacances, les anciens s'échangent leurs souvenirs, quelques nouveaux essaient de se mêler aux différents petits groupes, d'autres plus réservés attendent patiemment.

Il est temps de commencer : tous veulent entrer en classe (les femmes d'abord, les hommes ensuite). Premier étonnement lorsque nous leur donnons un numéro de couleur qui leur indique la table à laquelle ils doivent s'installer...

Certains essaient de resquiller, les copines n'aiment pas être séparées..., mais le groupe gère la situation et *oblige* les fraudeurs à jouer le jeu. Au final, tout le monde est installé et nous sommes satisfaites, les participants sont *mélangés* : hommes et femmes, anciens et nouveaux, Marocains et Guinéens...

Après un tour de présentation de chacun, nous pouvons démarrer. *(suite p. 46)*

Fiche technique

Nombre de participants

Activité prévue pour 30 participants et 2 formateurs.

Compétences à développer et objectifs

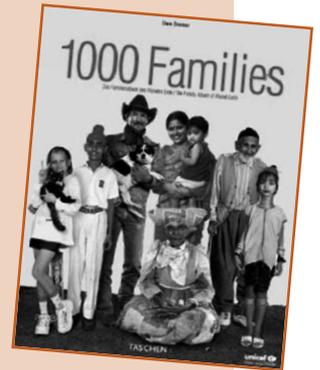
- > Faire connaissance avec *l'autre*.
- > Prendre du recul par rapport aux stéréotypes, prendre conscience que tout ce que l'on pense de l'autre, tout ce que l'on s'imagine, tout ce qui nous paraît évident ne l'est pas forcément...
- > Travailler en sous-groupe.
- > Approche géographique (localisation des continents, des pays).

Pré-requis

Aucun pré-requis n'est demandé hormis la capacité d'énoncer des phrases simples liées au quotidien : cette activité ne s'adresse pas à un groupe débutant en oral. Pour tous les autres groupes, elle peut être déclinée de plusieurs façons en fonction des niveaux des personnes et des compétences plus spécifiques liées à la lecture ou à l'écriture que les formateurs souhaitent développer.

Matériel

- > 30 photos couleur représentant des familles (photos tirées du livre *Mille familles**)
- > 30 dessins reproduisant schématiquement ces photos (silhouettes) fabriqués par les formateurs
- > des étiquettes nommant les pays d'origine des familles
- > une carte du monde (relativement grande)
- > des pastels et des crayons de couleur, des aimants, de la ficelle, des pinces à linge
- > un kit de numéros à distribuer et à placer sur les tables.



Déroulement

1. Formation des sous-groupes

Les tables sont prédisposées dans le local de façon à accueillir 6 groupes de 5 personnes. S'agissant d'une activité dans le cadre d'un module d'accueil, l'idée de *faire connaissance* influe sur la formation des sous-groupes qui sont constitués au hasard, à l'aide de numéros. Chaque table porte un numéro de couleur.

A l'entrée de la classe, un formateur distribue un numéro sur papier de couleur à chaque personne. Le second formateur veille à ce que chacun trouve sa table.

Les participants s'installent à leur table.



2. Observation du dessin

Sur chaque table sont disposés 5 dessins (silhouettes). Chaque participant choisit un dessin et commence à l'observer. Si besoin, les formateurs posent des questions pour aider les participants à affiner leur hypothèses :

- > *Combien de personnages y a-t-il sur la photo ?*
- > *Des hommes, des femmes, des enfants ?*
- > *Comment sont-ils habillés ?*
- > *Où habitent-ils ?*
- > *Quelle est leur couleur de peau ?*
- > ...

3. Coloriage et habillage des silhouettes

Les formateurs donnent la consigne suivante : « *Les silhouettes doivent être remplies. Pensez aux couleurs des tissus, à la forme des vêtements, à toutes les questions que vous vous êtes posées précédemment...* »

Les participants complètent la silhouette.

Ils présentent leur dessin à leur sous-groupe.

4. Echange des dessins

Les dessins sont rassemblés et échangés avec ceux de la table voisine.

Dans un premier temps, les participants observent les dessins.

Les formateurs distribuent les photos et chaque participant prend un dessin et cherche la photo correspondante.

Les participants assemblent photo et dessin.

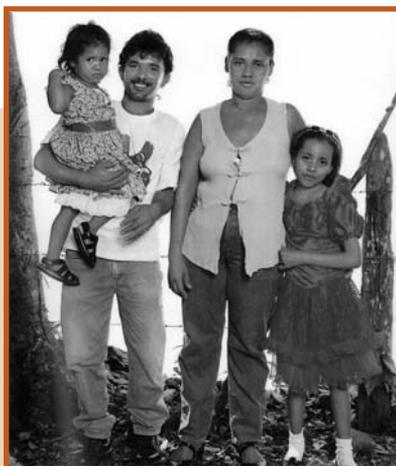
5. Observation et discussion au sujet des dessins et des photos

Rassemblés en grand groupe, les participants montrent chacun à leur tour le *couple* photo-dessin qu'ils ont assemblé et demande qui a fait le dessin.

La personne qui a fait le dessin, se lève et l'accroche au fil à l'aide de pincettes à linge.

Les formateurs l'invitent à faire part au groupe de ses impressions : « *Es-tu étonné par ce que tu vois sur la photo par rapport à ce que tu as dessiné ? Qu'est-ce qui t'étonne ?* »

S'ensuit une discussion autour des différences observées.



6. Recherche des pays d'origine

Les formateurs placent une carte du monde au tableau. Pour la bonne suite de l'activité, ils vérifient que les participants ont acquis certaines notions de géographie, plus particulièrement les continents.

Ils demandent aux participants de replacer les photos dans leur contexte géographique : « Avez-vous une idée des pays où habitent ces familles ? »

Les participants émettent des propositions.

Après une discussion de groupe et une recherche sur la carte, les formateurs placent les noms des pays sur la table.

Chaque participant lit le nom du pays qu'il relie avec sa photo sur la carte à l'aide d'un aimant et d'une ficelle.

Note : Cette dernière partie est modulable en fonction du niveau des participants – on ne demandera pas à un groupe débutant (en lecture) de lire les noms des pays ! – mais également en fonction du temps disponible et des objectifs poursuivis par le formateur.

7. Discussion concernant l'activité

Chacun est invité à donner ses impressions.

Variante

En diminuant le nombre de photos (par exemple en ne retenant que 10 photos pour 30 participants), plusieurs participants vont se retrouver avec la même silhouette à colorier. Un homme aux cheveux longs va être vu comme tel par un participant, tandis qu'un autre verra sous cette silhouette une femme avec un tchador et un autre encore une femme aux cheveux longs. Les personnages revêtant ainsi des caractères multiples, les échanges concernant les interprétations à propos d'une même silhouette (étape 5) sont dès lors plus riches. C'est cette variante que nous avons appliquée dans l'animation rapportée dans l'article.

Uwe OMMER, **Mille familles, Taschen, 2002 : à la fois journal de voyage et livre d'images, le photographe Uwe Ommers a parcouru 130 pays et rencontré des familles de toutes langues et de toutes cultures.*

Nous distribuons un dessin par personne. « Qu'est-ce que tu nous donnes ? » « On dirait un pays... » « Mais non, on voit quel-qu'un d'assis ! » « Ah oui, mais c'est qui ? » « Sur le mien, il y a des enfants aussi. » « Ils sont du même pays que moi, regarde, il a un bâton en main. »² « C'est une équipe de foot ? » « Je sais pas, je vois pas, c'est un grand chien, je crois... »

Chacun cherche, observe, échange, partage ses idées au sujet de ce qu'il voit ou croit voir.

Nous leur demandons de colorier ces silhouettes (car c'est de cela qu'il s'agit) : passés les premiers temps d'hésitation, de refus, de malaise, un grand silence s'établit dans le local. Tout le monde est concentré sur son dessin, les personnages prennent forme (des hommes, des femmes et des enfants), les couleurs de peau sont étonnantes – il y a du rouge, du brun, du rose, du bleu – les vêtements se colorent, les tissus se multicolorent...

Passée la période d'échange de documents (voir encadré : début de l'étape 4, page 44), arrive enfin l'instant magique et surprenant : la découverte des photos.

Premières impressions et surprises des participants :

- « Oh, ce n'est pas un grand chien, c'est un homme d'Amérique du Sud avec un grand chapeau ! » « Mais oui, regarde, on voyait ses jambes, tu n'as pas bien regardé. »

- « C'est l'homme qui est assis et qui tient le bébé dans ses bras. Moi j'ai dessiné la femme assise, c'est toujours la femme qui est assise ! »

Au sujet de la même photo, un autre participant : « Tiens, je croyais qu'ils mendiaient, mais ils n'ont pas l'air pauvres. »

- « J'ai dessiné deux hommes avec les enfants, la femme plus grande que l'homme, ça se peut pas. Et puis ils avaient tous les deux un pantalon, c'est pas du tout comme j'ai dessiné. » A propos de la même photo : « Moi aussi j'ai dessiné la femme à la place de l'homme, mais ici c'est la femme qui est plus grande, c'est bizarre. »

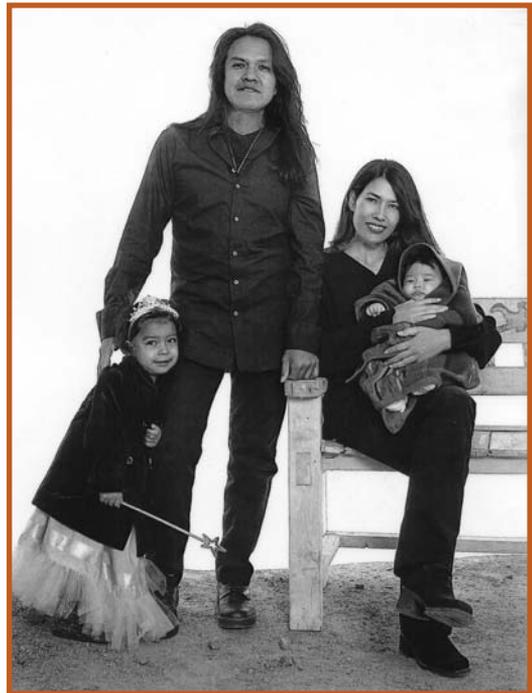
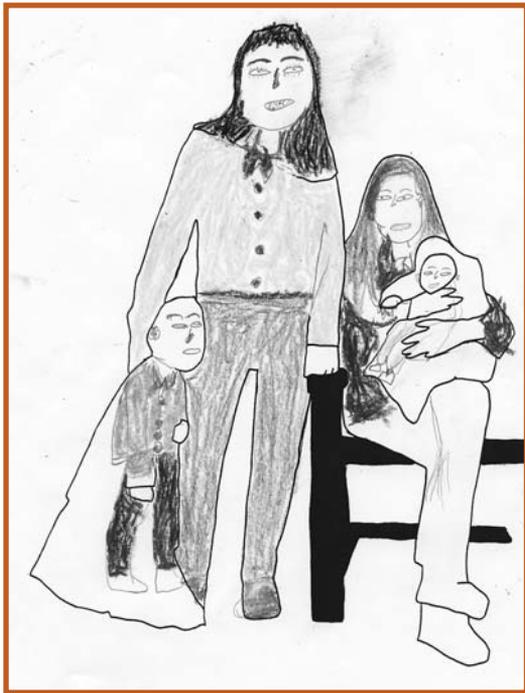
- « Les hommes là-bas, ils portent des jupes ?! », « Ils ne sont pas tous africains, seulement l'homme... j'aurais pas pensé à ça ! Une femme blanche avec un homme noir... »

- « Moi, je croyais qu'il avait deux femmes, ça se fait non ? Et sur la photo, ce sont des Chinois ou des Japonais et il est avec sa femme et sa fille. »

- « J'ai dessiné deux femmes avec leurs enfants, elles ont les cheveux longs. Mais sur la photo l'homme a les cheveux longs, ça existe mais j'y ai pas pensé. » Par rapport à la même photo : « Moi aussi, j'ai dessiné deux femmes avec le voile. Je voyais quelque chose de long, alors j'ai dessiné un voile. »

Nous observons qu'à chaque découverte, il y a d'abord de l'étonnement, et puis très vite de l'incrédulité, du refus parfois (« C'est pas possible ! »). Une fois la chose acceptée, apparaît éventuellement la peur d'avoir fait une erreur (« Mon dessin n'est pas juste, alors ? »), mais il s'agit là d'un autre aspect que nous ne ferons que mentionner dans le cadre de cet article : qu'est-ce qui est faux ?, qu'est-ce qui est juste ?

S'ensuit une phase de riches discussions collectives autour de thèmes aussi variés que les goûts et les habitudes liés à la culture, que ce soit en matière de mode vestimentaire, de coiffure, de corpulence, de mode de vie,... : il est rare de voir des vêtements colorés en Belgique, de voir un homme por-



ter une jupe, de voir les hommes à la maison et les femmes aux champs, de voir la femme porter le pantalon...

On découvre aussi que nous avons une image assez pittoresque des cultures que nous ne connaissons pas.

Chacun est ainsi amené à exprimer tout un tas d'idées préconçues qui expliquent leurs dessins et leur surprise en voyant ensuite les photos.

C'est la confrontation de ces idées préconçues qui va montrer à tous à quel point il n'y a pas de vérité unique mais qu'il y en a plusieurs ; il n'y a pas forcément quelqu'un qui a tort et quelqu'un qui a raison.

Tout cela se termine par des doutes, des questionnements mais aussi des assentiments...

A l'issue de cette activité, il nous semble avoir suscité une rencontre qui a pu déve-

lopper un regard plus ouvert, peut-être moins *manichéen* sur ce qui nous entoure.

Plutôt que prétendre briser les stéréotypes, il nous apparaît primordial d'éveiller chacun à ce qu'il prenne conscience de ses tendances naturelles aux idées préconçues et qu'il puisse ainsi dorénavant s'en distancier.

Cette lutte est une ouverture de l'esprit qui se travaille tous les jours, restons vigilants !

Nathalie DE WOLF et Nadia DZIERGWA
Collectif Alpha Molenbeek

1. Voir : Helena LOCKHART, *Vivre en groupe l'entrée en formation en participant à un module d'accueil*, in *Journal de l'alpha*, n°117, juin-juillet 2000, pp. 12-15.

2. Certains y voyaient un bâton qui sert à piler le manioc, d'autres un bâton de berger...

« Petit-Bond & l'étranger »

Ou comment un cochon, une grenouille et un rat nous font réfléchir aux préjugés



Début d'année au Collectif Alpha de Molenbeek. Pour travailler la lecture avec notre nouveau groupe d'un niveau débutant¹, ma collègue Nathalie et moi avons choisi un album de Max Velthuijs : *Petit-Bond & l'étranger*². Nous pensions que l'histoire parlerait au groupe, le graphisme nous plaisait, le texte est relativement simple et court : telles étaient les principales raisons pour lesquelles notre choix s'est porté sur cet album. Et aussi parce qu'il fait partie d'une série : si les participants appréciaient ce livre, ils pourraient retrouver les personnages dans d'autres histoires de *Petit-Bond* à la

bibliothèque du centre. Nous ne l'avons donc pas choisi spécialement en fonction du thème des préjugés, mais ce thème s'est avéré très présent dans l'album³. Je vais raconter ici comment nous avons abordé la découverte de ce livre et comment très vite les apprenants se sont emparés de l'histoire et de ses significations.

Nous prenons d'emblée l'option de ne pas démarrer avec l'observation des images car, amputées du texte, elles ne sont pas très parlantes et se prêtent mal à la formulation d'hypothèses.⁴

L'histoire racontée par l'auteur est celle d'un petit village habité par quelques amis : un cochon, un lièvre, une grenouille et une cane. Un beau jour arrive un étranger, un rat que personne ne connaît et qui va susciter méfiance et rejet de la part de certains habitants...

Pour commencer, nous proposons aux participants une *mise en appétit* à l'aide d'un fragment de texte, en fait la première phrase du livre que nous écrivons au tableau : *Un jour, un étranger arriva au village et installa son campement à l'orée du bois.*

Nous découvrons la phrase avec le groupe et nous posons aux apprenants les deux questions suivantes :

- Voici le début de l'histoire.

Qu'est-ce que cette phrase nous donne comme informations ? Que savons-nous ?

- Qu'est-ce que nous ne savons pas et que nous aimerions savoir ? Qu'est-ce qu'on peut se poser comme questions à partir de cette phrase ?

A la première question, nous obtenons comme réponses :

- *Il y a un étranger.*
- *Il arrive dans un village.*
- *Il campe, avec une tente ou une caravane.*
- *Il ne s'installe pas dans le village mais près du bois.*

A la deuxième, il y a beaucoup plus de choses à dire :

- *D'où est-ce qu'il vient ? d'Afrique... non, de France... d'Italie...*
- *Et où il arrive ? en Europe sûrement, en Belgique ? Et où en Belgique ? Peut-être en France ?*
- *Comment il est ? grand ? petit ?...*
- *Est-ce qu'il vient travailler dans la forêt ? C'est quoi son métier ? Il a fait des études ? Il a été à l'école ?*
- *Il est célibataire ? marié ? Il a des enfants ?*
- *Comment il s'appelle ? Il a quel âge ? Qu'est-ce qu'il mange ? Qu'est-ce qu'il boit ?*
- *Quelle langue il parle ? Il est pauvre ? riche ? Est-ce qu'il a des papiers ? Qu'est-ce qu'il veut faire de sa vie ?*
- *Est-ce qu'il va être accepté dans le village ?*
- *Il a peut-être un projet pour aider le village comme des Blancs qui viennent en Afrique... c'est peut-être un village en Afrique plutôt...*

Toutes ces idées sont notées au tableau pour pouvoir être réutilisées.

A travers l'expression du groupe, on se rend bien compte des nombreuses représentations que déclenchent des mots comme *étranger, village...* On voit bien combien les

apprenants évoquent directement des images liées à leur univers, leur réalité...

Après cette mise en appétit riche en images évoquées, le moment est venu de les confronter avec les images du livre... un intéressant conflit cognitif en perspective...

Pour ce faire, nous disposons les six premières images de l'histoire sur le tableau avec la consigne suivante :

- Voici les six premières images de l'histoire. Est-ce qu'elles nous apportent certaines réponses aux questions qu'on s'est posées ?





Etonnement, exclamations, rires... « *C'est ça les images du livre ?* », sous-entendu « *Ils ont encore bien réussi à nous avoir...* ».

- Oui mais bon, est-ce que ces images nous donnent déjà certaines réponses aux questions écrites au tableau ?



On repasse les questions en revue...

- *D'où est-ce qu'il vient ?* On ne sait pas...
- *Et où il arrive ?* En Belgique, oui... Ça ressemble à la campagne en Belgique.
- *Comment il est ? grand ? petit ?...*
- En fait, c'est qui l'étranger à votre avis ?
- C'est le cochon ! On le voit sur la première image, il arrive...
- Vous êtes sûr ? Regardez toutes les images...
- Saïda dit : « Ah non, l'étranger, c'est le rat, puisqu'il campe près de la forêt... »
- Les autres : « Ah oui, elle a raison, c'est vrai... Ah, alors l'étranger, c'est un rat ! » (on avance !).



On poursuit avec les questions qui sont sur le tableau :

- *Est-ce qu'il vient travailler dans la forêt ?* Oui, il coupe du bois, donc il travaille...
- *Il a fait des études ? Il a été à l'école ?* Ça on ne sait pas... (rires)

- Il est célibataire ? marié ? Il a des enfants ? On ne sait pas non plus... (rires)
- Comment il s'appelle ? Il a quel âge ? On ne sait pas...
- Quelle langue il parle ? Il est pauvre ? riche ? Est-ce qu'il a des papiers ? Qu'est-ce qu'il veut faire de sa vie ? Ah, c'est un rat...., on ne sait pas s'il a des papiers, hein !
- Est-ce qu'il va être accepté dans le village ? Peut-être pas, en général on n'aime pas les rats...
- Il a peut-être un projet pour aider le village comme des Blancs qui viennent en Afrique... c'est peut-être un village en Afrique plutôt... Hum, non, c'est pas un village en Afrique... mais il vient travailler, donc peut-être il va aider le village, on ne sait pas...

Pour avancer dans la découverte de l'histoire, nous demandons d'essayer de raconter ce qui se passe lorsqu'on regarde les six premières images. Ensuite nous lisons les premières pages du livre :

Un jour, un étranger arriva au village et installa son campement à l'orée du bois. Cochonnet fut le premier à le découvrir et il alla vite prévenir les autres.

« Vous l'avez vu ? », demanda-t-il tout excité à Blanche la Cane et à Petit-Bond.

« Non », dit Blanche. « A quoi ressemble-t-il ? »

« Si vous voulez mon avis, il ressemble à un sale rat puant. »

« Il faut se méfier des rats », dit Blanche, « ce sont des voleurs ! »

« Comment le sais-tu ? » fit Petit-Bond.

« Tout le monde sait cela ! » répondit Blanche indignée.

Petit-Bond n'était pas convaincu.

Il voulait vérifier lui-même. Quand la nuit fut tombée, il se dirigea en rampant vers la lueur rouge qui dansait à l'orée du bois.

Arrivé dans la clairière, Petit-Bond découvrit une tente faite d'un vieux morceau de toile tendue sur deux bâtons.

L'étranger faisait cuire son dîner dans une vieille casserole et cela sentait délicieusement bon. Quelle impression de bien-être !

« Je l'ai vu », dit Petit-Bond le lendemain matin.

« Et alors ? » demanda Cochonnet.

« Il a l'air sympa. »

« Méfie-toi, c'est un sale rat ! »

« Il serait capable de manger toutes nos provisions sans lever le petit doigt pour nous aider ! », ajouta Blanche.

« Les rats sont culottés et paresseux ».

Ce n'était pas vrai. Le rat travaillait tout le temps.

Il avait ramassé du bois et se construisait une table et un banc.

Il n'était pas sale du tout : chaque matin, il se lavait dans la rivière.

Les commentaires fusent aussitôt : « C'est vrai cette histoire », « C'est toujours comme ça, on n'aime pas les étrangers », « On dit toujours plein de mauvaises choses sur nous, mais on n'est pas tous les mêmes ». Chacun se met alors à raconter une série d'anecdotes vécues où il a été victime de préjugés et Ahmed termine en disant : « C'est une histoire d'animaux, mais ça parle de nous ! »

Suite à cette première séance, l'intérêt pour le livre est lancé, il ne se démentira pas tout au long du trimestre, chacun se passionnant pour ce qui arrive au rat, rejeté par certains et soutenu par d'autres, jusqu'à ce qu'il puisse montrer qu'il est vraiment... Et tout au long de la découverte du livre, les références aux préjugés qui stigmatisent certains groupes sont très souvent relevées par les apprenants, avec tout l'humour que permet la

mise à distance de la littérature jeunesse. Un jour, par exemple, le groupe travaille sur la mémorisation du neuvième texte⁵ :

Petit-Bond est fier de connaître le rat parce qu'il est intelligent : il a beaucoup voyagé et il a beaucoup d'expérience.

« Tu as tort de fréquenter ce sale rat ! », répète Cochonnet.

« Il n'est pas comme nous », dit Blanche, « il n'est pas d'ici ».

A la place de « Il n'est pas comme nous », un apprenant guinéen a mémorisé : « Il n'est pas blanc comme nous ». Transformation révélatrice du texte qui montre bien le processus d'identification à l'œuvre..., mais également occasion de rire lorsqu'on va voir dans les images si, à l'exception du rat, tous les personnages sont blancs... Et occasion de réfléchir à nouveau. « Si ce n'est pas une question de couleur, pourquoi la cane dit-elle : Il n'est pas comme nous ? » Ahmed dit : « La cane trouve qu'il est différent seulement parce qu'il vient d'un autre pays, d'une autre région... Elle dit après : il n'est pas d'ici. » De là naît une nouvelle discussion sur la notion d'étranger géographique : à partir de quand, dans un village, dans un quartier, dans une ville, dans un pays..., est-on considéré comme étranger et jusqu'à quand le reste-t-on ?

Voilà jusqu'où peut nous mener une histoire de cane, de cochon, de rat et de grenouille...

Patrick MICHEL
Collectif Alpha Molenbeek

1. Voir : Patrick MICHEL, **Pourquoi lire des livres avec des groupes d'alpha ?**, in *Journal de l'alpha*, n°140, avril-mai 2004, pp. 29-31. Ce texte ainsi que les autres articles de ce numéro sont téléchargeables à la page : <http://pratiques.alphabetisation.be/content/view/122/258/>

2. *L'École des Loisirs*, Collection Pastel, 1993. Comme le suggère la couverture, le graphisme de l'album renvoie à la littérature enfantine et certains formateurs pourraient craindre un mauvais accueil de la part des apprenants. Pourtant l'expérience nous a souvent montré que si l'histoire suscite l'intérêt, la forme devient vite secondaire. Tout réside dans la façon d'amener le récit...

3. J'ai également eu l'occasion plusieurs fois de travailler avec un autre livre qui met en jeu les préjugés d'une façon très intense, il s'agit de : **Mais je suis un ours** de Frank TASHLIN, *L'école des loisirs*, Renard Poche, 1975. **Sophie la vache musicienne** de Geoffroy de PENNART (*L'école des loisirs*, 1999) se prête aussi très bien à une réflexion sur les préjugés. Une mallette de lecture comprenant cet album de G. de Pennart et une proposition d'animation est disponible en prêt au Centre de documentation du Collectif Alpha (tél : 02 533 09 25).

4. Lorsque les illustrations permettent d'imaginer le début de l'histoire, c'est intéressant de les utiliser sans le texte : les apprenants formulent des hypothèses, puis abordent le texte écrit avec un projet de lecture basé sur la vérification de leurs hypothèses. La lecture est alors basée sur la recherche de sens.

5. Il s'agit ici d'un extrait du livre réécrit afin d'en faire un support de lecture pour les apprenants. Au départ, nous avons lu le texte original à voix haute aux apprenants qui ont ensuite redit l'histoire avec leurs mots. Ce sont ces textes retranscrits qui ont été mémorisés par les apprenants, puis travaillés en lecture selon la méthode naturelle de lecture et d'écriture (MNLE). Au total, ce sont ainsi 15 textes qui ont été réécrits pour reconstituer l'histoire de 'Petit-Bond & l'étranger'.



A la découverte de Soi et de l'Autre à travers l'atelier « Voyage vers mes projets »

Mis en œuvre avec des groupes du Collectif Alpha de Molenbeek et de Forest par l'asbl Formeville (voir encadré p. 54), cet atelier, organisé en rencontres d'une demi-journée par semaine de septembre 2007 à juin 2008, se proposait de faire émerger des projets issus du désir des participants. L'idée était de valoriser savoirs et compétences propres pour renforcer la confiance en soi. Ce processus s'est déroulé sous la forme d'un voyage aux multiples escales. A l'aide d'un bâton de parole, de crayons et d'argile, à l'écoute de contes, de légendes et de mythes, les participants ont été invités à s'écouter eux-mêmes, à écouter l'Autre, à oser la confrontation, à découvrir ce qui les motive, les guide, quels sont leurs ressources... En passant par différentes étapes qui les ont menés à imaginer des projets pour se réaliser soi-même ou avec d'autres, ils ont expérimenté l'ouverture, meilleur garde-fou contre les stéréotypes et les préjugés...

L'escale à Sumer nous raconte la naissance de l'écriture à partir de signes gravés dans l'argile.¹ La ballade dans le temps nous explique qu'il y a plusieurs calendriers élaborés par les humains. Jalâl ud Dîn Rûmî nous appelle à l'écoute dans le dialogue.² Et Cheikh Hampâté Bâ nous introduit à « la grande université de la Parole enseignée à l'ombre des baobabs ». ³

Notre fil d'Ariane dans ce processus est la parole, profane ou sacrée, parole d'homme ou de dieu ; c'est elle qui tisse les liens entre nous. Et l'on découvre que communiquer est différent de simplement parler. D'ailleurs communiquer, cela s'apprend ; il y a des règles à respecter.

Le processus pédagogique va soutenir la dynamique du groupe. Il est important de créer un climat d'échanges respectueux. Cette

atmosphère va s'installer grâce à l'élaboration des règles du *comment allons-nous vivre ensemble dans cet atelier hebdomadaire* ? Ces règles discutées, négociées, puis adoptées vont constituer le contrat du groupe. L'enjeu étant d'assurer un cadre rassurant où chacun se sent suffisamment à l'aise pour parler et se dire en confiance. Cela veut dire par exemple, pouvoir parler jusqu'au bout sans être coupé, être entendu Soi et écouter l'Autre, même si je ne suis pas d'accord avec lui...

Dans la relation avec l'Autre, les autres, je suis souvent renvoyé à moi ; qu'est-ce que je veux dire, faire, demander ?

A travers l'expression orale, le dessin et le travail de la terre, chacun est invité au voyage vers Soi pour mieux se connaître et découvrir sa relation à l'Autre comme étant une entité, une partie indépendante de soi et de l'Autre.

Comment vais-je traiter cette relation ?

Nous découvrons comment je suis avec les autres dans la communication, ce que je fais de ma parole, ce qui m'appartient, ce qui appartient à l'Autre...

Me clarifier d'abord avec moi-même avant d'aller vers l'Autre facilite grandement les choses. Apprendre à démêler en moi ce que je pense de ce que je sens, de ce que j'ai envie ou de ce dont j'ai besoin est précieux.



Active dans la formation et l'accompagnement des acteurs de la ville concernés par les problématiques urbaines et de cohésion sociale, Formeville propose ses services aux institutions communales et régionales ainsi qu'au réseau associatif. Elle organise et anime des espaces de formation soutenant le développement personnel et/ou professionnel de ces acteurs et les accompagne, à un niveau individuel ou collectif, dans leurs demandes de changement. Elle répond notamment aux demandes des associations engagées dans l'insertion socioprofessionnelle, l'alphabétisation et le logement par le biais d'interventions auprès des formateurs et coordinateurs pédagogiques, ou encore de modules de formation destinés aux stagiaires.

Contact :

Jean François HERZ

Tél : 02 218 13 74,

Courriel : jfherz@formeville.be

Site : www.formeville.be

Faire la distinction entre un événement factuel, le sentiment qu'il m'inspire et l'opinion que j'en ai me facilite l'acceptation de la diversité des points de vue dans un groupe.

Cette diversité extérieure si riche reflète mes propres richesses intérieures : je me découvre des opinions variées, des talents cachés, des désirs de dessiner, d'écrire, de venir en aide à autrui, des envies de comprendre comment s'organise le temps et qui décide de l'avènement d'un calendrier : Jésus, le pape, le prophète, ses compagnons ? Que de choses à découvrir, à décoder, à déconstruire pour les comprendre !

Toute une série de trésors intérieurs se dévoilent aussi. Parler en *Je*, m'autoriser à dire ce que je pense, ce que je crois être juste pour moi et oser la confrontation avec les autres sans qu'on soit toujours d'accord...

Retrouver la connexion avec ma petite voix intérieure, celle du Cœur, celle qui me parle de mes rêves, de ma légende personnelle.

Renouer avec mon rêve, car chaque être humain porte en lui un rêve, même si parfois il l'a oublié. Me reconnecter à ce rêve me donne de la vitalité, de la force. Un rêve ne doit pas nécessairement se réaliser, mais il peut être le moteur qui m'anime. Quel est le rêve au service duquel j'aimerais mettre mon énergie d'être vivant sur terre en ce moment ? Quels pourraient être mes objectifs et mon ou mes projets pour marcher vers ce rêve ?

L'énergie de ce rêve peut me motiver pour envisager un/des projet(s) possible(s) pour moi ici et maintenant. Cela peut être un projet professionnel à mettre en place, comme cela peut être n'importe quel autre projet qui fait sens pour moi. Je prends ou reprends les rôles de ma vie...

Les compétences travaillées

Compétences compréhensives

- > lire et expliquer un texte
- > prendre des notes d'expressions ou de mots nouveaux

Compétences expressives

- > résumer, synthétiser ce que j'ai appris
- > s'exprimer en je
- > exprimer ses représentations
- > prendre position personnellement
- > pratiquer le débat
- > développer sa créativité

Compétences réflexives et critiques

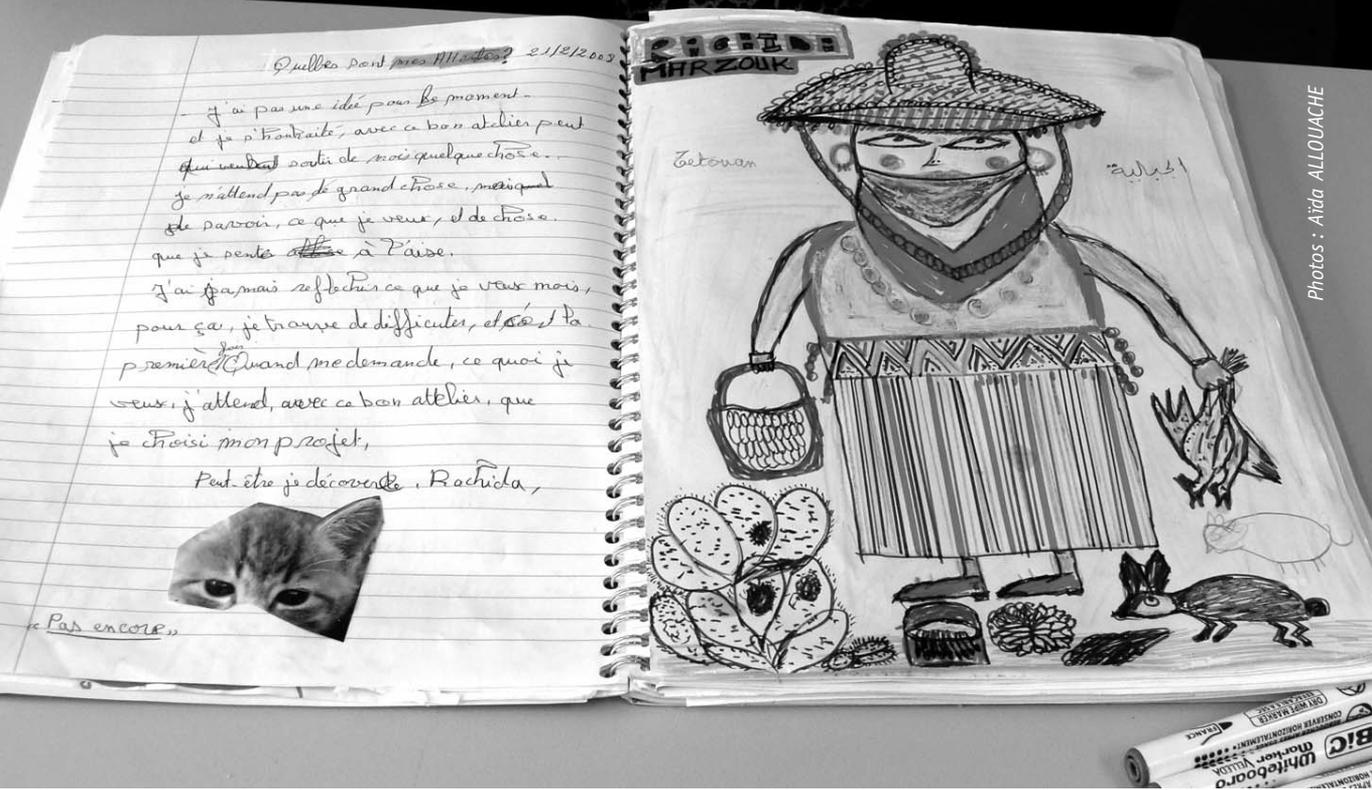
- > pratiquer l'analyse historique, situer des écrits (sacrés ou autres) dans leur contexte
- > distinguer entre la réalité et le registre de l'opinion
- > construire son argumentation à partir de soi, ce que je pense ou ce que je crois
- > distinguer les idées qui me traversent la tête du choix que je fais (ou non) de les alimenter
- > rechercher et collecter des informations
- > confronter plusieurs informations, opinions
- > structurer les acquis anciens et nouveaux
- > intégrer, s'appropriier les informations reçues et pouvoir les exploiter ailleurs dans sa vie
- > identifier, évaluer le chemin parcouru entre la situation de départ et la fin de l'atelier

Compétences d'ordre relationnel

- > développer le respect dans la pratique des échanges de parole
- > prendre conscience de ses réactions et les gérer
- > apporter sa part personnelle dans un travail de groupe
- > écouter l'autre et manifester de l'empathie à son égard
- > laisser s'exprimer des opinions différentes
- > accepter le débat et les différences de point de vue
- > construire ensemble un contrat de groupe
- > travailler en coopération
- > mettre en pratique les règles du débat démocratique

Avant chaque rencontre, l'animatrice recherche des informations, des documents qui collent aux références des participants, à ce qui les touche dans leur quotidien.

Il y a un mouvement continu entre ce que nous traversons et leur ressenti et opinion sur les contenus. Leurs questions ou leurs demandes configurent ou réorientent le



Photos : Ayida ALLOUACHE

contenu de la séance suivante. Le travail en atelier se base aussi sur ce qu'ils apportent : que ce soit pour des thématiques à débattre ou des sujets à approfondir. Le contenu est revu et adapté suite à leurs apports et questionnements existentiels.

Il ressort de notre expérience avec les groupes de Molenbeek et de Forest que les thèmes autour du fait religieux et de la religion reviennent systématiquement et intéressent profondément tous les participants, hommes et femmes. Et les débats sur cette question religieuse avec tout ce que cela peut impliquer étaient passionnés et passionnants.

L'important est de prendre conscience que j'interagis avec l'Autre, je crée ma relation avec lui et je crée ma relation au Monde qui m'entoure.

Je crée ma vie par les actes que je pose, les croyances que j'ai sur moi, mes

forces, mes faiblesses... Si je veux changer des choses dans ma vie, je peux commencer par changer mes croyances sur moi...

Dans ce périple vers Soi, les contes, les mythes, les légendes, héros et héroïnes de récits peuvent devenir des compagnons de route. Ils vont nous dévoiler nos qualités et nous montrer comment combler nos manques.



Les mythes et les contes comme porte d'entrée

Porte d'entrée assez intéressante, non seulement pour libérer l'expression mais aussi pour renouer avec son propre potentiel, les mythes et les contes nous invitent à essayer des démarches de résolution de problèmes et de conflits au-delà de ce que nous nous croyons capables de faire. Une fois analysés, ils nous démontrent des qualités, des valeurs, des compétences et des savoir-être développés par le héros au cours de son chemin de vie. Si Prométhée vole le feu aux dieux, c'est en solidarité avec les humains. Si Noé construit l'arche, c'est pour sauver la vie sur terre. Et si Shéhérazade veut épouser le sanguinaire Sharyar, c'est pour transformer le roi tyran en époux aimant : la grâce de sa parole poétique et ses talents de conteuse arrêtent le cycle de la violence aveugle et font germer les plantes de l'amour...

Les contes et les mythes racontent comment des hommes et des femmes relèvent des défis et la façon, parfois géniale, dont ils résolvent les problèmes et surmontent les obstacles.

Ils nous donnent des ficelles pour notre propre vie : avoir une vision claire de son projet, une grande confiance en soi, développer une stratégie et trouver les moyens de se faire aider dans l'accomplissement de sa mission.

Dans l'atelier, les contes et mythes sont un prétexte pour aller revisiter des récits puisés dans nos anciennes cultures et découvrir qu'elles nous sont encore utiles aujourd'hui.

Ils peuvent nous inspirer par leur force et leur sagesse. Le héros est un modèle qui peut m'aider à comprendre et saisir les clés de la créativité humaine pour faire face aux difficultés et obstacles de la vie.

L'intérêt de ce travail nous permet de mesurer combien le partage des grands mythes ou des contes offre une belle possibilité de réflexion sur soi, de reconnaissance de ses qualités ou défauts, à voir comme des zones à travailler, à améliorer. On apprend que la confiance en soi peut grandir avec le développement de son expression et de sa créativité. Plus je m'autorise à être créatif et plus je peux m'inventer mon projet, un projet qui vient nourrir mes besoins profonds, mes valeurs fondamentales.

A travers l'analyse des qualités, missions, buts, projets du héros ou de l'héroïne du conte ou du mythe, je vais voir en quoi je porte le ou les mêmes rêves...

Je vais découvrir aussi que ces qualités et valeurs je les possède aussi...

A moi d'aller en bon sorcier ou sorcière, en magicienne ou magicien récupérer au fond de mon être ces trésors qui vont me servir et me guider sur les chemins de la vie.



Au terme de l'atelier, voici quelques réflexions des participants qui disent cette découverte de Soi, de l'Autre et du Monde développée tout au long des animations :

- « *Je suis contente parce que j'apprends beaucoup de choses que j'ai jamais entendues ailleurs.* »
- « *Ça ouvre les yeux et les oreilles.* »
- « *J'aime bien parler, écouter sans juger.* »
- « *On a bien parlé, surtout de religion, j'aime bien ce sujet.* »

Et, parallèlement, voici quelques projets que l'atelier mené avec le groupe du Collectif Alpha de Forest a fait émerger et qui montrent une volonté d'ouverture, conséquence de cette découverte de Soi, de l'Autre et du Monde :

- Visite aux autres centres du Collectif Alpha, pour connaître d'autres lieux d'apprentissage et rencontrer d'autres personnes apprenantes et d'autres formateurs et formatrices.
- Soutien de projets en Afrique ou ailleurs, en Amérique latine par exemple, pour aider les gens dans le besoin et des groupes de femmes à apprendre à lire et écrire.
- Projet axé sur la solidarité : ici et ailleurs, là d'où je viens, du Tchad, du Maroc.

Les participants ont tous voté pour ce projet et plusieurs ont raconté leur souci pour les personnes âgées de leurs connaissances qui vivent seules, les malades qui n'ont pas les moyens de se soigner.

Aïda ALLOUACHE

Contact : 0475 80 50 61

Courriel : aa.aoua@gmail.com

1. Le nom Sumer ou Shumer, écrit en cunéiforme *KI.EN.GI*, désigne une région de la basse Mésopotamie antique (actuellement la partie Sud de l'Irak) où les plus anciens signes d'écriture ont été retrouvés. On les a datés d'environ 3300 avant J.-C.

2. Jalâl ud Dîn Rûmî est un mystique musulman persan né en 1207 à Balkh (Afghanistan) qui avait des prises de position assez novatrices par rapport au pouvoir politique et au dogme musulman. Il aimait à fréquenter les Chrétiens et les Juifs tout autant que ses frères en religion.

3. Né au Mali en 1900, Amadou Hampâté Bâ est un ethnologue, poète, écrivain ayant beaucoup travaillé sur les traditions orales d'Afrique. « *En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle* » et « *Je suis un diplômé de la grande université de la Parole enseignée à l'ombre des baobabs* » sont deux de ses phrases célèbres.

« Demain, je viendrai faire le café »

Les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droit. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.
(Déclaration universelle des droits de l'Homme, 1948, article 1^{er})



Photo : Dérappages (© Véronique VERCHEVAL)

Le projet Dérappages a été conçu par la Compagnie Arsenic¹, voici plus de trois ans, dans l'urgence d'une situation politique alarmante pour dénoncer les fausses vérités véhiculées par les mouvements d'extrême droite, pour démonter leurs argumentations haineuses et pour y apporter une réponse percutante, fondée et peut-être même efficace. Comme l'équipe s'y attendait, les rencontres avec divers publics ont mis à découvert des préjugés racistes ou inégalitaires d'une partie de la population ; mais régulièrement, les débats d'après spectacle ont placé la Compagnie devant ses propres préjugés de démocrates menant une action principalement orientée en direction des publics défavorisés. Cet effet miroir qui émerge des débats nous intéresse parce que ces préjugés démocratiques sont probablement aussi les nôtres.

Roland de Bodt a suivi toute la tournée du spectacle Dérappages ; en tant que chercheur et écrivain, il a animé une partie de ces rencontres d'après spectacle ; comme nous, il a essayé d'écouter ces publics et de dialoguer en se détachant de ses propres préjugés. Il partage ici avec nous quelques réflexions sur l'essence de l'action culturelle face à une démocratie de plus en plus inégalitaire, c'est-à-dire une démocratie de plus en plus paradoxale.

Le projet initial de *Dérappages* comporte un spectacle court (quarante minutes) à deux comédiens, présenté à un public limité (quarante personnes), dans un espace de grande proximité : la remorque d'un camion de quarante tonnes artistiquement aménagée à cet effet. Après la représentation, un moment de rencontre est proposé aux spectateurs qui le souhaitent. C'est normalement un moment libre et choisi. Les spectateurs deviennent alors de véritables participants au projet ; dans la plupart des cas, ils se retrouvent autour d'un verre de la solidarité organisé par l'association ou par le partenariat d'associations qui a programmé *Dérappages*. Selon les circonstances et le climat, le débat se déroule dans une salle, près du poêle, dans une cour, un jardin, au soleil, à l'ombre d'un kiosque, prêtés pour l'occasion. Ils étaient public, les voici acteurs ; la parole leur appartient pendant quarante minutes. Deux animateurs, un de la Compagnie et un de l'association organisatrice, sont présents pour susciter et réguler éventuellement la prise de parole ; aussi, le cas échéant, répondre à des questions sur le spectacle et son contenu. Il ne s'agit pas principalement de morale, mais de faits. Il ne s'agit pas d'abord de politique, mais de l'état de notre démocratie, de la satisfaction



qu'on en a, de là où elle fait défaut. La Compagnie Arsenic s'était donné pour objectif de toucher les publics appelés *précarisés* ou *fragilisés* qui, du point de vue des sciences sociales, des statistiques ou des études sociopolitiques, sont considérés comme les plus exposés et les plus sensibles aux affirmations mensongères de l'extrême droite. Sur cette base, le *Camion pour la démocratie* de la Compagnie et l'équipe des acteurs, des techniciens et des animateurs sont lancés sur les routes de la Communauté française de Belgique. Ils s'arrêtent partout, dans presque tous les villages et dans nombre de quartiers défavorisés. Plus de quatre cent cinquante représentations de *Dérapages* seront données ; pratiquement autant de rencontres et de débats seront tenus. Après une telle expérience, comment parler de ces foisonnants échanges ?

Tout au long de ce voyage, nous avons pu mesurer jusqu'à quel point la démocratie belge était abîmée par les inégalités économiques et sociales. Pendant plus de deux années, nous avons rencontré et écouté des

personnes qui vivent de part et d'autre de cette fracture économique et sociale que nous avons sillonnée. En amont de cette fracture, nous avons rencontré des femmes et des hommes confrontés aux multiples visages de ces inégalités, dans l'exercice de leur profession ; ce sont des agents de services de proximité qui travaillent dans les écoles, les dispositifs de formation, les syndicats, les mutuelles, les hôpitaux, les centres publics d'aide sociale, les commissariats de police, la rue elle-même, les parcs publics, les services de l'aide à la jeunesse, les administrations locales, les associations d'éducation permanente, les centres de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques publiques, les contrats de prévention, les centres interculturels, les dispositifs d'insertion professionnelle ou de réinsertion sociale, etc. Ils sont éducateurs, animateurs sociaux ou culturels, assistants sociaux, agents administratifs, ouvriers communaux, infirmiers, enseignants, formateurs, policiers, délégués syndicaux, gardiens de parc, éducateurs de rue, etc. ; parfois – mais c'est plus rare – ils sont médecins ou directeurs de ces services

de proximité, de ces écoles, de ces centres ou de ces dispositifs de formation-insertion ; d'autres sont secrétaires communaux, mandataires politiques, membres de conseils communaux ou de conseils de l'aide sociale. En aval de cette fracture, nous avons rencontré des femmes et des hommes qui souffrent ces inégalités économiques et sociales dans leur quotidien, dans toutes leurs relations humaines et souvent dans leur chair même ; ils sont en contact permanent avec les services de proximité ; ils en sont d'une certaine manière les *clients* ; à plus d'un titre, ils en dépendent pour tous les actes importants de leur vie. Ils fréquentent les écoles, les dispositifs d'insertion par la formation, les services du chômage, les services de l'aide à la jeunesse, les hôpitaux, les centres de jeunes, les associations d'éducation permanente, les mutuelles, les administrations locales, les commissariats de police, etc. Ils sont stagiaires en formation, étudiants, chômeurs, travailleurs à titre temporaire, pensionnés, minimexés, malades, invalides, sans-papiers, etc.

Les gouffres d'injustice, qui tout à la fois séparent et relie l'amont à l'aval de cette fracture économique et sociale, ne sont ni insondables ni infranchissables, ni dans un sens (d'assisté à assistant) ni dans l'autre (d'assistant à assisté) ; il y a des passerelles pour tenter les remontées ou des mâchicoulis pour les précipitations ; il y a aussi des îlots d'incertitudes où attendre et espérer... et des ruines où se réfugier après les chutes. Il n'est pas rare que des groupes humains viennent à se briser aux contreforts de la société comme la vague rugit sur l'écueil, sans lendemain. La société démocratique, la société du travail, apparaît comme une forteresse repliée sur elle-même, arrogante,

méprisante, indifférente, entourée de douves, d'oubliettes et de fossés. Au-delà des rochers et des précipices, de part et d'autre : **la peur**. En haut du rempart, une peur à boire et en bas, dans les abîmes de l'exclusion, une peur bue. Celle qui surgit irrépressible devant l'humiliation de la non reconnaissance de la dignité humaine égale, partagée ; celle qui noue le ventre devant l'humiliation de vivre l'inexistence sociale et le mépris ; celle qui prend à la gorge et vous laisse sans voix pour nommer dans un souffle démunie : **la peur de vivre l'abandon**. Voilà le sésame qui ouvre les portes du Temple de la désespérance humaine ; c'est le gouffre le plus profond ; il ouvre sur un désert gris, sans ciel, sans horizon et sans fin. Tout y est disjoint et opaque ; il n'y a aucun sens à trouver, à suivre, à tracer. La peur de connaître le mépris, l'humiliation de l'abandon, l'impuissance de l'abandon, comme un tremblement dissimulé de tout l'être que la main seule trahit. Il ne faut pas plus de mots pour décrire les effrois qui hantent l'œil de ceux qui sont exposés à l'arbitraire manège de la démocratie inégalitaire. Ils sont suffisamment taillés et denses : la peur de vivre l'abandon. On ne peut rien retirer et il serait indécent d'y ajouter une lettre seulement. L'étendue de ce tourbillon qui obstrue l'imaginaire, comme un cri aveugle, retentissant, obsessionnel et figé : car seulement envisager **le mépris et l'abandon de l'humain par l'humain** est indescriptible par celle ou celui qui y est perclus. Etre soumis au mépris social est déjà connaître, dans son intimité, la négation de l'égalité d'être humain. L'abandon est un spectre insupportable, surtout s'il est instauré au nom de la démocratie ; l'ordre de l'abandon est un ordre inhumain. **Qu'est-ce qu'une démocratie qui génère la peur de**

l'abandon ? Qu'est-ce qu'une démocratie qui méprise l'égalité humaine ? Qu'est-ce que l'inhumain démocratique ? Qu'est-ce que la démocratie inhumaine ?

Nous venions parler de démocratie, de lutte contre l'extrême droite, de préjugés et de *vérités*. Tels étaient nos bagages. Devant la peur de perdre sa part de *l'égalité humaine* à laquelle toute femme et tout homme a droit du seul fait de la naissance (article premier de la *Déclaration universelle des droits de l'homme*, 1948), la colère sous l'injustice gronde, la haine sous l'inégalité couve et la résignation érode l'espérance. Pour celle ou celui qui n'a pas ou plus de travail, le seuil de pauvreté tourne autour de mille euro par mois ; en Belgique francophone, huit cent euro par mois, c'est en dessous du seuil de pauvreté. Nous en avons reçu mille témoignages. Le sentiment de l'injustice sociale, le sentiment d'inégalité qui fait levier pour renoncer à croire en la démocratie, se joue autour de deux cent euro en plus ou en moins. Parfois cinquante euro de différence paraissent intolérables ; une indépendante qui touche une pension de six cent euro nous dit : « *Mon petit-fils qui n'a presque jamais travaillé reçoit du chômage plus que moi qui ai travaillé plus de quarante ans !* ». Le petit-fils qui touche six cent cinquante euro du chômage répond : « *Tu n'avais qu'à pas faire indépendant !* ». Et toute la vie de sa grand-mère, les espoirs, les calculs, les efforts, les matins difficiles et les soirs de souffrance, les renoncements et les jours de maladie ravalés, tout est nié d'un seul trait. La pauvreté est en soi un état de violence insoutenable. Nous venions parler de démocratie, de lutte contre l'extrême droite, de préjugés et de

vérités. Nous avons parlé de démocratie, de vivre ensemble et de justice sociale.

Ce dénuement des conditions d'existence et le sentiment de noir abandon qu'il inocule dans l'âme sont les lieux communs d'une grande part de ceux que nous avons rencontrés. Cet abandon social est à la marge extrême de la démocratie. Et là dans cette extrémité, dans les décombres de la démocratie inégalitaire, qui gagne à jouer *extrême droite* ? Ceux pour qui l'extrême droite est un espoir de progrès ? Voilà une chose qui est terrible à comprendre. Lorsque les institutions de la démocratie ne permettent plus de reconnaître l'égalité humaine en soi, dans sa propre vie quotidienne, dans le regard de ses enfants, de ses parents, de l'être aimé, s'il est encore là, alors la démocratie perd sa signification et sa valeur. L'extrême droite se présente comme une illusion rénovée de la démocratie : *la démocratie sans l'autre, la démocratie pour soi, d'abord* ; le lieu d'une revendication du progrès de l'Humanité pour soi, en premier. Une revendication de l'égalité humaine pour soi, d'abord et de suite. Et tant pis pour les autres !

Tout au long des rencontres après spectacle, nous n'avons pas cessé de parler de la démocratie. Certains demandaient : « *Renoncer à cette illusion de l'extrême droite, qu'est-ce que cela ouvre comme perspective pour retrouver mon égalité humaine ?* » Un temps. Je ne sais pas quoi répondre. C'était si clair pour moi dans mon esprit et à présent comment faire ? « *Aucune ? Aucune perspective d'amélioration ?* » Je suis encombré par mes pensées : Montesquieu, il y a plus de deux cent cinquante ans, a déjà écrit qu'aucune démocratie ne résiste à l'inégalité sociale et économique, car « *l'amour de la*

démocratie est celui de l'égalité » (*De l'esprit des lois*, livre V, chapitre III). Partout où l'égale dignité est amputée ou éteinte, la distinction entre démocratie et extrême droite s'affaiblit ; ce ne sont pas les idées de l'extrême droite qui se banalisent : c'est la démocratie qui se disqualifie. Les questions se bousculent à un rythme d'enfer, je les reformule ainsi : Pourquoi être solidaire d'un régime qui vous traite en dehors de l'égale dignité humaine ? Pourquoi défendre l'égale dignité lorsqu'elle vous est refusée par un régime qui s'en revendique ? Et qu'est-ce qu'une démocratie inégalitaire ? Devrait-on aimer cette démocratie inégalitaire, là où nous sommes ? Ou simplement : comment y croire ? « *Comment continuer à croire la démocratie quand je vois mon frère qui est sans domicile fixe dans la rue ?* » C'est alors qu'il apparaît combien la peur de l'abandon démocratique n'est pas une peur irraisonnée. Ce n'est pas une peur aveugle ou aveuglée. Dans les rues, les gares, les églises, les encoignures des immeubles, des quartiers, des grandes surfaces commerciales, sur les parvis, les sans domicile fixe, les sans-papiers, les sans statut sont les incarnations présentes, et pas seulement fantomatiques ou imaginaires ; les incarnations bien souffrantes des formes archétypales, des figures mythiques de cet abandon de l'humain par l'humain. « *Dans mon malheur, je suis venu jusqu'à toi, non vers un juge pour être puni et blâmé de mes erreurs, mais vers un réparateur et pour obtenir son secours ; si tu me le refuses, je devrai bien me résigner. Que faire ?* » (Euripide, *Les suppliantes*, premier épisode).

Pour ceux qui y sont exposés quotidiennement, cette peur n'est pas le fantasme maléfique d'une société d'opulence ; au contraire, elle est une peur raisonnée et probablement

raisonnable, un réflexe douloureusement acquis par les revers de la vie, devant l'innommable inégalité démocratique. Nous avons rencontré peu de manifestations explicites que ceux qui sont exposés à cette perte de l'égale dignité soient les premiers à soutenir l'extrême droite de leur vote. L'extrême pauvreté active aussi une conscience solidaire. L'extrême droite travaille sur cette question de la solidarité ; c'est même un terrain d'élection où elle s'érige en la resserrant vers une *solidarité fermée*, une solidarité sans *eux*, une solidarité de l'égale dignité étroite. Mais en scelant la solidarité sur le petit peuple *national* ou *régional*, l'extrême droite souffle du même coup la peur de l'abandon. Il est possible que dans l'extrême dénuement, certains esprits se laissent embrigader par les thèses d'extrême droite, mais c'est toujours sur un terrain d'abandon démocratique, sur le terrain de la déperdition de l'égale dignité, de l'humiliation consommée et de la négation de soi.

Et devant ces mises en cause, nous avons pu constater le rôle essentiel des associations de terrain comme notamment *Lire et Ecrire* qui, bien au-delà de leur mission de formation-insertion, constituent des havres d'exception où échapper à l'abandon, à la non reconnaissance et à l'inexistence, à la perte de l'égale dignité humaine qu'inflige aux plus démunis la démocratie inégalitaire. Comme il y a beaucoup de monde pour participer aux débats et parce que la Compagnie est présente toute la semaine, Josiane dit : « *Demain je viendrai faire le café !* ». Et quand elle dit cela, elle ne dit pas seulement qu'elle viendra préparer le café. Elle dit aussi et surtout : *j'existe*. Elle espère que lorsqu'elle aura servi le café demain, elle



Photo : *Dérappages* (© Céline MARTIN du CAL)

sera reconnue dans son existence humaine ; demain, elle cessera d'être niée comme être humain. Et là, dans cet acte qu'on pourrait croire banal et anodin, se jouent les premiers gestes culturels et solidaires où il devient possible d'échapper aux séductions de l'extrême droite politique. Lutter contre l'extrême droite en ce qui concerne les populations les plus démunies, c'est par exemple donner à ces lieux associatifs non seulement la possibilité d'apprendre les cultures – lire et écrire – mais plus encore leur donner les moyens, au travers de ces actions culturelles, de reconfigurer l'égalité perdue de ceux qui vivent l'abandon démocratique. De redonner un sens à leur existence dans la communauté humaine.

Il est devenu beaucoup plus clair pour moi que le vote d'extrême droite n'est pas seulement le fait des populations les plus démunies. Dès lors qu'elle s'appuie sur des enquêtes superficielles, une part de cette représentation des sciences sociales peut probablement s'expliquer. Mais un examen direct plus minutieux et une approche de terrain en profondeur – comme l'a permis le spectacle *Dérappages* et ses débats – font apparaître qu'il s'agit probablement d'un véritable quiproquo. Une incompréhension des sciences sociales sur le sens de la parole vécue dans la précarité de l'abandon. Un quiproquo des sciences sociales sur la violence de la parole politique parce que cette parole cherche à s'énoncer au départ de la précarité

de l'abandon. Au cours des débats, certaines prises de parole étaient vives ou emportées parce que les mots semblaient arrachés hors de leur chair par celles et ceux qui cherchaient à exprimer leur révolte, leur colère, leur désespoir, la difficulté ou l'impossibilité de vivre cet abandon. Souvent, après de tels échanges, je me suis demandé si cette représentation des sciences sociales n'était pas strictement bien pensante ! Prétendre que ce sont les pauvres qui votent extrême droite est une posture confortable pour la démocratie bien pensante. Mais ne s'agit-il pas tout simplement d'une imposture ?

Lors de la tournée de *Dérappages*, nous avons aussi rencontré d'autres populations séduites par les thèses de l'extrême droite et susceptibles de passer à l'acte dans l'isolement, pour de multiples raisons et par exemple parce qu'elles ont quelque chose à perdre, un métier, un revenu, un statut, un peu de patrimoine familial... Chez ces personnes, la peur de l'abandon n'est pas vécue mais fantasmée. Et sa puissance symbolique paraît d'autant plus puissante qu'elle ne repose sur aucune expérience vécue. Ou également parce que ces personnes sont prises dans les tourments de l'injonction paradoxale pratiquée au quotidien par la démocratie ; parce qu'elles doivent appliquer et faire respecter la démocratie inégalitaire et arbitraire au nom de la démocratie et des droits fondamentaux eux-mêmes. Ce sont les agents de la *démocratie paradoxale*, celle qui proclame l'égalité de dignité du genre humain, l'égalité des droits de l'homme et qui gère, dans les faits, la violence instituée de l'inégalité démocratique. Ils ont pour statut et pour mission d'incarner et d'arbitrer cette violence institutionnelle. Ils sont les agents mais aussi, et peut-être surtout en tant que tels,

les victimes de la *démocratie paradoxale*. Dans les attitudes paradoxales qu'ils doivent agir, au nom du service public, il leur est presque impossible de ne pas maximaliser la différence entre eux-mêmes et leurs *clients*, simplement pour survivre aux actes qu'ils posent. Ils doivent absolument trouver des raisons valables pour confiner l'autre dans son inégalité. Structurellement, parce qu'ils incarnent ces paradoxes qui sont incompatibles avec l'essence démocratique et l'égalité de droit, ils sont probablement les plus exposés à la haine de l'autre, aux assertions et aux tactiques de l'extrême droite. Parce qu'il faut combler le désarroi de poser des actes qui blessent l'éthique humaine. Ce qui est un désastre culturel pour l'autre, mais aussi, et peut-être premièrement, un séisme culturel pour eux-mêmes qui bouleverse dans ses fondements tout leur être. Nombreux sont ceux qui résistent à laisser altérer leur conscience éthique par de telles contradictions, ce qui ne réduit pas, pour autant, le problème de société auquel ils sont confrontés, face auquel, ils se retrouvent souvent seul avec leur conscience. Mais cela c'est une autre histoire, un autre apprentissage révélateur du projet *Dérappages* que nous développerons plus tard².

Roland de BODT
Chercheur et écrivain

1. *La Compagnie Arsenic est une compagnie de théâtre itinérante, créée pour rendre au théâtre populaire ses lettres de noblesse et ouvrir la culture au plus grand nombre, sans pour autant qu'en pâtisse la qualité artistique.*

2. *Dans un texte qui sera publié dans un prochain numéro du Journal de l'alpha.*

L'oiseau peut-il suspendre la tempête ?

Croire que les populations précarisées sont racistes et portées naturellement vers l'extrême droite est un préjugé qui repose sur une demi-vérité : ce n'est ni vrai ni faux. C'est vrai si l'on reste à la surface de certaines affirmations, c'est cependant faux si l'on prend en compte le ressenti qui justifie ces affirmations. L'on découvre alors qu'en endossant ce préjugé, l'on s'ôte les moyens de comprendre que cette attitude est faite d'incompréhension et de sentiment d'injustice face à une démocratie inégalitaire qui traite différemment ses citoyens et qui fait le lit de l'extrême droite.

A la suite de « Demain, je viendrai faire le café », Roland de Bodt revient, dans les lignes qui suivent, sur la question de nos préjugés à partir d'un exemple très précis qui lui permet d'affiner sa réflexion...

Rechercher la part de vérité qui manque

Nombreux sont celles et ceux qui pensent aujourd'hui encore que la situation de pauvreté conduit *naturellement* les populations précarisées vers les partis d'extrême droite ; et il faut bien le reconnaître : ce n'est pas tout à fait faux. Mais ce mouvement est-il vraiment aussi *naturel* que l'altièrre marée lorsqu'elle gonfle l'océan sous l'œil complice de la lune ? Nombreux sont celles et ceux qui pensent aujourd'hui encore que cette tendance *naturelle* des populations les plus pauvres, à se laisser embrigader par les partis d'extrême droite, est imputable à un manque d'information, de formation et d'outils culturels pour se défendre et s'immuniser du virus de l'extrême droite ; et ici aussi nous pouvons le reconnaître : ce n'est pas tout à fait faux,



Photo : Dérapages (© Véronique VERCHEVAL)

non plus. Mais cette tendance est-elle vraiment aussi *naturelle* que la lave du volcan qui bouillonne hors du cratère, s'ébroue vers l'anneau de terres calcinées et menace, en aval, la plaine mal assurée ? Nombreux sont celles et ceux qui pensent aujourd'hui encore que l'action culturelle et la formation peuvent *ouvrir les yeux* des plus déshérités pour démonter les slogans, les raccourcis, les simplifications et les raisonnements abusifs des partis d'extrême droite ; et voilà une chose que nous avons pu vérifier à plusieurs reprises : ce n'est donc pas tout à fait faux, encore ; en grande partie, le spectacle *Dérpages* a même été conçu par la Compagnie Arsenic¹ sur cette hypothèse de travail.

Mais l'oiseau peut-il suspendre la tempête ? Et si toutes les inégalités économiques qui structurent la société belge poussaient les populations précarisées vers les partis d'extrême droite, l'action culturelle pourrait-elle, seule, réfréner ce mouvement ? Au cours de cette grande tournée de 450 représentations en Communauté française et au cours des centaines de débats qui ont été organisés suite à ces représentations, nous avons ouvert notre compréhension : si tous ces regards attentionnés, que nous portions a priori sur les populations les plus fragilisées, ne sont pas tout à fait faux, ils ne peuvent être tout à fait justes. Et pourtant, c'était une chose bien connue de chacun : ce qui n'est faux qu'à moitié ne peut être qu'à moitié vrai ! Alors ?

Précisément, les préjugés se nouent dans l'illusion de ces demi-vérités. Ils sont comme des lumières pleines d'ombre, comme des brouillards givrés à la surface de l'entendement humain : les préjugés ne paraissent jamais vraiment faux, sans jamais

être vraiment vrais. Sans paraître suffisamment faux au premier regard, ils ne se révèlent pas suffisamment vrais à l'examen. Ce sont des feux de Bengale qu'on prend pour le tracé pétillant d'une comète. Les préjugés sont des leurres par lesquels nous nous trompons nous-mêmes, d'abord ; par lesquels nous égarons les autres, ensuite ; ils sont comme les fantômes de la raison, et ces formes sans consistance n'ont d'autre vocation que de semer l'effroi dans nos esprits intimidés. Il manquait donc, à mon regard *bienveillant*, une moitié au moins de la vérité ; et en matière de vérité : une moitié, c'est beaucoup ! c'est même beaucoup trop ! Nous savons tous, depuis le tableau noir de la prime école, que ce qu'on étudie à moitié, on ne l'étudie pas vraiment. Les sciences exactes nous enseignent même que ce qu'on comprend à moitié, en réalité on ne le comprend pas du tout. A travers les débats qui suivaient les représentations de *Dérpages*, c'est cette autre part, cette autre moitié de la vérité que je cherchais, et finalement que je rencontrais presque chaque semaine. Le spectacle *Dérpages* a eu cette vertu essentielle, à mes yeux : celle de libérer en grande partie – celle de susciter l'expression libre – de cette moitié de vérité qui nous manque ordinairement pour comprendre les relations des populations aux idées et aux partis d'extrême droite.

Un exemple "tabou"

Prenons un exemple *tabou* : le racisme supposé des populations les plus pauvres. Au cours des débats, chaque animateur de la compagnie a recueilli des dizaines de témoignages argumentés démontrant que, dans nombre de communes de Belgique, les réfugiés politiques, nouvellement arrivés, reçoivent des

conditions d'existence – en matière de logement, de nourriture et de soins de santé, pour ne prendre que ces exemples précis – qui sont plus favorables que beaucoup d'autres situations vécues par les populations précarisées qui habitent notre pays.

Dans les faits concrets et en regard d'une part grandissante des populations précarisées, les conditions de vie garanties par la loi aux réfugiés politiques nouvellement établis paraissent nettement supérieures², par exemple, aux petites pensions, aux petits chômages, aux allocations sociales, aux allocations d'attente, aux interventions des mutuelles,... Et donc à l'occasion des débats, les témoignages dénoncent parfois avec beaucoup d'émotion, de vivacité, voire même de colère : « *que les étrangers sont privilégiés ! que des logements sociaux sont réservés pour eux ! qu'ils y ont accès de manière prioritaire sans devoir s'inscrire sur les listes d'attente ! qu'ils se voient attribuer des logements sans subir le calvaire de ces interminables attentes qui sont imposées ordinairement à tous les autres usagers de logements sociaux !* ».

A ce moment précis des débats, pour l'animateur : *comprendre la vérité à moitié* qu'est-ce que cela signifie ? Et bien, ce serait privilégier le brouillard, l'artifice et l'ombre : nier la légitimité de ces témoignages vécus ; refuser de regarder en face que la loi belge crée, dans les faits et de manière incontestable, des inégalités de traitement entre les personnes qui sont plongées dans des situations de précarité ; ne pas vouloir regarder comment opère concrètement, à leur niveau, cette inégalité de traitement. Pire ! Ce serait imputer à ces témoignages une couleur raciste ou les dénoncer comme des provocations

de l'extrême droite. Et ainsi, à travers ces refus et ces procès d'intentions, se draper comme justicier de la bonne parole, de la bonne morale.

A ce moment précis des débats, pour l'animateur : *regarder toute la vérité en face* qu'est-ce que cela signifie ? Et bien, c'est se laisser porter par l'espérance en l'humanité humaine de l'être et chercher, à tâtons dans l'obscurité des débats, la lumière qui s'y réfléchit : demander à comprendre ce qui se dit ; appeler des explications, des exemples, des détails, même éventuellement douloureux à décrire, mais qui sont indispensables pour prendre la mesure la plus exacte possible de l'explication humaine qui se construit. C'est reconnaître et admettre pour soi-même que le droit belge institue, dans les faits, une injustice et des discriminations de statut social entre les personnes qui vivent des situations fragilisées. C'est dépasser l'aveuglement de sa propre peur, apaiser le feu de sa propre colère, respirer pour décoincer la fixation de son propre désarroi, interroger son incompréhension et ne pas se laisser emporter par le tourbillon de sa révolte intérieure. C'est s'attacher à entendre l'autre, à l'entendre malgré toutes les difficultés de recevoir et de prendre avec soi ce qu'il donne, et surtout s'il lâche sa parole sans précaution, dans le travers de sa passion. Ecouter et entendre comment les êtres humains, tourmentés par leurs sentiments d'abandon et d'injustice, arrivent à gérer leur relation à eux-mêmes, à leurs voisins, aux services sociaux, aux étrangers. C'est enfin, découvrir les immenses efforts culturels accomplis, au moment du débat lui-même, pour dénoncer cette situation sans céder au racisme. Parce que, pour la plupart de celles et ceux qui vivent le sen-

timent d'être abandonné par la démocratie, le traitement *privilegié* réservé aux réfugiés politiques est vécu comme une négation supplémentaire et insupportable de leur égale dignité. Même lorsqu'ils commencent par dire « *comment ça se fait que les étrangers reçoivent un logement social dès qu'ils arrivent dans la commune, alors que moi j'attends depuis trois ans pour avoir un logement social ?* », ce qu'ils dénoncent en réalité dans les débats, ce ne sont pas les étrangers, c'est l'injustice d'une discrimination légale qui les blesse encore plus profondément dans leur propre dignité d'être humain. Certains, plus aguerris dans leurs prises de paroles, préviennent : « *Je vous défends de me traiter de raciste, parce que je dénonce cette situation, le problème ce n'est*

pas qu'ils soient étrangers, c'est l'injustice qui m'est faite à moi qui attends ce logement social depuis des années. »

Et là nous arrivons sur le *terrain* éthique et humain. Il est extrêmement accidenté : violente tempête, la démocratie inégalitaire déboise la forêt des esprits humains perclus d'abandon ; dans l'affolement de cette tourmente, elle déracine les grands arbres qui sont le cœur de la forêt humaine universelle ; dans le sifflement et le cri de ces arrachements, la démocratie inégalitaire ouvre – au plus profond de ces êtres blessés – une véritable jachère déjetée d'interrogations éthiques : comment vivre ensemble dans de telles contradictions ? dans l'humiliation de telles injustices ? dans les fers déchirants de





tels paradoxes ? Et dans ces failles culturelles intérieures et ces fractures béantes, intimes, abruptes, la démocratie inégalitaire inflige, aux creusets imaginaires des populations déshéritées, les conditions culturelles du trouble, de l'incertitude, de la dévalorisation de soi, de la peur d'autrui, où les partis d'extrême droite pourront venir faire leur marché.

D'où vient le vent ? D'où souffle la tempête ? D'où frappe le fracas ? La démocratie inégalitaire provoque elle-même le désastre humain où l'extrême droite éclot, comme un fruit empoisonné, aussi attrayant que fatal. Ce n'est pas dire assez, car beaucoup résistent à ces tentations faciles, à ces démanagements qu'inoculent les partis d'extrême droite dans les terrains humains dévastés par la démocratie inégalitaire. Pour beaucoup de nos concitoyens les plus pauvres, c'est une

sorte de redressement culturel quotidien, épuisant – si coûteux en énergie mentale – pour conserver sa dignité humaine, ne pas renoncer à croire en la démocratie, malgré l'abandon et l'injustice où la démocratie inégalitaire les précipite quotidiennement.

Dans cet exemple, j'espère avoir montré que : considérer ces dénonciations comme *racistes*, c'est comprendre la situation à moitié ; et pour atteindre l'autre moitié de la vérité, il faut oser admettre, oser faire face et accepter de prendre avec soi que des dénonciations qui peuvent a priori être interprétées comme *racistes*, véhiculent en réalité des contestations légitimes et pertinentes à propos de l'injustice sociale tolérée par la démocratie inégalitaire, ici et maintenant.

Nous avons effectivement rencontré quelques personnes qui vivaient la pauvreté et se revendiquaient comme *racistes*. Je n'en ai pas

rencontré beaucoup. Et dans la plus grande part de ces cas, lorsqu'on interroge, ne serait-ce qu'un peu, cette *revendication raciste*, que se passe-t-il ? On tombe sur des blessures fumantes et qui raclent et qui pleurent. On entend des appels à la reconnaissance et au respect de soi qui résonnent comme des suppliques étouffées de rage. On reçoit des revendications véhémentes devant l'injustice inacceptable de la démocratie inégalitaire.

Dans les terrains dévastés de la démocratie inégalitaire

Les partis d'extrême droite ne trouvent d'assises imaginaires, ne prennent éventuellement racines que dans les terrains dévastés de ces cultures vécues de l'abandon par la démocratie inégalitaire. Si je reviens à l'exemple que j'ai présenté, on peut alors voir clairement comment les partis d'extrême droite opèrent sur ces terrains. Sur ces sentiments d'injustice et d'inégalité de statut et de traitement à l'égard du logement social (je limite l'exemple à ce seul point), les partis d'extrême droite – parce qu'ils sont fondés sur une vision raciste du monde – viennent greffer leur idéologie : « dehors les étrangers ! ». Sur base de ces sentiments d'injustice, ils peuvent proposer leurs solutions simplistes : « moins d'étrangers, c'est plus de logements sociaux disponibles ! ». Ce que nous pouvons comprendre à travers cet exemple, apparaît plus clairement ici : si ces sentiments vécus d'abandon et d'injustice n'existaient pas *préalablement*, il serait probablement impossible aux partis d'extrême droite de développer des logiques racistes auprès de ces populations.

Or donc, sans ces sentiments d'abandon, sans ces sentiments d'injustice – fondés et

légitimés dans les esprits par la réalité vécue et par la souffrance de la réalité vécue – les partis d'extrême droite resteraient pratiquement sans prise et sans attractivité, sur l'imaginaire de populations qui éprouvent, quotidiennement dans leur chair, combien l'inégalité n'est pas *naturelle*, mais principalement économique, sociale et culturelle ; c'est-à-dire que la démocratie inégalitaire est un ordre politique du monde qui blesse en permanence l'égale dignité du genre humain dans son entier. La démocratie inégalitaire atteint gravement jusqu'à notre besoin de démocratie. Et les populations les plus pauvres font l'expérience douloureuse de cette violence inégalitaire, de manière souvent inexprimable, toujours inacceptable et surtout démocratiquement injustifiable.

Dans toutes ces circonstances déplorables, l'extrême droite n'apparaît presque jamais comme une tendance *naturelle* des populations déshéritées.

Roland de BODT

1. Voir article précédent : « *Demain, je viendrai faire le café* ».

2. Dans un grand nombre de communes de Belgique, être logé, chauffé, nourri et soigné est une situation inaccessible avec un revenu inférieur à 800 €.

Stéréotypes et préjugés : pistes bibliographiques

« Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai, il semble que nous n'avons d'autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli l'usage de toutes choses. » (Montaigne, **Des cannibales**)

Dans cette recension bibliographique, vous trouverez d'abord des ouvrages généraux pour s'initier, comprendre comment stéréotypes et préjugés fonctionnent, comment ils naissent, sur quoi ils se fondent, comment ils se propagent, etc.

Ensuite, des documents montrant le rôle des médias dans la construction, la transmission et la banalisation des stéréotypes et préjugés.

Quant à l'école, profondément inégalitaire, elle produit de l'illettrisme mais rejette la faute sur l'enfant et sa famille auxquels, avec l'aide éventuelle d'intervenants extérieurs, elle va coller des étiquettes qui les dévaloriseront aux yeux de tous... Par cette pratique, l'école se met à l'abri de toute remise en question.

En tant qu'intervenants en alphabétisation, nous pouvons nous aussi être porteurs de préjugés et renvoyer inconsciemment aux apprenants une image dévalorisante ou infantilisante d'eux-mêmes. Certains ont mené la réflexion sur ce sujet. Nous nous en ferons l'écho.

Pour faire le contre-pied au discours dominant, nous vous proposons ensuite quelques recueils d'écrits d'apprenants qui disent le poids du regard qui juge, le rejet et le mépris qu'ils encaissent quand on ne voit d'eux que leur ignorance.

Est ensuite évoquée la législation anti-discrimination. Car, lorsque l'on parle des stéréotypes et préjugés avec des apprenants ou lorsqu'on réalise des animations sur ce thème, inmanquablement certains vont raconter les discriminations, souvent fondées sur des préjugés et des stéréotypes, dont ils ont été victimes. Savoir que ces lois existent et les connaître permet au formateur d'informer les apprenants qu'ils peuvent entreprendre des démarches pour défendre leurs droits.

Enfin, dernier chapitre et non des moindres, la présentation d'outils pédagogiques avec un zoom sur un outil particulièrement remarquable : la farde photographique Voir l'autre.

Préjugés et stéréotypes : ouvrages généraux

CROIZET Jean-Claude, LEYENS Jacques-Philippe, **Mauvaises réputations. Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale**, Armand Colin, Sociétales, 2003, 299 p.

Un stigmaté, au sens originel, c'est une marque corporelle, gravée selon une pratique très ancienne au couteau ou au fer rouge. Historiquement, le stigmaté identifiait son porteur – criminel, félon – et était à la fois le témoin et le moyen de sa mise au ban.

Dans nos sociétés modernes, des stéréotypes, une perception péjorative de la différence, une mauvaise réputation accolés à certains groupes de personnes – étrangers, SDF, handicapés, gens du voyage, etc. – fonctionnent comme autant de stigmates et contribuent à leur exclusion.

L'enjeu de cet ouvrage est de montrer qu'il est essentiel de prendre en compte, si l'on veut sortir de la condescendance et du discours idéologique, même bien intentionné, la manière dont les stigmati-

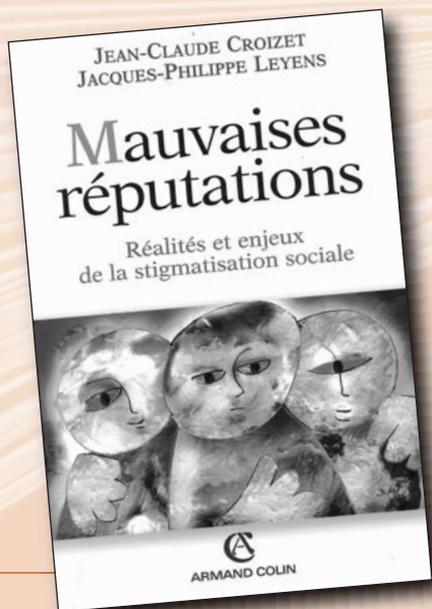
sés voient le monde environnant, ce qu'ils ressentent, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, les stratégies qu'ils mettent en place pour échapper au stigmaté ou en jouer face à la société.

LÉGAL Jean-Baptiste, DELOUVÉE Sylvain, **Stéréotypes, préjugés et discriminations**, Dunod, Collection Les Topos, 2008, 128 p.

Cet ouvrage dresse un panorama complet (définition, différences, mesure, origine, conséquences) de trois concepts, stéréotypes, préjugés et discriminations, à travers les recherches menées en psychologie sociale. Il montre comment ils sont intimement liés et interdépendants. Les stéréotypes et préjugés peuvent expliquer pourquoi une personne va faire preuve de discrimination envers d'autres personnes. Les comportements discriminatoires peuvent, à leur tour, entretenir l'existence des stéréotypes et des préjugés.

Affirmant que la meilleure façon de lutter contre les préjugés et discriminations est le partage équitable des ressources, mais constatant par ailleurs que la stratification sociale inégalitaire est la règle plutôt que l'exception, les auteurs proposent de réduire préjugés et stéréotypes en travaillant sur une attitude qui en est déjà productrice : la manière dont les individus et les groupes catégorisent l'environnement en *nous* et *eux*. Pour ce faire, ils présentent quatre approches d'intervention : le contrat intergroupe, les buts communs et la coopération, l'approche sociocognitive et le travail sur les émotions.

En lien avec l'ouvrage, un site internet animé : www.prejuges-stereotypes.net



BENMAKHOLOUF Ali, CAPDEVILA Nestor, FOHLEN Claude [e.a], **L'invention de la tolérance : Averroès, Maïmunide, Las Casas, Voltaire**, L'Harmattan, Journées de la solidarité humaine, 2008, 164 p.

Lutter contre les préjugés et stéréotypes, c'est quelque part lutter pour la tolérance, en tout cas quand elle prise dans le sens positif de respect inséparable de la reconnaissance de l'humain en tout autre. Si la tolérance apparaît comme une des valeurs éthiques les plus naturellement

partagées dans nos sociétés démocratiques, elle n'a pourtant rien d'universellement évident. Son histoire en témoigne : elle est inséparable de la réflexion sur le fait même de la diversité humaine. Elle est aussi sans doute une invention moderne. Mais que la tolérance ait une histoire signifie aussi qu'elle peut toujours

être réinventée, qu'elle est un projet à conquérir, une pratique de création continue et négociée, plutôt qu'une valeur donnée de toute éternité.

Les textes rassemblés dans ce livre rendent compte de cette actualité de la tolérance en s'efforçant de la ressaisir en acte. Loin d'être un principe abstrait, elle y apparaît comme une exigence concrète incarnée dans des trajectoires singulières, des figures vivantes et engagées qui n'ont pas hésité à s'insurger contre l'anesthésie morale de leur époque. De ce point de vue, Las Casas, Voltaire, Lincoln, mais aussi Averroès ou Maïmonide, sont nos contemporains.



ITECO, **Inclusion ou exclusion ?** [dossier], *Antipodes*, n°171, décembre 2005, 60 p.

Inclusion/exclusion et préjugés sont liés par un cercle vicieux. Les préjugés produisent de l'exclusion et l'exclusion renforce les préjugés. Il n'est dès lors pas étonnant que certains articles de ce numéro d'*Antipodes* abordent la question des préjugés :

- FRANSSEN Abraham, **Métamorphoses de l'exclusion sociale**, pp. 24-27
Loin d'être une catégorie *naturelle*, s'imposant d'elle-même comme simple reflet d'une réalité sociale objective, la *pauvreté* résulte avant tout d'un processus de construction et de catégorisation politique, sociale et culturelle. De quoi les termes *pauvre, vagabond, sous-prolétaire, exclu, SDF* sont-ils dès lors le reflet ? L'article se termine par un quiz : à vous de retrouver dans l'histoire les auteurs de phrases qui ont *qualifié* les pauvres selon la logique de leur époque.
- BERGALLOU Omar, **Discriminations, au commencement était le verbe**, pp. 28-30
La discrimination se trouve au centre d'une pyramide, dont le sommet est la violence, et la base, les questions de langage et de schémas mentaux, traduites par les mots, préjugés et amalgames.
- MULLENS Jean Claude, **Stratégies identitaires pour faire face aux discriminations**, pp. 31-33
Face aux discriminations, les exclus sont amenés à développer des stratégies identitaires pour éviter l'angoisse et la dévalorisation.

Certains articles publiés dans ce n°171 d'Antipodes sont téléchargeables à la page : www.iteco.be/-Inclusion-ou-exclusion-

Préjugés et stéréotypes : le rôle des médias

DULAC Elodie, ROBIS-DIAZ Delphine (sous la dir. de), GRRRAAL, **L'Autre en images : idées reçues et stéréotypes**, L'Harmattan, Champs visuels, 2005, 206 p.

Les membres du GRAAL (Groupe de Réflexion sur les Représentations de l'Autre, de l'Ailleurs et du Lointain), qui rassemble de jeunes doctorants et docteurs en sciences de l'information et de la communication ou en cinéma, s'interrogent sur les clichés identitaires qui conditionnent notre rapport aux autres. L'image stéréotypée de l'Autre véhiculée par les médias, tant au niveau national, qu'international et transnational, est au coeur de leurs préoccupations. Leurs travaux portent surtout sur le cinéma (Régis Wargnier, Youssef Chahine...), mais aussi sur la presse écrite (lors du débat sur Maastricht) ou sur la photographie (les collections de Charcot et Bertillon à la fin du XIX^e siècle). Les formes d'altérité ici posées bénéficient d'approches croisées permettant à ce collectif de jeunes chercheurs de cerner au mieux les idées reçues diffusées par les images.

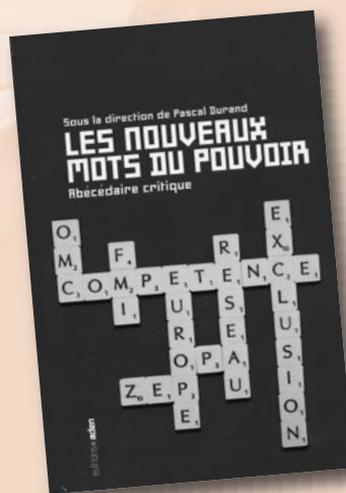
JACQUEMIN Jean-Pierre, **Racisme, continent obscur. Clichés, stéréotypes, phantasmes à propos des noirs dans le royaume de Belgique**, CEC, 1991, 215 p.

Édité à l'occasion de l'exposition *Le Noir du Blanc* (portant sur les images que la culture populaire occidentale véhicule sur les Africains), les textes repris dans cet ouvrage réexaminent de manière critique la création et la diffusion de stéréotypes et de préjugés racistes dans des domaines

variés : manuels scolaires, romans, ethnographie politisée, publicités, football...

DURAND Pascal (sous la dir. de), **Les nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique**, Aden Editions, 2007, 461 p.

Gouvernance, employabilité, adaptation, réformes, flexibilité, dialogue social, Etat social actif, tolérance zéro, égalité des chances, excellence, etc. : ces mots, ces expressions, vous les avez déjà entendus cent fois. Avec tant d'autres du même registre, ils reviennent en boucle, quotidiennement, dans le discours politique et journalistique. Si présents, si fréquents qu'ils passeraient presque inaperçus de ceux qui les formulent comme de ceux qui les reçoivent. D'où viennent-ils ? A quels univers de représentation et d'assignation sont-ils associés ? Que signifient-ils ? Que nous disent-ils en fait d'attitudes politiques ou de comportements sociaux ? Opposer aux nouveaux mots du pouvoir un effort de connaissance conjuguant ironie et rigueur, tel est l'enjeu de cet abécédaire. Tâche à laquelle se sont attachés



près de 70 spécialistes venus de différents horizons scientifiques et nationaux, politologues, historiens, sociologues, théoriciens du langage, économistes, écrivains, philosophes. Tous portés par un même souci d'y voir plus clair dans l'opacité des mots que l'on nous assène.

Voir aussi l'interview de Pascal Durand, **La liberté de la presse a du plomb dans l'aile**, repris dans le *Journal de l'alpha* (n°150, décembre 2005-janvier 2006, pp. 6-10) dont voici un extrait : « Une presse soumise à un impératif de rendement rapide [...] ne peut qu'activer des réflexes d'écriture dans lesquels le stéréotype, le cliché, le lieu commun ont la part belle. [...] Le stéréotype, outil de la pensée pressée plus encore que de la pensée servile, est par nature favorable aux idées qui dominent dans un état donné de société. »

Préjugés et stéréotypes sur les difficultés d'apprentissage : le rôle de l'école

BAUDELLOT Christian, ESTABLET Roger, **L'école capitaliste en France**, Maspero, Cahiers libres 213-214, 1971, 336 p.

Ce livre se propose d'analyser quelques aspects fondamentaux du fonctionnement actuel de l'école capitaliste.

Sur l'alphabétisation, voir en particulier le chapitre 3, *L'alphabétisation comme instrument de la division et de la domination idéologique* (pp. 204-217). On peut y lire que l'analphabétisme des personnes adultes remonte à l'apprentissage de la lecture-écriture à l'école primaire. Cet apprentissage constitue le moteur principal de la division de la population scolaire et réalise concrètement l'existence de

deux réseaux (général et professionnel). Le premier débouche sur le travail exploité, et le second conduit au partage du pouvoir bourgeois et de ses *miettes*. Les stéréotypes « les enfants d'ouvriers réussissent moins bien », « quand on a un bon Q.I., on réussit » sont à recadrer par rapport aux normes qui imposent à tous ce qui est réalisé par une minorité d'enfants issus de la bourgeoisie et « renvoient à la débilite la majorité des enfants des classes populaires ».

Dans la même perspective, l'ouvrage de Bernard CHARLOT, **La mystification pédagogique** (Payot, Petite bibliothèque Payot, 1976, 285 p.) montre comment un projet pédagogique apparemment humanitaire et apolitique peut véhiculer une idéologie de classe et servir les intérêts de la bourgeoisie.

CGé, **Et(h)iquettes**, TRACeS de changements, n°178, novembre 2006, 10 p.

Dyslexique, hyperactif, manouche, beur, en retard, instable... autant d'étiquettes dont le pouvoir peut être prodigieux... prodigieusement néfaste ! *TRACeS de changements* passe en revue ces étiquettes si faciles à coller mais si lourdes à porter, et analyse les tenants et aboutissants de cette tendance à l'étiquetage.

L'article de Jacques CORNET, **Le pouvoir des représentations**, paru dans ce *Traces de changements* est reproduit pp. 28-30 de ce *Journal de l'alpha*.



Préjugés et stéréotypes sur l'illettrisme : le rôle de la société

LAHIRE Bernard, *L'invention de l'illettrisme. Rhétorique publique, éthique et stigmates*,

La Découverte, 1999, 372 p.

L'illettrisme fait désormais partie des grands problèmes sociaux publiquement reconnus. Depuis l'invention du néologisme, à la fin des années 1970, on a assisté à une importante mise en avant de ce problème. Mais entre la réalité des inégalités d'accès à l'écrit, qu'il ne s'agit pas de nier, et les discours qui sont censés en parler, le rapport n'a, pour Bernard Lahire, rien d'évident. C'est en tout cas ce qu'il entend démontrer en analysant les grandes phases de la construction publique du problème en France, mais aussi et surtout, la rhétorique des discours sur l'illettrisme.

S'appuyant sur un corpus très étendu, il retrace l'histoire de *l'invention* collective de l'illettrisme, qui a engendré, par la magie d'un intense travail symbolique, un *problème social*. La sociologie de l'illettrisme est, pour l'auteur, un moyen de prendre distance par rapport aux présupposés et aux pièges des discours ordinaires. Son travail permet de saisir le poids et la nature des représentations de l'écrit dans nos pays, ainsi que des processus de stigmatisation qu'induit la valorisation sociale de la culture lettrée.



VILLECHAISE-DUPONT Agnès, ZAFFRAN Joël, *Illettrisme : les fausses évidences*, L'Harmattan, Logiques sociales, 2004, 240 p.

Dans cet ouvrage que nous avons déjà présenté dans le *Journal de l'alpha* (n°154, septembre 2006, pp. 37-43), les auteurs évoquent deux aspects sur les préjugés et les stéréotypes en lien avec l'illettrisme.

Il s'agit d'une part de la honte qu'ont certains illettrés (mais pas tous !) de posséder une caractéristique vécue négativement suite à l'intériorisation de l'idéologie dominante. « *Dans ce cas, le jugement péjoratif d'autrui a acquis aux yeux de l'illettré une telle légitimité que ce dernier en arrive à se définir de façon très négative en référence à cette seule dépréciation : la stigmatisation acceptée vient coloniser l'expérience et gauchir le regard intime porté sur soi au point de dégrader profondément l'estime personnelle.* »

Il s'agit d'autre part de l'attitude de nombreux formateurs qui ont une image univoque des illettrés comme étant en situation de manque et de grande souffrance. De ce fait, en mettant trop fortement l'accent sur la reprise de confiance en soi, ils risquent d'induire chez les apprenants un sentiment d'infantilisation peu propice à une bonne relation pédagogique.

Préjugés et stéréotypes sur l'illettrisme : le rôle de l'alphabétisation

CATANI Maurice, *L'alphabétisation des travailleurs étrangers : une relation dominant-dominé*, Tema-Editions, Tema-Formation, 1973, 386 p.

Dans cet ouvrage, l'auteur développe une réflexion sur le rôle des formateurs à travers l'impact idéologique de l'alphabétisation. En analysant notamment les motivations, les structures mentales et les pratiques des formateurs, il en conclut que la relation apprenant-formateur est une relation dominant-dominé.

RGPAQ, *Regard sur les préjugés* [dossier], *Le Monde alphabétique*, n°19, hiver 2008, pp. 27-52

Si les préjugés portent une atteinte grave aux droits fondamentaux des individus qui en font l'objet, les frustrant du sentiment d'être appréciés à leur juste valeur, ils atteignent encore plus profondément les adultes peu alphabétisés. Devant l'image extrêmement négative que leur

renvoie la société, ces derniers perdent graduellement toute estime d'eux-mêmes et deviennent, à leurs propres yeux, des incapables. Résultat : ils sont peu enclins à participer à des ateliers d'alphabétisation, car le plaisir d'apprendre se trouve souvent lié aux compétences que l'on se reconnaît.

Le dossier que publie ici la revue du *Regroupement des groupes populaires en alphabétisation du Québec* tente de définir ce qu'est un préjugé, son rôle, son impact sur l'adulte, sur les groupes d'alphabétisation populaire et sur la société. Et s'interroge sur notre rôle en tant qu'intervenants en alphabétisation qui avons tendance à nous croire sans préjugés. Mais n'avons-nous pas nous aussi intériorisé les voix de la *normalité* dès notre plus tendre enfance, ne sommes-nous pas aussi le produit d'une idéologie ?

L'article de Monique ROBERGE, *Recevoir l'Autre*, et celui de Martine FILLION, *Comme des funambules*, sont reproduits pp. 31-35 de ce *Journal de l'alpha*.

Préjugés et stéréotypes sur l'illettrisme : le vécu des apprenants

Lire et Ecrire Verviers, *L'illettrisme, il faut le vivre. Enfin des mots pour prendre sa vie en main !*, Noir Foncé, 2005, 102 p.

Dans ce recueil, des apprenants racontent, dans une première partie, des situations de leur vie quotidienne qui ont été dures à vivre à cause de leurs difficultés pour lire ou écrire. « *Un jour, j'étais dans un magasin à Andrimont. C'était un jeudi, et j'achetais pour manger. J'étais à la caisse, et cherchais mon argent dans mon porte-*



monnaie. Je mettais du temps parce que c'est difficile de trouver les bons billets. J'ai regardé la personne qui était devant moi. Et elle a fait un geste déplacé pour dire que j'étais bête. Je n'ai rien dit. Je suis rentrée chez moi et j'ai pleuré. »

Dans une seconde partie, ils expriment leur ressenti par rapport à ces difficultés. « Je me sens comme un chien qu'on a enchaîné à un piquet et qu'on lui donne des coups de bâton. J'en ai marre de sentir les coups. Il faut arrêter de juger les gens sur un regard parce qu'on peut se tromper ! »

Et, dans une troisième partie, ils disent comment, malgré leur illettrisme, ils veulent prendre leur vie en main. « [...] Illettré, ça veut dire qu'on peut souffrir parce qu'on se sent enfermé. [...] Mais illettré ça ne veut pas dire qu'on ne veut pas s'en sortir ! Aujourd'hui j'ai le projet de faire ce que je n'ai pas pu faire avant. Maintenant, quand je me regarde dans une glace, je vois quelqu'un qui a souffert, mais qui veut s'en sortir. [...] Je vois quelqu'un qui veut réaliser ses rêves, ceux que j'avais dans mon enfance. »

Marceline, DEWINTÉ Jean-Claude (mis en forme par), Lire et Ecrire Wallonie,

Le rêve de Marceline. Sur les chemins de l'alphabétisation, Weyrich Edition, 2002, 45 p.

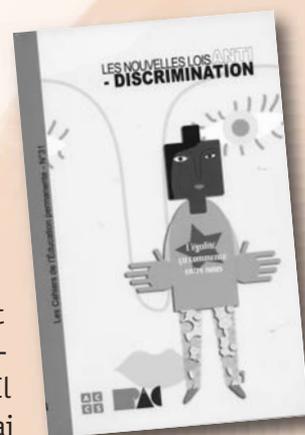
Dans ce recueil, Marceline dévoile des pans de sa vie en relation avec son illettrisme et raconte le chemin qui l'a un jour menée à ouvrir la porte d'un cours d'alphabétisation, ce chemin qui fut souvent sombre et où elle craignait souvent de faire des rencontres. « Les gens, je ne les regarde pas, je ne les vois pas. J'évite de porter mes lunettes quand je sors. C'est ma

façon de ne plus voir le regard que les autres jettent sur moi et qui me juge. En réalité, tout ce que j'aperçois quand je marche, c'est le bout de mes chaussures. Pour la première fois de ma vie, peut-être, je me sens révoltée et je deviens facilement agressive. Pourquoi les choses sont-elles ainsi ? Pourquoi moi ? Tu ne seras jamais bonne à rien ! Après tout, ils avaient peut-être raison ?! »

Législation contre les discriminations

PAC, **Les nouvelles lois anti-discrimination** [dossier], *Les Cahiers de l'éducation permanente*, n°31, 2007, 148 p.

Consacré aux nouvelles lois tendant à lutter contre les discriminations et réprimant certains actes inspirés par le racisme ou la xénophobie, ce *Cahier de l'éducation permanente* propose des contributions de divers horizons (politique, syndical, associatif) sur les législations les plus récentes qui améliorent la protection des libertés et des droits fondamentaux en Belgique. Il s'agit des lois du 10 mai 2007 tendant à lutter contre certaines formes de discrimination, notamment entre les femmes et les hommes et réprimant certains actes inspirés par le racisme et la xénophobie.



Outils pédagogiques

Centre Socio-Culturel des Immigrés de Bruxelles, **Préjugés et opinion publique. Réponses aux stéréotypes sur l'immigration**, Lire l'immigration, 1982, 47 p.

Les exercices pratiques proposés dans ce dossier démontent la plupart des questions que les Belges, de bonne ou de mauvaise foi, se posent à propos de la population immigrée : « *Ils abusent de la sécurité sociale ; ils prennent le travail des Belges, etc.* »

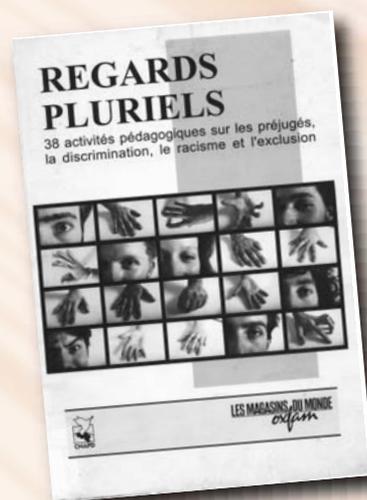
LEDECQ François, HEUSQUIN Nathalie, **Des chances pour l'égalité** [recueil de fiches thématiques], Interfédération des EFT-OISP, 2006

Cet outil réalisé dans le cadre de l'action *Prise en compte de la problématique de l'égalité des chances et de la dimension multiculturelle* aborde la question de la discrimination dans le cadre d'une formation en insertion socioprofessionnelle. Chaque fiche comporte des expériences, des questions, des éclairages et des références. Les domaines présentés sont le contact et la sélection des stagiaires, les mesures d'accompagnement, la question du genre, les moyens d'action, etc.

Deux volets intéresseront particulièrement le formateur en alphabétisation. D'une part, le volet *questions* avec notamment les points : égalité de traitement, d'accès, de conditions. D'autre part, le volet *gestion de groupe*. La question des stéréotypes et préjugés est abordée dans le chapitre 7 : *Gérer la mixité du groupe et la variété des problématiques*.

OXFAM, CNAPD, **Regards pluriels : 38 activités pédagogiques sur les préjugés, la discrimination, le racisme et l'exclusion**, 1993, 76 p.

OXFAM et le CNAPD proposent ici un outil pratique pour aborder la diversité culturelle avec des groupes d'élèves ou d'apprenants dans le but « *de les encourager à mieux connaître et comprendre notre société de plus en plus multiculturelle* ». Cet ouvrage se divise en trois parties : *Notre attitude face à l'autre : préjugés, rejets ou attirances ; Discrimination, racisme et actualité ; Pauvres parmi les riches.*



Comite belge pour l'UNICEF, **Le vilain petit canard. Une approche pédagogique des préjugés**, 56 p.

Cet outil propose une série d'activités sous forme de fiches de travail, d'analyse de photos, d'articles de presse ou de courts textes relatant des situations de vie quotidienne. Destiné à l'école primaire, ce document est aisément transposable dans les cours d'alphabétisation.

Voir l'autre. Farde photos didactique pour éradiquer les préjugés, Ecole Sans Racisme, 2006

Exposés à toutes sortes d'influences et de discours racistes, certains jeunes (et moins jeunes !) ne prennent pas de recul par rapport aux préjugés qu'ils véhiculent et leur accordent toute leur confiance. C'est en réponse à la demande de nombreux enseignants, ayant dit leur difficulté à aborder le problème du racisme et des préjugés qui y sont liés, qu'*Ecole Sans Racisme* a produit cette farde photographique dont le seul objectif est de mettre chacun de nous face aux stéréotypes racistes qu'il véhicule et de les faire vaciller.

Le matériel rassemblé dans la farde permet d'une part de mettre à jour les préjugés que l'on a face aux personnes issues de l'immigration. Il donne d'autre part des informations pour contrer ces préjugés basés, en grande partie, sur l'ignorance et/ou la méconnaissance de la réalité des personnes et des communautés installées depuis plus ou moins longtemps en Belgique.

Les personnes photographiées sont d'origines très diverses. En les découvrant, les élèves sont confrontés à l'autre, qui au premier abord peut paraître *étrange* parce que différent, mais qu'ils apprendront à connaître au travers du travail avec ses photos et son récit de vie. Ces personnes sont-elles si *autres* finalement ? Certaines d'entre elles peuvent être prises comme modèles positifs d'émancipation et d'épanouissement social. Souple et convivial, cet outil permet à chacun de construire une animation adaptée à sa classe ou à son groupe.

La farde contient soixante photos. Leur auteur, Antonio Gomez Garcia, a photographié vingt personnes de différentes nationalités ou origines. De chacune, trois photos ont été retenues : un portrait, une photo dans le milieu de vie ou de travail et une troisième photo qui en dit plus sur ses centres d'intérêt. Vingt fiches biographiques accompagnent les photos. Une fiche pour chacune des personnes renseigne sur son origine, sa profession, ses intérêts... Un manuel d'accompagnement décrit explicitement différentes pistes d'animation.

Les enseignants et les animateurs trouveront également dans la farde une information de base sur les stéréotypes et les préjugés racistes répondant à un certain nombre de questions cruciales : qu'est-ce qu'un préjugé raciste ? comment se forme-t-il ? les préjugés racistes ont-ils une fonction ? quelles en sont les conséquences ? et surtout : comment traiter les préjugés racistes en classe ? Destiné initialement aux jeunes en âge scolaire, ce matériel profitera tout autant aux adultes.

Ecole Sans Racisme propose d'autres outils pédagogiques.

Voir son site : www.ecolesansracisme.be/



Ligue belge pour la Défense des droits de l'Homme, MRAX, **Visages et paroles** [coffret pédagogique], 2004

Ce coffret pédagogique est composé d'une série de 40 photos, 40 textes, 12 fiches d'activités, 5 fiches d'évaluation ainsi qu'une fiche de conseils pour l'animation. Il propose des activités de sensibilisation aux représentations et aux préjugés à partir de l'image que chacun de nous renvoie aux autres.



DRION Claudine, CLARICE, **Question de genre !** **Un livre-jeu sur l'égalité entre femmes et hommes**, Luc Pire, 1998, 91 p.

Cet outil d'animation créé par des membres de l'association *Le monde selon les femmes* amène avec humour les lecteurs-joueurs à revoir leurs préjugés, à dépasser les clichés, à débusquer les mécanismes sociaux et culturels à la base des discriminations sexuelles. On y

trouve des témoignages du Nord et du Sud de la planète, des informations chiffrées, des jeux (dont un jeu de carte). Et pour celles et ceux qui veulent aller plus loin, une approche du genre et des pistes d'animations. A lire, à jouer, seul(e), à deux, à trois, en groupe...

Communauté française,
Direction de l'Égalité des chances,
Stéréotype toi-même, 2009, 45 p.

Stéréotype toi-même est la campagne de sensibilisation et de lutte contre les stéréotypes dans les médias lancée en janvier

de cette année par la *Direction de l'Égalité des Chances* du Ministère de la Communauté française. Cette campagne fait suite à l'étude *L'intégration par les jeunes des stéréotypes sexistes véhiculés par les médias : la télévision, le sexisme, les jeunes, une relation complexe* réalisée en 2007 par l'Institut des Sciences humaines et sociales de l'Université de Liège. *Stéréotype toi-même*, c'est l'image de chacun(e) de nous face à nos écrans : ce qu'on y voit nous enferme dans les stéréotypes !

Les outils de la campagne consistent en une publication sous la forme d'une semi-BD (court texte avec les résultats de l'enquête d'un côté et planche de BD de Frédéric Jannin et Catheline *Que Du Bonheur!*, paru aux Editions du Lombard, de l'autre), de cartes postales et d'affiches de ces mêmes auteurs. Par le biais de ces dessins humoristiques, les promoteurs de la campagne cherchent à faire prendre conscience à tous, jeunes et moins jeunes, à quel point il est important de développer son sens critique face aux médias qui nous entourent et, parfois, nous submergent.



Affiches et publication sont disponibles gratuitement auprès de la Direction de l'Égalité des Chances : egalite@cfwb.be ou 0800 20 000.

Brochure, cartes postales et affiches sont également téléchargeables sur le site www.egalite.cfwb.be

Clés pour la Jeunesse,
Sandwich garni, 2008

Les fiches-jeu qui composent *Sandwich garni* permettent de travailler les préjugés, d'apprendre à mieux vivre ensemble et à considérer chacun avec respect. Elles invitent à une réflexion active sur les différences (qu'elles soient physiques, culturelles, mentales...) à partir d'une série de simulations ludiques. Le groupe est amené à collaborer afin de réussir ensemble ces activités-défis. Par activité réussie, le groupe reçoit un autocollant. Le but est de rassembler cinq autocollants afin d'obtenir le diplôme du groupe ouvert aux autres, à la diversité, à la tolérance. L'ensemble se présente sous forme d'une boîte à tartines comprenant le mode d'emploi, des autocollants, une carte-épargne pour les autocollants, un diplôme et surtout une série de cartes-activités colorées. Ces cartes sont réparties en trois catégories : les activités de moins de 30 minutes, celles de 30 minutes à une heure et celles de plus d'une heure (mini-projets).

Créées pour un public d'adolescents, les activités sont transposables ou adaptables pour un public adulte.

Lire et Ecrire Communauté française,
Lire la presse en alpha, Journal
de l'alpha, n°150, janvier 2007, 64 p.

Ce numéro contient plusieurs articles qui ont pour objet de proposer et raconter des démarches pour notamment démasquer les stéréotypes et préjugés par la lecture critique d'un article ou l'analyse d'une image (ce que dit le texte/ce que montre l'image mais aussi ce qu'il ne dit

pas/ce qu'elle ne montre pas). Participent de cette démarche : Lire entre les lignes ou Clara au Guatemala, Participer à un projet européen d'analyse critique des médias, Débusquer les valeurs d'un journaliste derrière le récit d'un fait divers, Réfléchir l'image photographique.

Sur son site internet, le MRAX propose une série d'animations pour faire face aux préjugés, au racisme et à l'intolérance. A partir d'une liste (*voir : www.mrax.be/outils/outilsliste.php*), il est possible d'accéder à une fiche descriptive de chacune des animations. Un certain nombre d'entre elles ont plus particulièrement pour objet d'amener les participants à se décentrer culturellement, à faire émerger leurs stéréotypes et préjugés pour en prendre conscience, les déconstruire et les analyser. Avec qui préférerais-tu habiter ?, Baromètre des préjugés, Cultionary, Equiano, Le mur des préjugés, Voyage en train, ... sont de celles-là. Il vous est également possible de proposer, via le site, des animations pour enrichir la boîte à outils en ligne du MRAX.

Myriam DEKEYSER
Centre de documentation
du Collectif Alpha

Les ouvrages et les outils pédagogiques sont disponibles en prêt au Centre de documentation du Collectif Alpha :
Rue de Rome 12 - 1060 Bruxelles
Tél : 02 533 09 25
Courriel : cdoc@collectif-alpha.be
Site : www.centredoc-alpha.be
Les revues sont à consulter sur place.

LITTÉRALPHA

Carnets d'un garde-chasse

Vincent DE RAEVE,
Couleur Livres, Collection je,
la collection des récits de vie, 2007



« J'ai écrit ces quelques pages dans un but bien précis. Il ne s'agit pas seulement de relater mon expérience d'accompagnateur syndical mais aussi d'exprimer mon point de vue avant que le débat sur la poursuite – ou non – du Plan d'accompagnement et de contrôle de la disponibilité des chômeurs¹ ait lieu. J'entends tellement souvent prononcer les mots de profiteurs, incapables, parasites... à propos des chômeurs. Et cela colle si peu aux gens que je rencontre, que j'accompagne tous les jours. [...] »

Ces phrases du récit de Vincent De Raeve rappellent ce qu'a capté le micro-trottoir de TeleVesdre dont rend compte Hanife Catalkaya dans ce numéro², ce que les gens de la rue disent des analphabètes, assimilés à des fainéants, des chômeurs, des assistés...

Un peu à l'instar de *L'analphabète* d'Agota Kristof, « le texte est aéré, direct, pas très difficile à comprendre, construit comme s'il nous donnait à voir des instantanés photographiques. »³ Par des phrases courtes et incisives, Vincent De Raeve met à nu la réalité

d'une société qui sous prétexte de *travail social*⁴ traite les gens comme s'ils étaient des choses, des marchandises. Soit l'armée de réserve de main-d'œuvre chargée de faire pression sur l'armée de travailleurs en service pour qu'elle accepte les conditions de l'économie néolibérale.

Lisons plutôt :

« Dans une note interne de l'ONEm, on peut lire :

« Point 7. Possibilité de voir apparaître dans l'écran de gestion dispo⁵ du *solde* géré par OP⁶, ceci afin de mieux gérer les stocks. »
Solde et stock.

Le seul problème est qu'il s'agit en fait de personnes à contrôler.

Tout le reste du document est à l'avenant. Parfois même, la précaution des guillemets n'est pas prise. [...]

Alors, le *stock*, c'est qui ? Les chômeurs, d'accord. Mais sous ce terme se cache une mosaïque complexe de gens dans des situations difficiles à mettre dans des cases. [...] bien souvent des gens en souffrance.

Avec des lieux de vie merdiques. Des gosses dans la débrouille. Pas d'études, pas de culture, TF1 comme bibliothèque. Des peurs, des phobies, des rêves barrés, des soupirs. Des divorces, de la violence, de la came, de l'alcool, des sorties de prison. Les bières en boîte de l'Aldi, les envies de suicide, les antidépresseurs, les maladies. Défaillance des corps et des esprits. Le stock. »»

S'ils ne se conforment pas aux exigences du plan, qu'ils n'arrivent pas à prouver un nombre suffisant de démarches de recherche d'emploi, les chômeurs risquent gros, ils risquent au bout d'une procédure de perdre leurs droits aux allocations. Entre-temps, ils auront dû accepter de flirter avec l'emploi à la marge, l'emploi pour les *inemployables*, ALE et autres titres-services ?

« Quand les chômeurs n'ont pas fait suffisamment de démarches auprès de l'ONEm, ils doivent signer un contrat.

Ce n'est pas un contrat de travail... ils sont obligés de s'engager à faire une série de démarches pendant quatre mois, pour rattraper la sauce. Faire des candidatures spontanées, s'inscrire en ALE, dans des boîtes d'intérim, se renseigner sur les titres-services... se diriger vers du boulot précaire et mal payé.

Si ce contrat n'est pas respecté à la lettre, ils doivent en signer un second plus difficile à réaliser. Et leurs allocations sont suspendues ou diminuées pendant quatre mois. Si ce deuxième contrat n'est pas respecté, ils sont exclus définitivement du droit aux allocations de chômage. »»

Toute une procédure qui ne peut qu'engendrer la peur :

« Ils sont bombardés de courriers menaçants et illisibles envoyés par des institutions opaques dont ils ignorent le rôle et le fonctionnement.

Ils ont peur. Ils angoissent.

Ils se demandent quelle peut bien être leur faute. [...]

Souvent quand ils arrivent ils ont peur. Vraiment peur. »»

C'est le cas de cette femme :

« Elle disait, en gros :

« J'ai sept enfants, j'ai trente-deux ans. J'habite un bled. Y'a pas de transport en commun. Deux de mes enfants sont dans l'enseignement spécialisé. J'ai pas été à l'école. Mon mari me battait. Je l'ai quitté. Il me harcèle. Il ne paye pas les pensions alimentaires. J'ai des dettes. Puis parfois, je fais un peu de dépression. J'ai mal au dos. Comment je fais avec mes enfants ? C'était difficile de me déplacer jusqu'ici aujourd'hui. J'ai peur. » »»

Sans compter que toutes les démarches imposées aux chômeurs – lire les convocations, écrire des lettres de candidature, tenir un journal de bord de ses démarches,... – passent par l'écrit⁷, alors... quand on est une personne sans emploi et illettrée, ce qu'est probablement cette femme, on ne peut que dénoncer avec l'auteur ce plan qui « aboutit entre autres à virer du chômage les gens qui ne savent pas lire et écrire. »

Et puis, il y a le fait de ne pouvoir mettre en œuvre à son propre compte ou au service des autres ses compétences, son savoir-faire, au risque d'être suspect de ne pas être un véritable chômeur :

« J'ai accompagné un type qui vit dans une vieille camionnette. Il avait passé la



matinée dans son moteur et ses avant-bras étaient couverts de cambouis. Le genre de traces qui ne partent pas avec un petit coup de savon. Souvent aussi des gens qui font leur jardin, scient et fendent leur bois. Cela se voit à leurs mains. Et je sais que ça pose problème à l'ONEm. Je les préviens que la contrôleuse va être attentive à ce genre de détails. Qu'ils vont immédiatement être suspectés de travail au noir. »

Et Vincent De Raeve de poursuivre, fermant la boucle qui nous ramène aux préjugés que l'homme ou la femme de la rue ne se fera pas honte de colporter quand il/elle en aura l'occasion, ne fût-ce que pour se démarquer de ces *gens-là*, ceux qui ne lui ressemblent pas :

« Quand on regarde les choses sous cet angle, on se rend compte qu'être au chômage, ce n'est pas uniquement être privé d'emploi. C'est plus large, plus profond, plus insidieux. C'est être privé de nombreuses libertés. Entre autres, d'être actif dans la société, inscrit, participant, concerné. C'est aussi être privé d'innocence. Se sentir jugé,

jugé, surveillé. Suspecté de triche, d'incapacité à fonctionner *normalement*. »

Non seulement, l'ONEm aura réussi à les rendre responsables de leur situation, mais monsieur ou madame tout le monde pensera que le chômeur sanctionné l'a bien mérité...

**Lecture proposée par
Sylvie-Anne GOFFINET**

1. Mis en œuvre par l'ONEm.
2. Voir : **Un DVD pour démonter les préjugés dont sont victimes les personnes analphabètes**, pp. 21-27.
3. Présentation de **L'analphabète** par Joëlle DUGAILLY, in *Journal de l'alpha*, n°166, pp. 94-97.
4. « Leur directrice [la directrice des facilitatrices, terme officiel auquel Vincent De Raeve préfère celui de contrôleuses] dit que l'ONEm fait un travail social » (p. 42).
5. Terme du jargon administratif pour désigner le plan.
6. Organisme payeur. En Belgique, ce sont principalement les syndicats qui sont chargés d'effectuer le paiement des allocations de chômage, sous le contrôle de l'ONEm. Pour les personnes non syndiquées, c'est la CAPAC (Caisse auxiliaire de paiement des allocations de chômage) qui s'en charge.
7. L'auteur cite ici Lire et Ecrire : « D'après l'association Lire et Ecrire, dix pour cent de la population vit des problèmes d'alphabétisation. » Puis ajoute : « Et la proportion parmi les personnes qui se retrouvent en contrat avec l'ONEm est certainement plus importante. »



La débrouille des familles

Tout le monde a des images des groupes sociaux différents du sien, images où se côtoient morceaux de réalités, images toutes faites souvent sans nuances, reflets des médias, projection de son propre vécu de classe... Les milieux populaires, vus de l'extérieur, sont souvent égratignés par des regards rapides, dévalorisants, voire avilissants, ces regards *venus d'en haut* qui même, et peut-être surtout, teintés de bonnes intentions tuent à petit feu. Mais qui cherche vraiment à comprendre comment se vivent la misère et l'exclusion sociale, comment se déclinent la vie, les sentiments, l'éducation, les relations de travail ou de non-travail, les rapports entre générations, les transmissions, les valeurs dans les lieux dits *au bas de l'échelle* ?

Pour celui qui accepte de renverser ses regards et de partir à la rencontre de milieux peu connus, Pascale Jamouille nous offre, dans ses livres, un antidote puissant aux stéréotypes les plus tenaces. Par exemple, dans *La débrouille des familles : Récits de vie traversés par les drogues et les conduites à risque*. Un livre beau : beau d'humanité, de savoirs, d'émotions, d'épaisseur, de justice...

L'auteure nous y donne à lire et à nous imprégner du vécu de familles populaires touchées par les conduites à risque : addictions, trafics, tentatives de suicide, automutilation... Et c'est vraiment justice qu'elle

fait à ces familles dont la société, nous y compris, oublie qu'elles « n'ont pas de vie » comme dirait une de mes amies, elle-même touchée par la misère, parce qu'elles sont reléguées à la marge, au propre comme au figuré. Justice à leurs savoirs, à la densité de leurs expériences, leur force dans la désespérance, les solidarités qui se tissent, la dignité au cœur des blessures, leurs regards et leurs sentiments qui révèlent la vraie noblesse de l'homme, là où bien peu savent qu'elle se trame.

C'est grâce à un travail d'ethnologue de longue haleine, une immersion faite de délicatesse auprès de la population de deux cités du Hainaut et le recueil de pages et de pages de récits que Pascale Jamouille soulève un pan de la couverture qui occulte la vie quotidienne dans ces quartiers : la culture de la rue, l'enfermement des familles, la violence des relations sociales, l'économie parallèle où règnent la loi du plus fort, l'insécurité, mais aussi l'ingéniosité face à sa condition, les espoirs, les finesses de compréhension et de mots, les ressources du milieu, les loyautés, l'incroyable volonté des mères...

Par ce travail, l'auteure s'est mise en position de recevoir, d'apprendre et même de changer, d'être *affectée* par son travail. « *Les méthodologies de l'observation, de la conversation et du récit de vie permettent au chercheur de s'approcher du regard que ses interlocuteurs portent sur le monde. Les biographies dévoilent les constructions identitaires et les situent dans l'espace social. Elles font émerger le savoir issu de l'expérience, l'histoire des*

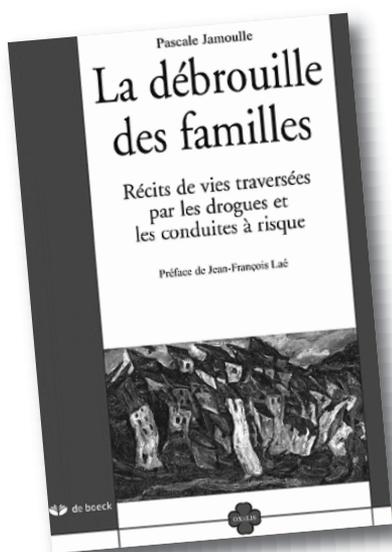
mentalités des groupes et des individus. Les entretiens de recherche sont des co-constructions, où narrateurs et chercheurs adoptent de nouveaux points de vue à travers la relation qu'ils nouent. Ils transforment l'enquêteur de manière subtile, le rendant progressivement capable d'observer et de comprendre les logiques, les langages et la complexité de la condition de ses interlocuteurs. »

Et ne croyez pas que vous puissiez passer indemne par ce livre : lire ce que les narrateurs ont eu à donner, c'est accepter aussi de se transformer. Tout d'abord parce qu'accepter ce don, c'est accorder du crédit à ceux qui n'en ont pas dans la société, reconnaître leur valeur, leur dignité. Ensuite, parce que, comme le dit l'auteure, ça oblige : comment, si j'ai vraiment entendu les mots rapportés, occuper ma place de la même manière dans la société ?

Ce travail de terrain mené par Pascale Jamouille a aussi des effets sur les gens eux-mêmes, une manière d'élargir les possibles, de remettre de l'ordre dans ses idées, de

reprendre pied... et pas n'importe quel pied, le sien propre, celui qui porte vraiment, pas celui que la société voudrait vous voir chausser. « En relisant mes papiers, j'ai pleuré. Les mots sur les maux, c'est mieux quand on l'écrit. Je n'ai jamais laissé personne aller aussi loin. Ecrire ça, c'est comme le déménagement, c'est une nouvelle vie. Ecrire, c'est fermer une porte. Très peu de gens savent fermer la porte. Ça fait peur, on ne décide pas comme ça. Quand tu ne sais pas fermer cette porte, tu vas au répétitif et tu vas de plus en plus loin. [...] Tout le monde devrait pouvoir faire ça, écrire son histoire, ça fait beaucoup réfléchir. » « Quand il était dans la drogue, je n'en parlais pas. C'est difficile quand tu es dedans d'en parler, tu es trop pris. En parler, ça peut aider d'autres parents, parce que d'autres vont peut-être se retrouver dans ce que je vais dire. C'est important pour un parent à qui ça arrive, qu'il ne croie pas qu'il est seul. »

Voilà... Dans cette présentation, je n'ai finalement rien dit des personnes que j'ai découvertes à travers cette lecture. Si vous aussi avez envie d'ouvrir une porte...



Pascale JAMOUILLE, *La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risque*, De Boeck, 2002, 230 p.

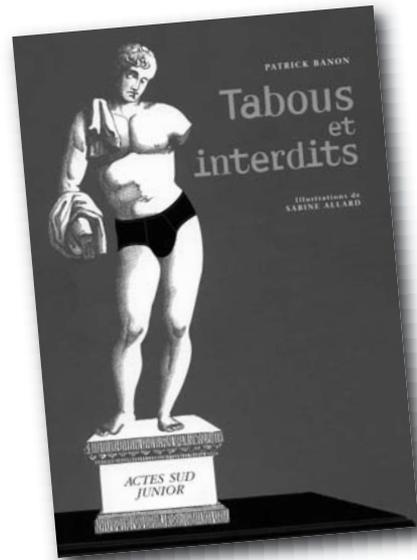
De la même auteure :

- *Drogues de rue*, De Boeck, 2000
- *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, La Découverte, 2008
- *Fragments d'intimes. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines*, La Découverte, 2009

Présenté par Natalie RASSON

Tabous et interdits

D'où viennent les tabous ? Sont-ils permanents et identiques selon les civilisations et les époques ? Dans cet ouvrage, l'auteur s'attache à remonter aux origines de ce qui fonde nos modes de vie et nos rituels. Répondant à la question *qu'est-ce qu'un tabou ?*, l'auteur en donne la définition suivante : « *C'est un interdit non motivé, ni expliqué ni explicable, ni négociable, ni discutable* ». Si l'interdit émane d'une organisation sociale et qu'il peut être discuté, le tabou est une interdiction anonyme qui a pour objectif de sauver l'homme des périls qu'il ignore ; violer un tabou met en péril le clan tout entier.



Au chapitre des tabous fondateurs, ceux dont l'origine est à rechercher dans les peurs ancestrales des hommes et dans les systèmes qu'ils ont forgés pour faire face aux puissances naturelles et surnaturelles du monde, on trouve l'inceste, la pédophilie, la mort et le cannibalisme. La virginité faisait également partie de ces tabous fondateurs, mais contrairement aux précédents, son statut dans nos sociétés a beaucoup évolué.

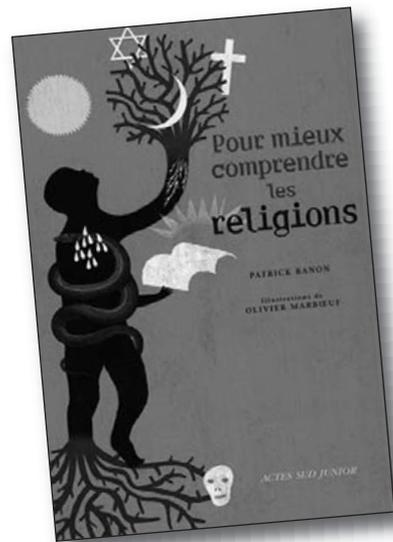
Viennent ensuite les tabous qui structurent notre société : la nudité, les tabous vestimentaires, la pornographie, les jours tabous, les mots interdits,... qui sont évolutifs, se déplaçant d'un *objet* à l'autre, à l'image du 11 septembre qui est devenu un jour *tabou* depuis le 11 septembre 2001. L'auteur affirme dans ce chapitre « *qu'en violant un interdit, on ne fait que renforcer le tabou lui-même* ». La limite entre tabou et interdit est ici moins claire : s'agit-il de tabous ou de simples interdictions, ou encore d'interdictions érigées en tabous à certains moments de l'histoire ou dans certaines situations précises ?

Enfin, il y a les anciens tabous qui ont cessé de l'être : la maladie, le handicap, la vieillesse et l'homosexualité. D'autres sont au contraire apparus récemment : le mariage forcé, l'esclavage, la discrimination, le racisme et le clonage.

Loin de devoir être pris pour vérité première, le contenu de ce livre amène au débat – et pourquoi ne pas le mener aussi avec les apprenants ? Dans cette discussion, il est utile de se référer à ce que rappelle l'auteur dans sa conclusion quand il écrit « *qu'un monde sans tabous serait un monde inhumain* », « *que tous les véritables tabous ont un dénominateur commun, celui de protéger le faible contre le fort et de permettre une vie sociale apaisée* ». Et que « *si un interdit encourage l'inégalité entre les hommes et les femmes, caresse le rêve de la supériorité d'un peuple sur un autre ou, pire encore, croit pouvoir décider qui peut vivre ou doit mourir, alors cet interdit est factice.* » A nous d'analyser les tabous dont il parle, les tabous qui sont les nôtres ou ceux de notre communauté avec cette grille de lecture. Sont-ils de véritables tabous, garants de la vie en société ou sont-ils des interdits dont les enjeux sont ailleurs ? Si tel est le cas, quels sont ces enjeux ? Quels intérêts desservent-ils ? Etc.

Initialement écrit pour les jeunes, cet ouvrage a le mérite d'être axé sur du concret, d'être écrit dans un langage accessible et de bénéficier d'une mise en page attractive où la place importante laissée aux illustrations, les paragraphes courts et les nombreux titres et intertitres facilitent la lecture.

Patrick BANON, Sabine ALLARD (illustrations), *Tabous et interdits*, Actes Sud Junior, 2007, 86 p.



Du même auteur et dans la même collection (avec Olivier MARBOEUF comme illustrateur) : *Pour mieux comprendre les religions*, 2008, 160 p.

D'où viennent les religions ? Ont-elles toujours existé ? Pourquoi les hommes semblent-ils en avoir tant besoin ?

A travers différents thèmes et rites récurrents (le déluge, la circoncision, les sacrifices...), cet ouvrage raconte les mythes anciens et les origines des grandes religions monothéistes de manière transversale.

Il met en relief leurs origines et leurs points communs pour une meilleure compréhension de l'importance du sacré dans les sociétés et montre en quoi les questions auxquelles elles tentent de répondre sont universelles.

Dans cet ouvrage, il n'est pas question de juger, ni de mesurer la qualité d'une croyance par rapport à une autre, mais de comprendre le phénomène religieux, d'apprendre à se connaître soi-même et à connaître l'Autre.

Présenté par Sylvie-Anne GOFFINET

LIRE ET ÉCRIRE COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

rue Charles VI 12 – 1210 Bruxelles
tél. 02 502 72 01 – fax 02 502 85 56
courriel : lire-et-ecrire@lire-et-ecrire.be
site : www.lire-et-ecrire.be
portail de l'alpha : www.alphabetisation.be

LIRE ET ÉCRIRE BRUXELLES

rue de la Borne 14 (4^e étage) – 1080 Bruxelles
tél. 02 412 56 10 – fax 02 412 56 11
courriel : info.bruxelles@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE EN WALLONIE

rue St-Nicolas 2 – 5000 Namur
tél. 081 24 25 00 – fax 081 24 25 08
courriel : coordination.wallonne@lire-et-ecrire.be

Les Régionales wallonnes

LIRE ET ÉCRIRE BRABANT WALLON

boulevard des Archers 21 – 1400 Nivelles
tél. 067 84 09 46 – fax 067 84 42 52
courriel : brabant.wallon@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE CENTRE-MONS-BORINAGE

place communale 2a – 7100 La Louvière
tél. 064 31 18 80 – fax 064 31 18 99
courriel : centre.mons.borinage@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE CHARLEROI - SUD HAINAUT

rue de la Digue 1 – 6000 Charleroi
tél. 071 30 36 19 – fax 071 31 28 11
courriel : charleroi.sud.hainaut@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE HAINAUT OCCIDENTAL

quai Sakharov 31 – 7500 Tournai
tél. 069 22 30 09 – fax 069 64 69 29
courriel : hainaut.occidental@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE LIÈGE-HUY-WAREMME

rue Wiertz 37b – 4000 Liège
tél. 04 226 91 86 – fax 04 226 67 27
courriel : liege.huy.waremme@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE LUXEMBOURG

place communale 2b – 6800 Libramont
tél. 061 41 44 92 – fax 061 41 41 47
courriel : luxembourg@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE NAMUR

rue Relis Namurwès 1 – 5000 Namur
tél. 081 74 10 04 – fax 081 74 67 49
courriel : namur@lire-et-ecrire.be

LIRE ET ÉCRIRE VERVIERS

bd de Gérardchamps 4 – 4800 Verviers
tél. 087 35 05 85 – fax 087 31 08 80
courriel : verviers@lire-et-ecrire.be

